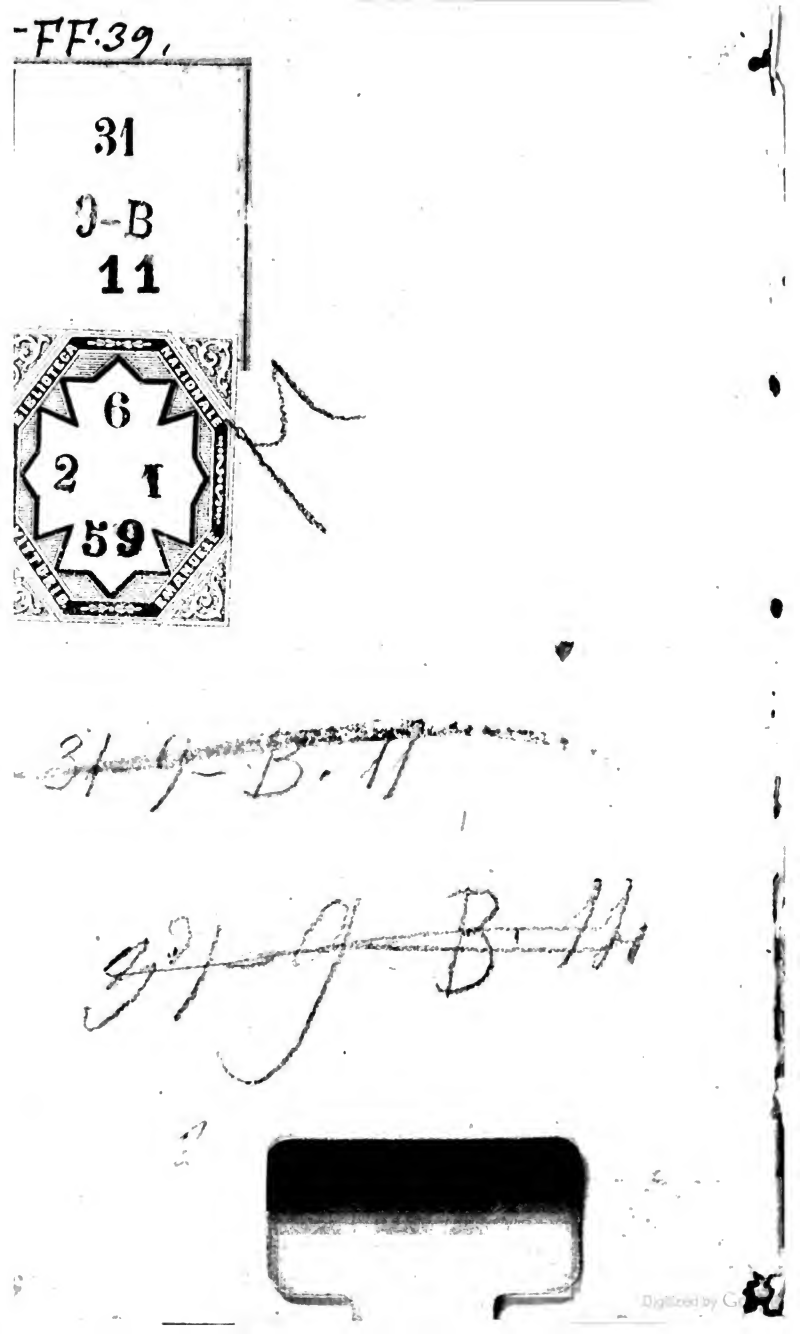
LE VERNISSEUR PARFAIT, OU, MANUEL DU VERNISSEUR. PAR L'AUTEUR...

Delormois




-FF.39.
31
9-B
11
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
2 1
59
31-9-B-11
31-9-B-11
Digitized by Google

LE
VERNISSEUR
PARFAIT.

LE VERNISSEUR

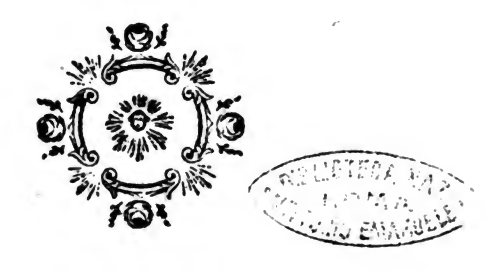
PARFAIT,

OU

MANUEL

DU VERNISSEUR.

Par l'AUTEUR du nouveau Teinturier parfait.

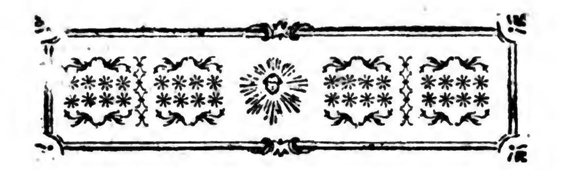


A PARIS,

Chez CHARLES-ANTOINE JOMBERT pere, Libraire du Roi, rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE VERNISSEUR PARFAIT.

INTRODUCTION.

Il en eſt de l'art de compoſer les vernis comme de beaucoup d'autres, dont nous n'aurions jamais eu l'idée, ſans la connoiſſance des peuples étrangers qui les cultivent. L'émulation qui nous a portés à les imiter, & les beſoins du luxe, ont animé notre induſtrie. On peut même dire, à cet égard, que la conſtance des Européens a été bien grande, s'étant trouvés obligés de créer ces arts, tant à cauſe du caractere jaloux & caché des nations chez leſquelles ils étoient établis, que parce que, ne trouvant point en Europe les mêmes matieres que fourniſſent les pays étrangers,

ils ont été obligés de leur ſubſtituer des matieres équivalentes qu'ils puſſent trouver en Europe : ce qui n'a pu ſe faire qu'à l'aide d'une grande patience & d'un grand nombre de tentatives, avant que d'arriver au but.

Ce n'eſt qu'au quinzieme ſiecle que les miſſionnaires Jéſuites étant entrés dans la Chine, on commença à connoître le vernis qui depuis eſt devenu l'objet d'un ſi grand nombre de recherches. Le Pere *Martino Martini* donna au public en 1655, un ouvrage imprimé à Amſterdam, ſous le titre d'*Atlas Chinois*, dans lequel il donne pluſieurs connoiſſances au ſujet de ce grand royaume; & à la page 113, il parle du vernis avec lequel les Chinois ont coutume de couvrir, non-ſeulement les tables, coffres, armoires, & autres meubles ſemblables, mais les murailles même des chambres, les lambris & les planchers qui ſont ordinairement de bois, ce qui les rend éclatans par la beauté, la variété des couleurs, & les ornemens d'or dont ils ſont embellis.

Dans la ville de Nancheu, dit-il, qui

eſt la quatrieme de la dixieme province nommée Chechiang, on ramaſſe beaucoup de cette gomme ou glu, nommée *cié* par les habitans, qui découle des arbres, & reſſemble beaucoup aux gouttes qui coulent du térébinthe. Les Chinois la recueillent & la purifient pendant l'été, puis la teignent de la couleur qu'ils veulent. La meilleure de toutes eſt celle qui eſt d'une belle couleur d'or ; la plus eſtimée enſuite eſt la plus noire. Lorſqu'elle n'eſt pas encore ſeche, elle exhale une odeur empoiſonnée, qui fait enfler & pâlir ceux qui n'y ſont pas accoutumés : mais on les guérit facilement. Lorſqu'on s'en ſert pour vernir des coffres, ou autres choſes, il eſt long-tems à ſécher, à moins qu'on ne l'expoſe à l'humidité. Il y a long-tems qu'on connoît en Europe la beauté, la propreté & l'élégance de ces ouvrages, par les petits coffres qu'on y apporte en grand nombre du Japon & de la Chine.

Le P. Kircher a depuis fait imprimer en 1667 un livre intitulé *China illuſtrata*, dans lequel il rapporte les mêmes termes du P. *Martini*, & ajoute

qu'il étoit venu à Rome un hermite de l'ordre de S. Auguſtin, nommé le P. Jamart, qui compoſoit un vernis différent de celui de la Chine, mais qui paſſoit néanmoins pour tel, & plaiſoit beaucoup, parce qu'il en avoit toute l'apparence. Le P. Kircher a voulu le rendre public, le P. Jamart lui en ayant communiqué la compoſition. Depuis cette publication, il eſt incroyable combien les eſprits ſe ſont exercés en Europe pour trouver un vernis ſupérieur à celui-là, ſoit en le perfectionnant, ſoit en imaginant différentes combinaiſons de gommes, réſines, bitumes, &c. chacun ſe perſuadant que ſa compoſition étoit préférable à celles des autres.

On ſe propoſe de donner dans ce petit ouvrage la recette des meilleures compoſitions de vernis qu'on a employés juſqu'à préſent; on eſpere que ce détail intéreſſera, non-ſeulement parce qu'on y verra la progreſſion depuis la naiſſance de l'art, juſqu'à ſa perfection, mais encore parce qu'on y trouvera pluſieurs recettes anciennes, leſquelles, quoi-

que abandonnées aujourd'hui, ne laiſſent pas d'avoir leur mérite, & pourroient plaire à quelques lecteurs.

On doit faire une diſtinction entre les différentes eſpeces de vernis, ſelon les matieres qui entrent dans leur compoſition, & ſelon les menſtrues dans leſquels on diſſout ces matieres. Ceux qui ſont faits avec des matieres diſſoutes dans l'eſprit de vin ſont, ſans doute, les moins ſolides, puiſque le moindre frottement peut les altérer, en y formant des rayures. Ceux au contraire qui ſont compoſés de réſine diſſoute dans l'huile, ſont ſans contredit plus durs, & conſéquemment plus difficiles à entamer. La troiſieme eſpece de vernis la plus parfaite, eſt celle où il n'entre dans la compoſition que des bitumes ou réſines indiſſolubles dans l'eſprit de vin & dans l'huile, & qui ne peuvent ſe fondre que par des procédés particuliers. De ce nombre ſont l'ambre, karabé ou ſuccin, l'alphate ou bitume de Judée, & la copale. Ces matieres réduites en eſſence, par les méthodes qu'on indiquera, & macérées enſuite avec l'huile cuite, fourniſſent les ſeuls

vernis de cette eſpece qui puiſſent véritablement imiter les vernis de la Chine & du Japon. Cependant, quoique ces derniers ſoient plus parfaits, ce n'eſt pas une raiſon pour donner l'excluſion aux autres. Car, ſans compter que les vernis à l'eſprit de vin ſont les plus faciles à compoſer & les moins coûteux, on ne peut diſſimuler qu'ils ont un éclat & un brillant que n'ont point les vernis huileux. On pourra donc employer les trois eſpeces, ſuivant les circonſtances: les vernis à l'eſprit de vin peuvent ſervir pour les lambris & boiſeries, boîtes de toilettes, &c. Les vernis huileux conviennent aux tabatieres de carton, carroſſes & autres ouvrages ſujets à la fatigue, & expoſés aux injures de l'air. Le vernis, façon de la Chine, peut ſe réſerver pour les vaiſſeaux de métal, bois ou cartons deſtinés à contenir quelque liqueur & à aller au feu, ainſi que pour les gros meubles de prix, ornés de différentes peintures. Ce ſera là l'ordre que j'obſerverai dans la deſcription de ces différens vernis.

Après une notice des différentes

résines & bitumes qui entrent dans la composition des différens vernis, on trouvera la recette de celui du P. Jamart, & de plusieurs autres anciens faits à l'imitation de celui-là, connus sous le nom de vernis de laque : celle ensuite de plusieurs vernis clairs, ou à l'esprit de vin, propres pour les couleurs auxquelles le vernis de laque ne conviendroit pas. Ces recettes seront suivies de la maniere de peindre les boîtes de toilettes, & de plusieurs compositions de vernis modernes qui conviennent à ces sortes d'ouvrages. On donnera, après cela, la maniere de préparer l'huile de lin pour la composition des vernis huileux & celle de cuire lesdits vernis, sans craindre le feu. Cette instruction sera suivie de plusieurs compositions anciennes de très-bons vernis huileux. On détaillera ensuite la maniere dont on compose les vernis à la Chine & au Japon, des observations sur ces vernis, & une composition de vernis faite à l'imitation de celui de la Chine, d'après un examen raisonné des ingrédiens qui le composent, par le Pere *Bonami* : le vernis d'ambre viendra

ensuite, avec plusieurs méthodes pour dissoudre ce bitume & la copale. On détaillera ensuite la maniere de faire les ouvrages en carton, tels que tabatieres, vases, bassins, &c. celle de les peindre, & les vernis qui leur sont propres. Ce détail sera suivi des vernis sur métaux qui résistent à l'action du feu; des vernis pour dorer les métaux. On finira par la maniere de faire les fonds polis pour les boiseries & lambris des appartemens, de les peindre & de les vernir; & enfin par les compositions de plusieurs couleurs qu'on a coutume d'employer dans les ouvrages qu'on vernit.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel on traite des différentes résines & bitumes qu'on emploie pour la composition des vernis.

On trouve dans plusieurs livres imprimés une infinité de compositions différentes de vernis, dont un

grand nombre ſont qualifiés de vernis de la Chine, quoique bien éloignés d'en avoir le mérite : ce ſeroit groſſir inutilement ce volume que de les rapporter ; & on a cru devoir ſe borner à faire choix des meilleurs, dont on donnera la compoſition, qui ſera ſuivie enſuite d'une expoſition plus détaillée des procédés qu'ont ſuivis les modernes pour ſe procurer des vernis ſupérieurs à ceux-là. Mais avant que d'entrer en matiere, il eſt à propos de donner une notice des principales réſines & bitumes qui entrent ordinairement dans la compoſition des vernis.

De la gomme-laque.

La premiere ſubſtance qu'on a employée eſt la gomme-laque, puiſqu'elle fait la baſe du vernis du P. Jamart, publié par le Pere Kircher, qui eſt le plus ancien vernis d'Europe que l'on connoiſſe.

Nous nous diſpenſerons d'examiner avec Leonard *Fioravanti*, les qualités occultes des différentes gommes & réſines. Cet auteur prétend au chapitre 74 du ſecond livre des ſecrets

qu'il a publiés, qu'il y a des gommes chaudes, d'autres froides, d'autres humides, & d'autres ſeches; par exemple, la gomme, ou plutôt la réſine du pin, eſt ſeche; celle de ſapin, la térébenthine & ſon huile ſont chaudes & conſolidantes; la gomme de prunier, poirier, abricotier, &c. ſont humides & froides. Mais de ſon tems la chymié n'avoit pas fait les progrès qu'elle a faits depuis: il nous ſuffit aujourd'hui, pour connoître la nature de ces différentes matieres, & pour faire choix de celle qu'on doit employer par préférence dans les vernis, de les ſoumettre à différens diſſolvans: ſi la matiere qu'on veut éprouver ſe diſſout en entier dans l'eau, c'eſt une gomme proprement dite, évidemment impropre pour la compoſition des vernis; ſi elle ſe diſſout en entier dans l'eſprit de vin, c'eſt une réſine; ſi enfin une partie ſe diſſout dans l'eau & l'autre dans l'eſprit de vin, c'eſt une gomme-réſine, ou matiere compoſée de deux. Il y a outre cela des compoſés réſineux & bitumineux, qui ne peuvent ſe diſſoudre ni dans l'eau, ni dans l'eſprit

de vin : il en ſera parlé en ſon lieu, en décrivant les procédés qu'on a imaginés pour les diſſoudre.

La gomme-laque eſt de la nature des gommes-réſines. *Calceolarius* (1) nous apprend dans ſa collection, que Garcias, médecin du vice-roi des Indes orientales, ſujettes à la couronne de Portugal, après avoir été long-tems en doute ſur la qualité de cette ſubſtance, rapporte enfin, d'après des témoignages dignes de foi, qu'au pays nommé Martuban, il croiſſoit un grand arbre, dont les feuilles ſont ſemblables à celles du prunier, ſur les branches duquel certaines fourmis ailées, qui ſortoient de terre, dépoſoient cette gomme, après s'être nourries du ſuc de l'arbre, & cela à l'extrêmité des plus petites branches; de même que les abeilles produiſent le miel, après s'être nourries du ſuc des fleurs. Il ajoute que les payſans coupent ces petites branches chargées de gomme, pour la faire ſécher à l'ombre. Il cite des témoins oculaires de ce fait, & rapporte, comme une

(1) V. l'hiſt. des arom. liv. premier.

preuve ſenſible de ſa vérité, qu'on trouve les ailes des fourmis mêlées avec cette gomme, à laquelle elles reſtent attachées à meſure qu'elles quittent les branches lorſqu'elles ſont ſeches.

Arnoldus Montanus (1) rapporte pareillement, que des fourmis ailées pompent le ſuc d'un certain arbre du Japon, dont le bois eſt noir, & les feuilles vertes à la partie ſupérieure & blanches par deſſous, comme celles de la ſauge; qu'elles ont une ſaveur auſtere & aſtringente; que les fleurs de cet arbre ſont ſans odeur; qu'il porte une grande quantité de fruits que les Hollandois des Indes nomment jujubes; que ces fourmis dégorgent enſuite ce ſuc & s'attachent aux petites branches de cet arbre.

(2) *Hernandez* dit qu'il croît auſſi en Amérique des arbres qui produiſent de la laque; que ces arbres n'y ont point été tranſportés d'ailleurs, mais qu'ils ſont une production du pays; qu'ils n'ont que peu de hau-

---

(1) *Hiſt. leg. Bat. ſoc. Ind. orient. ad imp. Jap.*
(2) *Hiſt. natur. Mexic. lib.* 3, *cap.* 21.

teur; que leurs feuilles ſont étroites, de la forme de plumes d'oiſeaux, petites & minces, rangées à la file de chaque côté des branches; qu'elles reſſemblent à celles de l'acacia d'Egypte; que les branches & les tiges de ces arbres ſont d'un rouge tirant ſur le pourpre.

Il arrive à préſent en Europe de la gomme-laque en branches, en grains, & en plaques. Quant à la laque en branches, on préfere la plus rouge dans l'intérieur. Il paroît, par l'examen particulier que M. Geoffroy en fit, il y a pluſieurs années, que c'eſt une eſpece de ruches approchantes en quelque façon de celles que les abeilles & autres inſectes ont coutume de faire.

La laque en grains eſt ordinairement mêlée avec de la terre. Pomet, dans ſon traité des drogues (1), dit qu'on la fait fondre, pour la purger de ſes impuretés, & que lorſqu'elle eſt liquéfiée, on l'étend ſur une pierre unie, où elle ſe ſeche; mais il ne dit rien, ni de la liqueur dont on

(1) Liv. 7, chap. 43.

ſe ſert pour la diſſoudre, ni de la maniere dont on forme la pâte pour la réduire en plaques. M. Helot indique un très-bon procédé, par lequel on pourroit parvenir à faire une pâte de la laque ſéparée de ſes bâtons. Il faut pour cet effet la réduire en poudre, la faire bouillir dans l'eau; & après qu'elle lui a communiqué ſa couleur, laiſſer refroidir la liqueur. On décante enſuite l'eau colorée, & on fait évaporer à l'air, où ſouvent elle s'empuantit (ſans que cela lui faſſe aucun tort); & lorſqu'elle a pris une conſiſtance de cotignat, on la met dans des vaiſſeaux pour la conſerver. Par ce moyen on ſe procure, ſéparée l'une de l'autre, la partie gommeuſe & réſineuſe de cette matiere. Il eſt aiſé de comprendre que lorſque la laque a acquis la conſiſtance de cotignat, il n'y a nulle difficulté à la mettre en plaques, au moyen d'un rouleau, ſur une pierre unie. Ceux qui ſont curieux d'avoir de beaux ouvrages, dans leſquels il doit entrer de la laque, feront très-bien de ſe la procurer en branches, & de ſuivre ce procédé. C'eſt une peine de plus,

mais on ſera ſûr alors de l'avoir naturelle, au lieu que celle qu'on vend en plaques eſt ſouvent falſifiée & mêlée avec moitié de réſine ou de colophone; & n'ayant pas la même dureté ni la même beauté, elle ne peut être auſſi propre à la compoſition des vernis.

La gomme-laque dont on ſe ſervoit autrefois pour la teinture d'écarlate, & la même qu'on met en grains & en plaques pour l'uſage des verniſſeurs, n'eſt pas néanmoins cette belle laque dont on ſe ſert à la Chine & au Japon. Celle-ci eſt un ſuc épaiſſi, qu'on tire par inciſion, de l'arbre qu'on nomme au Japon ouriſchy, fanakii, ou namra, & qui croît abondamment dans les provinces de Siam & de Pégu. Quoique les Japonnois gardent un grand ſecret ſur tout ce qui a rapport aux arts, principalement à l'égard des étrangers, il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût découvir quelle eſt la vraie préparation de cette matiere, & la maniere dont on applique ce vernis. L'arbre d'où diſtille cette laque eſt très-dure, ſes feuilles reſſemblent à celles du ſaule, & il eſt très-commun au Japon. Au mois

de mai on fait, d'un ſeul coup de hache, une inciſion à l'écorce, d'où il s'écoule enſuite une gomme noirâtre, qu'on recueille au mois de juin dans des vaiſſeaux de terre verniſſée. On couvre cette gomme, ou plutôt cette réſine, d'huile de noix de cocos nouvellement exprimée, & on la conſerve de cette maniere pendant un grand nombre d'années.

La gomme-laque que nous employons en Europe ſe tire de Perſe, & c'eſt la ſeule dont on ait fait uſage juſqu'à préſent pour la compoſition des vernis, ſans qu'on lui ait ſubſtitué aucune autre réſine produite par quelque arbre de ces climats. Cependant M. Marchand fit voir il y a longtems à l'académie des ſciences le tronc d'un charme qui rendoit de tous côtés une gomme de la couleur de la laque. M. Duclos la trouva diſſoluble en partie dans l'eſprit de vin. Ce tronc ayant été laiſſé plus d'un an dans un lieu bas & fermé, continua de donner de la même gomme qui ſortoit par filets, & il y a eu tel de ces filets qui avoient cinq pouces de long. On a trouvé depuis de cette même gomme-

réſine

résine sur des arbres de la même espece. Il est fâcheux qu'on n'ait pas suivi ces observations : il y a toujours double avantage à préférer nos productions à celles des pays étrangers; premiérement, elles coûtent moins chers; secondement, on court moins risque d'être trompé.

Nous avons en Europe une résine colorée, qui pourroit tenir la place de la gomme-laque dans la composition de nos vernis : je suis étonné qu'on n'y ait pas encore pensé, & j'exhorte fort les curieux à en essayer. Je veux parler de la substance colorante que l'on tire du carthame ou safran bâtard pour faire une couleur rouge par un procédé qui sera décrit à la fin du présent traité. Cette substance est d'une nature résine dissoluble dans l'esprit de vin, & l'on sait que l'on en tire, pour la teinture des soies, de très-beaux rouges, depuis la nuance du couleur de rose, jusqu'à celle du ponceau.

Du sang-dragon.

La seconde matiere qui sert pour colorer plusieurs vernis est le sang-

dragon, que l'on croit être le cinnabre de Diofcoride. C'eft une fubftance réfineufe, d'un rouge foncé & de couleur de fang caillé, provenant du fuc d'un arbre nommé dragon, qui croît dans les campagnes de Carthagene au Perou, au rapport de Menard, & qu'on tire de cet arbre, en faifant une incifion dans l'écorce. On en trouve chez les droguiftes de plufieurs fortes : le meilleur eft celui qui eft dur, formé en petites maffes de la groffeur d'une aveline, enveloppées dans des feuilles longues, étroites, prefque comme celles du jonc ou du palmier, & d'un jaune foncé ; c'eft ce que les apothicaires appellent fang-dragon en larmes, ou gouttes de fang-dragon. Il y en a auffi en maffes quatre fois plus groffes, un peu moins pures ; leur enveloppe eft fouvent verdâtre.

De la fandaraque.

La troifieme matiere qui entre dans la compofition d'un grand nombre de vernis, eft la fandaraque, qu'on nomme auffi vernis des écrivains, & gomme de Perfe. *Vermius*, dans fa collection, dit qu'on l'appelle vernis,

parce qu'on la recueille au printems, nommé par les latins *vernum*, & qu'on l'appelle ſandaraque des Arabes, pour la diſtinguer de la ſandaraque des Grecs, qui n'eſt pas une réſine, mais un minéral à peu près ſemblable au réalgar.

Du maſtic.

La quatrieme eſt le maſtic, qui ſe tire ordinairement de l'iſle de Chio, & eſt la réſine du lentiſque. Elle eſt d'un goût légérement aromatique, réſineuſe & aſtringente. Le plus beau maſtic doit être en petits grains clairs, tranſparens, d'un blanc jaunâtre & d'une odeur agréable. Il ſe caſſe net ſous la dent, s'amollit à la chaleur comme la cire, & eſt fort diſſoluble, ainſi que la ſandaraque, dans l'eſprit de vin.

De la copale.

La cinquieme eſt la copale, mal à propos nommée gomme, puiſque c'eſt une réſine dure, luiſante, tranſparente, de couleur citrine & odorante, que les payſans de la nouvelle Eſpagne recueillent en ouvrant l'écorce du tronc d'un arbre qui la

produit. *Clusius* rapporte qu'il y en a de deux especes, l'une qui ressemble à l'encens, & l'autre de meilleure qualité, que les Américains font entrer dans leurs parfums. Lémery en distingue aussi deux especes, l'une produite par un arbre de grandeur médiocre, qui a des feuilles longues & des fruits semblables au concombre, & qu'on tire l'autre d'un grand arbre, en faisant une incision dans l'écorce. Quelques-uns l'ont nommé mal à propos karabé, vraisemblablement à cause de la ressemblance qu'elle a avec lui : elle en a en effet la couleur, la transparence, la dureté & la même indissolubilité dans l'esprit de vin. Plusieurs personnes se servent simplement, pour la dissoudre, d'esprit de térébenthine : d'autres la pilent grossiérement, la mettent bouillir au feu dans l'esprit de térébenthine ; & lorsqu'elle commence à se dissoudre, ils ajoutent de l'eau-de-vie chaude, qu'ils y versent goutte à goutte à discrétion. J'ai éprouvé une autre méthode, qui consiste à la réduire en poudre, & à la jetter peu à peu dans la térébenthine chaude, l'huile

de poix, ou la térébenthine ; mais elle reste fort visqueuse, & difficile à sécher. Au reste, je ne rapporte ces procédés que pour ne rien omettre, & parce qu'ils peuvent suffire à ceux qui ont moins de patience & ne veulent se procurer qu'un vernis commun. Je rapporterai dans la suite de ce traité d'autres moyens plus efficaces pour avoir une parfaite dissolution de la copale & de l'ambre, qui exigent un détail & une description plus amples.

De l'ambre, karabé, ou succin.

L'ambre jaune, karabé, ou succin, est une matiere dure, seche, transparente, cassante, de couleur citron, ou rougeâtre, quelquefois blanchâtre ou brune, d'un goût un peu âcre & approchant de celui des bitumes.

Son origine a été long-tems incertaine, & plusieurs doutent encore si c'est une résine qui exsude de quelque plante, & devenue bitume par l'évaporation de ses parties les plus volatiles ; ou si c'est un bitume naturel, qui s'engendre tel dans les entrailles de la terre. *Calceolarius* prétend que

c'eſt un ſuc épaiſſi, qui n'eſt la production d'aucun arbre, & qu'on trouve aux rivages de la mer de Pruſſe où l'on ne voit aucun arbre. Agricola, dans ſon traité des foſſiles, dit que c'eſt un ſuc gras de la terre qui ſe philtre à travers ſes veines juſqu'à la mer, où il ſe coagule par la fraîcheur de l'eau.

Du ſpalt, aſphalt, ou bitume de Judée.

Un autre bitume excellent pour la compoſition des vernis noirs, c'eſt le ſpalt, autrement nommé bitume de Judée; on le trouve près de Babylone, dans le lac nommé Aſphaltite (Vitruve dit la mer-morte), & on prétend que c'eſt en cet endroit qu'étoient ſituées les villes de Sodome & Gomorrhe, conſumées par le feu du ciel. L'hiſtorien Joſephe en parle au livre 5 du cinquieme chapitre de la guerre des Juifs; Solin, au troiſieme chapitre des choſes mémorables. Dioſcoride & Avicenne rapportent que ce bitume a la vertu d'empêcher l'humidité, & que c'eſt pour cette raiſon qu'on s'en ſert dans le pays

pour enduire les navires, comme on fait en Europe avec la poix noire: preuve ſenſible de la graiſſe huileuſe qu'il contient. Lémery (1) parle auſſi du ſpalt qui ſe trouve dans la mer morte en Paleſtine, à la diſtance de quelques milles de Jéruſalem, & il ajoute que les Arabes s'en ſervent pour enduire leurs vaſes comme nous faiſons avec la poix. Il en entroit une grande quantité dans les embaumemens pratiqués par les anciens Egyptiens. On l'emploie encore pour rendre le bois noir & brillant à la façon des Chinois.

De la poix grecque.

Un autre bitume très-bon pour la compoſition des vernis, c'eſt la poix grecque, ainſi nommée parce qu'elle coule des ſapins de la Calabre, qu'on appelloit autrefois grande Grece: elle reſſemble encore par ſa couleur jaune & brillante à l'ambre, mais elle eſt plus tendre, & ſe fond plus aiſément au feu.

---

(1) Deuxieme volume, p. 107.

Parmi les matieres résineuses qui exsudent des arbres, & qui ont une qualité huileuse, Mathiole fait mention d'une qu'il dit être peu connue, & rare à trouver; c'est celle qui coule des oliviers, & il assure qu'elle n'est employée par personne, quoiqu'elle ait beaucoup de vertus; qu'elle est semblable à la scamonée rouge condensée en petites gouttes, & qu'elle est âpre & mordicante : il ajoute enfin qu'elle coule de l'olivier sauvage, nommé aussi olivier d'Ethiopie. Il parle encore d'une autre espece qui coule de nos oliviers francs & sauvages, & dit que l'olivier sauvage qui la produit croît dans le pays de Sienne & autres lieux de la Toscane, comme en Dalmatie, & dans les isles de la mer Adriatique. Il pouvoit ajouter qu'on la trouve dans les collines, le long des rivieres, au territoire de Hecce dans la Pouille ; qu'elle ressemble à la copale pour la dureté, & que l'usage qu'en font les modernes est de la brûler pour garantir les appartemens de l'humidité & du froid.

Outre les matieres dont on vient de parler, les historiens font mention de

de plusieurs gommes & résines qui découlent des arbres, telles que la gomme élemi, la gomme-animée, l'arabique, celle de prunier, du cerisier, du lierre, du cedre, du pêcher, &c. On connoît encore la gomme-adragante, la gomme-gutte, l'encens, la myrrhe, l'oppopanax, le sagapenum, le galbanum, la gomme-ammoniac. Mais la plupart de ces matieres n'ont jamais été employées pour la composition des vernis, & les autres sont peu en usage: le détail dans lequel on est entré au sujet des plus importans & des meilleurs pour notre objet, doit donc suffire. Ceux qui voudront connoître les autres, peuvent consulter l'histoire générale des drogues de Pomet, qui en donne un catalogue fort étendu.



CHAPITRE II.

Composition du premier vernis connu, & de plusieurs autres vernis de laque, faits à son imitation.

Le vernis du P. Jamart, publié par le P. Kircher, se compose de cette maniere : on prend de la gomme-laque bien purifiée; on la met dans un vase de verre, & on verse dessus de bon esprit de vin jusqu'à la hauteur de quatre doigts. On la fait ainsi fondre à la chaleur du soleil, ou à un feu modéré, pendant trois ou quatre jours, ayant soin d'agiter le vase de tems en tems. Lorsqu'elle est fondue on la passe dans un linge, & on l'expose de nouveau à la chaleur; au bout d'un jour, ou environ, le vernis est fait, & on emploie le plus clair qui surnage, en l'étendant avec un pinceau sur le bois qu'on a mis auparavant en couleur, & laissant sécher la premiere couche avant d'en donner une seconde, & ainsi de suite.

Plusieurs personnes, non contentes de faire dissoudre la gomme-laque dans l'esprit de vin bien rectifié, ont cru augmenter le mérite des vernis, en les composant selon les différens procédés : je rapporterai les principaux qui sont venus à ma connoissance.

Je trouve d'abord celui-ci dans la physique curieuse du P. Adalber Tiskonski, de la compagnie de Jesus, sous le titre de vernis turc : prenez une partie de térébenthine que vous laverez bien dans l'eau chaude à plusieurs reprises, & deux parties de sandaraque. Lorsque celle-ci, mise de sur le feu, commencera à fumer, mettez la térébenthine, & y ajoutez un peu d'huile de lavande. Otez ensuite du feu, & jettez-y une partie d'eau-de-vie & trois parties d'essence de térébenthine. Ce vernis passe pour très-beau, & seche en six jours de tems.

Dans un livre de Christophe Love Marley, intitulé : *collectanea chymica Leydensia*, sous le titre de vernis du Japon, on lit : prenez une once de laque en poudre & trois onces d'esprit de vin, que vous mettrez dans

un vaiſſeau de verre ; mêlez bien le tout en agitant le vaiſſeau. Lorſque la gomme ſera diſſoute, vous l'étendrez avec un pinceau à pluſieurs repriſes ſur ce que vous jugerez à propos, juſqu'à ce que cela forme une croûte épaiſſe, que vous rendrez égale au bout de quelques jours avec une pierre ponce en poudre & l'huile commune; enſuite avec de la craie auſſi en poudre, vous donnerez le luſtre à ce vernis qui differe peu de celui du P. Jamart, & ne mérite pas le nom de vernis du Japon, comme on le verra ci après.

Pluſieurs font cas de la compoſition ſuivante : prenez une livre d'eſprit de vin bien rectifié, deux onces de gomme-laque en poudre, deux onces de ſandaraque ; mettez tout cela dans un alambic, & faites-le fondre au bain-marie, puis paſſez par une toile. On ſe ſert de ce vernis pour pétrir les couleurs; mais avant de l'étendre ſur le ſujet, on applique deſſus le vernis ſuivant : huit onces d'huile de lavande, & cinq onces de ſandaraque en poudre incorporés à chaux & appliqués chauds ſur le ſujet; enſuite

l'on colore avec le vernis précédent, lorſque le premier eſt ſec.

Parmi les ſecrets d'Alexis Piémontois (1) on lit celui-ci : prenez du benjoin réduit en poudre ſubtile ; verſez deſſus de l'eau bouillante à la hauteur de trois ou quatre doigts. Ce vernis donne un beau luſtre, & ſeche promptement. Si on le veut de couleur d'or, on y ajoute un peu de ſafran.

On lit dans ceux de Fioraventi (2) : mettez en poudre du benjoin, de la ſandaraque & du maſtic ; faites diſſoudre ces drogues dans l'eſprit de vin à feu lent, ou au ſoleil, & vous aurez un vernis brillant, & facile à ſécher.

Voici une recette de Domenico Auda (3) : mettez en poudre quatre onces de gomme-laque & deux onces de ſandaraque, faites-les diſſoudre dans une livre d'eſprit de vin bien rectifié, & paſſez la liqueur au clair. La façon de l'employer eſt la même

(1) Liv. 5, p. 8.
(2) Liv. 5, chap. 69.
(3) Liv. 2, p. 156.

que celle indiquée dans la recette qui précede celle d'Alexis Piémontois. L'auteur ajoute que ce vernis ne craint ni l'eau ni le feu, ce qui cependant est faux.

Un peintre de Lithuanie employoit un vernis dont voici la composition: sandaraque, trois onces; camphre, une once; ambre, une once & demie; térébenthine cuite & durcie, trois onces: on fait dissoudre toutes ces drogues en poudre dans l'esprit de vin.

On trouve le suivant dans un ouvrage du P. Coronelli, intitulé: *epitome cosmographica;* pour faire le vernis de la Chine, on prend de la gomme-laque, de la copale blanche & de la gomme commune, une once de chaque. Il faut purifier la gomme-laque dans une forte lessive chaude, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la lessive reste claire. On la lave ensuite deux ou trois fois dans de l'eau bien nette, on la met sécher au soleil, & lorsqu'elle est seche on la met en poudre avec les deux autres gommes; puis on les fait bouillir à petit feu pendant cinq heures dans de bon esprit de vin.

Le P. Jean Zahn enſeigne auſſi la compoſition d'un prétendu vernis de la Chine, en faiſant fondre la gomme-laque dans l'eſprit de vin, & il donne auſſi la maniere de purifier cette gomme, afin que le vernis ſoit clair. Mais avec la permiſſion de ces deux auteurs & du P. Kircher qui a publié le premier le procédé pour la clarifier, on ſait par expérience que ſi l'on prive en grande partie la gomme-laque de ſa couleur rouge, elle reſte énervée, & perd la ſubſtance glutineuſe & dure, néceſſaire pour la compoſition d'un bon vernis.

Comme on a beſoin de vernis fort clairs pour appliquer ſur les peintures, j'en vais rapporter quelques compoſitions.

Vernis pour les peintures.

Prenez quatre onces de bonne eau-de-vie; verſez-la dans un vaiſſeau qui contienne le double; faites-la bouillir ſur les cendres chaudes, &, pendant qu'elle bout, ajoutez-y une once de ſandaraque en poudre; lorſqu'elle ſera fondue, verſez par-deſſus une once & demie d'huile de poix,

& faites bouillir le tout enſemble.

Autre pour le même ſujet.

En voici un qui eſt encore meilleur pour la dureté lorſqu'il eſt ſec, & pour le luſtre lorſqu'il eſt poli : faites diſſoudre de la gomme-laque dans l'eſprit de vin, comme on a dit ci-deſſus, c'eſt-à-dire, à la chaleur du feu ou du ſoleil; mais on ajoute à cette gomme un peu d'ambre & de gomme-copale dans cette proportion: quatre onces de gomme-laque, deux onces d'ambre, une once de copale, une livre & demie d'eſprit de vin, & une once de térébenthine; & quoique la copale ſe diſſolve difficilement dans l'eſprit de vin, elle lui laiſſe néanmoins toujours quelque portion de ſa teinture & de ſa ſubſtance, ſi on la fait bouillir pendant quelque tems dans un vaiſſeau lutté au bain-marie ou au bain de ſable; & pendant qu'elle cuit, ſa diſſolution eſt facilitée par la térébenthine, dont la partie graſſe s'affoiblit par la cuiſſon, ce qui procure un fort bon vernis dur & brillant.

Quelques-uns ſe ſervent du pro-

cédé suivant pour dissoudre facilement la gomme-copale dans l'esprit de vin : prenez-en une pinte, deux onces de copale, deux gros de sandaraque, & quatre gros de crême de tartre ; mettez tout cela dans un vaisseau de verre bien bouché ; battez bien le tout ensemble & faites bouillir jusqu'à parfaite dissolution.

CHAPITRE III.

Des vernis clairs & à l'esprit de vin.

On compose plusieurs autres vernis qui ne tachent point les couleurs sur lesquelles ils sont appliqués, mais les rendent au contraire plus vives & plus belles, parce qu'il n'y entre point de gomme-laque qui les rougiroit.

Le P. Zahn, déja cité, parle d'un vernis composé avec dix onces d'esprit de vin, deux onces de sandaraque, deux de térébenthine, ou encore mieux de l'huile de poix. Il enseigne encore une autre méthode

qui consiste à prendre deux gros de gomme animée, autant de gomme élémi, d'encens blanc & d'ambre blanc : on réduit le tout en poudre subtile qu'on met dans du vinaigre distillé ; lorsque ces gommes sont bien cuites, on décante le vinaigre, & l'on fait sécher les poudres ; mais il faut auparavant les bien laver dans l'eau chaude, jusqu'à ce qu'elles deviennent bien blanches. Cette matiere étant seche, se met de nouveau en poudre, & l'on y ajoute deux gros de gomme-adragante, & quatre de sucre candi. On verse alors par-dessus une livre d'esprit de vin ; on l'agite pendant quelque tems, & on remue bien le vaisseau qu'il faut faire bouillir au bain-marie pendant deux heures : on l'ôte alors du feu, on laisse reposer la matiere la plus grossiere, & on décante le clair dans un autre vaisseau.

En voici un autre très-facile : on prend deux onces de copale, une once de sandaraque, & une once de mastic. On fait bouillir le tout réduit en poudre avec une chopine d'esprit de vin dans un vaisseau de verre bouché.

Un religieux de S. François avoit imaginé de composer des fleurs artificielles avec des cartes qu'il peignoit de différentes couleurs, & auxquelles il donnoit le lustre avec le vernis suivant qui est très-clair : on prend de la gomme arabique fondue dans l'eau, du sandaraque dissous dans l'eau-de-vie chaude, un peu de sucre candi, & un blanc d'œuf mêlé avec la gomme ; il faut bien incorporer le tout ensemble.

On fait un autre vernis clair, en mettant dans une livre d'esprit de vin quatre onces de sandaraque, une demi-once de mastic, une once de camphre, le tout bien incorporé à feu lent.

On en compose un à peu près semblable avec quatre onces d'ambre blanc, une once de mastic en larmes, & autant de copale & de gomme animée : on fait fondre ces drogues avec une livre d'esprit de vin dans un vaisseau de verre sur des cendres chaudes, ou au soleil.

Voici encore un très-bon vernis, lequel, appliqué sur les couleurs, ne les tache point, & leur donne au

contraire un lustre qui peut se polir de façon qu'on diroit qu'on a appliqué un verre dessus. Pour le composer, il faut avoir d'abord un blanc d'œuf qu'on fait sécher au soleil ou au grand air sur une soucoupe de faïance, où il devient comme de la gomme & se conserve. On en prend un gros, une once de sandaraque blanc, deux gros de mastic blanc, un demi-gros de camphre, le tout réduit en poudre : on verse dessus une demi-livre d'esprit de vin, & on fait fondre au soleil, ou à une chaleur douce, puis on passe le tout par un philtre. Si l'on en veut une plus grande quantité, on redouble la dose.

On en fait un autre de cette façon : on prend des blancs d'œufs vieux, on les bat jusqu'à ce qu'ils se forment en mousse ou écume qu'on jette. On incorpore, avec ce qui reste au fond, une quantité suffisante d'eau-de-vie & de sucre candi.

Dans les mêlanges curieux, publiés en 1689 par Jean-Daniel Geier, il est mention d'un autre vernis clair, propre à conserver les insectes & les préserver de la corruption. On prend

une livre d'eſprit de vin & un peu d'ambre clair qu'on fait fondre au bain-marie pendant quarante-huit heures, puis on ajoute un peu de maſtic & autant de ſandaraque & de térébenthine. On fait encore diſſoudre le tout pendant vingt-quatre heures au bain-marie; puis on prend l'inſecte, on ôte les entrailles, ayant ſoin de la bien laver pendant quelques jours avec de l'eſprit de vin dans lequel on a mis du ſucre candi. On l'enduit enſuite à pluſieurs repriſes avec ce vernis, juſqu'à ce qu'il devienne luiſant: on conſervera de cette façon l'inſecte fort long-tems ſans qu'il ſe corrompe.

D'autres perſonnes ſe ſervent d'un vernis fort clair pour les tableaux, en ne l'appliquant pas immédiatement deſſus, mais en l'étendant ſur une toile qu'ils appliquent comme un criſtal, & ils operent de la maniere ſuivante: on tend bien la toile ſur un chaſſis, & on l'enduit des deux côtés avec le vernis ſuivant: on prend de l'huile de poix qu'on incorpore à froid avec de l'eſſence de térébenthine, en remuant continuellement,

jufqu'à ce que cela devienne de la confiftance d'un blanc d'œuf; on continue à battre pendant une demi-heure, puis on laiffe repofer un peu, & on décante le clair dans un autre vaiffeau; on l'étend enfuite avec un gros pinceau fur la toile des deux côtés, on l'égalife avec un couteau de bois, d'os ou d'ivoire, & on laiffe fécher à l'ombre dans un endroit à l'abri de la pouffiere. Lorfqu'il eft fec, on peut ajouter une feconde couche de la même maniere, & on a une toile tranfparente comme un criftal.

On en prépare d'auffi belle que la précédente pour le même ufage, mais moins folide. On prend une once de gomme-copale claire qu'on réduit en poudre fine, & qu'on incorpore à petit feu dans un vaiffeau de terre verniffée avec deux onces de térébenthine; lorfque cela eft fondu, on ajoute goutte à goutte trois onces d'efprit de térébenthine, & on l'applique fur la toile à l'aide de la chaleur du feu ou du foleil. Il devient auffi beau qu'un criftal; mais la toile ainfi préparée eft fujette à l'inconvénient de fe gerfer lorfqu'on la ploie.

CHAPITRE IV.

Contenant la composition de différens vernis à l'esprit de vin, curieux & utiles, & la maniere de peindre & vernir les boîtes de toilette.

Vernis pour les boîtes de toilette, & autres.

Il faut commencer par bien limer, & gratter avec un verre le bois sur lequel on veut travailler; on le frotte ensuite avec de la peau de chien de mer, puis on y applique avec un pinceau une composition faite avec du blanc de plomb, un peu de bleu de Prusse, & une quantité suffisante de gomme arabique, qu'on aura fait fondre dans de l'eau pendant vingt-quatre heures. Lorsqu'on aura donné au bois plusieurs couches de cette composition, & qu'il en sera suffisamment couvert, on la grattera avec de la prêle verte, mais bien seche; & lorsque l'ouvrage sera bien uni, on y appliquera telles découpures

que l'on jugera à propos, ou l'on y peindra telles figures qu'on voudra avec les couleurs qu'on croira nécessaires. Lorsque la peinture sera seche, on y appliquera successivement sept ou huit couches de vernis, ayant attention de laisser sécher chaque couche avant d'en appliquer une nouvelle. On peut se servir du vernis suivant : mettez ensemble dans un grand bocal de verre huit onces de gomme-copale, autant de sandaraque & quatre onces de mastic, le tout en poudre; versez dessus quatre pintes d'esprit de vin rectifié ; remuez bien le tout pendant un demi-quart d'heure, mettez le bocal dans un vaisseau plein d'eau sur le feu, où vous le laisserez pendant quelque tems sur le point de bouillir : vous le passerez alors tout chaud par un linge fin que vous presserez entre deux planches.

Si l'on veut, dans ces sortes d'ouvrages, contrefaire le lapis lazuli, on couche sur la composition blanche, avant d'appliquer le vernis, du bleu de Prusse broyé avec de l'eau gommée, laissant quelques petites ouvertures de blanc, & on environne

la pierre contrefaite avec une ligne de carmin ou or en coquille, dont on tire auſſi quelques lignes dans les ouvertures blanches; puis on vernit l'ouvrage.

Huit ou quinze jours après, lorſque l'ouvrage eſt bien ſec, on polit le vernis, en le grattant avec un peu de tripoli; puis on y ajoute une petite quantité d'huile, & on frotte avec cette huile & ce tripoli à l'aide d'un morceau de chapeau fin, juſqu'à ce que l'on voie que toutes les traces du pinceau ont diſparu, & on finira de polir avec un morceau de chapeau & un peu d'amidon.

Autre vernis pour le même ſujet.

Faites fondre dans cinq demi-ſeptiers d'eſprit de vin rectifié, ſix onces de gomme-laque plate réduite en poudre; remuez ſouvent, afin que la gomme-laque ne s'attache point à la bouteille; & lorſqu'elle ſera fondue, vous y ajouterez deux onces de ſandaraque bien calcinée & miſe en poudre. Vous ferez fondre auſſi à part dans un poinçon de ce vernis une once de maſtic en larme pulvé-

risé, mais non calciné; mettez-le sur un feu doux, afin que la bouteille ne casse pas; & lorsque le mastic sera fondu, vous le passerez, le jetterez dans le vernis ci-dessus, & mêlerez bien le tout ensemble. Observez de ne pas boucher les vaisseaux pendant l'opération.

Autre vernis.

On prend un quarteron de gomme-laque en grains, gros comme une noisette de gomme élemi, autant de camphre; on fait dissoudre le tout dans une bouteille de gros verre à long col, en versant dessus une livre d'esprit de vin bien rectifié: on bouche la bouteille avec du liege & plusieurs morceaux de vessie de porc, ou de parchemin; on l'expose au soleil d'été ou au feu à un pareil degré de chaleur pendant vingt-quatre heures, en remuant la bouteille cinq ou six fois pendant cet intervalle, au bout duquel on laissera reposer le vernis, pour le passer ensuite par un linge un peu clair. Vous en remplirez une bouteille que vous aurez soin de bien boucher, & vous pas-

ſerez le reſtant pour le verſer dans une autre bouteille & vous ſervir à donner les premieres couches.

Lorſqu'on voudra employer ce vernis, on en prendra à proportion de l'ouvrage qu'on aura à faire : on mêlera la couleur que l'on jugera à propos, noire, rouge, &c. avec ce vernis, en prenant garde que le mêlange ne ſoit pas trop épais, afin que l'ouvrage ſoit plus net. On en donnera quatre ou cinq couches de quart d'heure en quart d'heure, & le lendemain deux autres couches, en expoſant chaque couche au ſoleil, ou à un feu modéré. Lorſque toutes ces couches ſeront ſeches, on en mettra quatre ou cinq autres de vernis ſeul ſans couleur, & on les laiſſera ſécher pendant deux ou trois jours.

Vous polirez alors votre ouvrage, comme il eſt dit ci-devant, puis vous paſſerez une couche ou deux du vernis ſuivant : mêlez enſemble une quantité arbitraire d'eſprit de vin bien rectifié, & de l'ambre réduit en eſſence, comme on l'enſeignera ci-après. Ce vernis donne tant de luſtre à l'ouvrage, qu'il paroît auſſi brillant

que ceux de la Chine. Il faut appliquer ce vernis promptement & également, car il ſeche preſque en le poſant.

Si vous voulez que votre ouvrage ſoit noir, ſervez-vous du noir d'ivoire bien fin ; ſi vous ſouhaitez l'avoir rouge, ſervez-vous de cinnabre ou de vermillon : mais pour le faire d'un beau rouge, prenez du ſang-dragon en larme, que vous pilerez & broyerez avec le vernis, en obſervant de faire les deux premieres couches avec le vermillon, & d'appliquer les couches claires, afin que l'ouvrage ſoit plus beau. Si vous deſirez que votre ouvrage ſoit d'un beau bleu, vous prendrez du bleu de Pruſſe bien broyé, que vous tiendrez en infuſion pendant vingt-quatre heures dans une eau faite avec une partie d'eau-forte & trois parties d'eau pure, en remuant de tems en tems la liqueur. Vous en verſerez le plus clair, dans la quantité que vous jugerez à propos, ſur votre vernis, en agitant le mêlange, afin de le bien incorporer. Si enfin vous voulez appliquer de l'or ou de

l'argent ſur votre ouvrage, il faut le faire avant d'appliquer le dernier vernis.

Couleurs portant avec elles leur vernis.

Prenez un bâton de cire d'Eſpagne réduite en poudre, mettez-la dans un pot de terre verniſſée, jettez par-deſſus un poinçon d'eſprit de vin, dans lequel vous la ferez diſſoudre ſur un feu doux de ſable, ou au bain-marie. Remuez bien ce mêlange avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce que la cire ſoit bien fondue. Vous peindrez ce que vous voudrez avec ce vernis coloré le plus uniment que vous pourrez, & du premier coup. Vous donnerez néanmois une ſeconde couche, ſi la premiere, étant ſeche, ſe trouvoit trop claire, & même une troiſieme, s'il eſt beſoin; car la couleur s'épaiſſit toujours à meſure que l'eſprit de vin s'évapore. Si enfin elle ne ſe trouvoit pas aſſez épaiſſe, il faudroit mettre davantage de cire d'Eſpagne.

Cela ſe pratique de même indiſtinctement pour toutes ſortes de couleurs de cire d'Eſpagne, rouge,

noire, &c. Quand l'ouvrage eſt bien ſec, on peut le polir avec un morceau de chapeau fin, peau d'élan, pierre ponce, & autres poliſſoires.

J'ajouterai ici, en faveur de ceux qui voudront employer cette ſorte de vernis coloré, la maniere de faire la cire d'Eſpagne de différentes couleurs.

Cire d'Eſpagne rouge.

Prenez demi-once de gomme-laque en grains, deux gros de térébenthine, demi-once de colophone, un gros de cinnabre, & un gros de vermillon; faites fondre premiérement la laque & la colophone dans un petit creuſet ſur un feux doux; mettez enſuite la térébenthine, puis le cinnabre & le vermillon broyés en poudre fine, & remuez bien les matieres. Lorſque les ingrédiens ſeront fondus & bien mêlés enſemble, verſez le mêlange ſur une pierre huilée ou ſur une plaque de fer; roulez-le, pendant qu'il eſt encore mou, en bâtons, qui enſuite reçoivent leur luiſant, en les chauffant juſqu'à ce que la ſurface devienne brillante.

Autre maniere.

Demi-once de gomme-laque, térébenthine & colophone, de chacune un gros : de cinnabre, un demi-gros.

Autre plus belle.

. Un quarteron de gomme-laque, deux onces de gomme animée, une once de cinnabre, demi-once de gomme-gutte ; & opérez comme ci-dessus.

Autre.

Une once de mastic, soufre & térébenthine, de chacun deux gros, autant de benjoin, cinnabre quatre gros ; faites chauffer & fondre d'abord la térébenthine, puis mettez-y le soufre en poudre ; broyez aussi le cinnabre avec le mastic & le benjoin, & les mettez dans la térébenthine peu à peu. Tout étant bien fondu, vous formerez vos bâtons comme il est dit ci-dessus.

Cire verte.

Laque de gomme & colophone, de chacun demi-once, un gros de

térébenthine, un ſcrupule de borax; trois gros de vert-de-gris, le tout en poudre.

Cire jaune dorée.

De la poix blanche des cordonniers, deux onces; maſtic & ſandaraque, de chacun une once; demi-once d'ambre; ajoutez à ces matieres, lorſqu'elles feront fondues, deux gros de gomme-gutte, & faites vos bâtons comme il eſt dit. Si l'on omettoit la gomme-gutte, & que l'on mît de la laque au lieu de maſtic & de ſandaraque, la matiere deviendroit brune : on y peut mêler alors un peu de poudre luſtrée d'or.

Cire noire.

Demi-once de gomme-laque, trois gros de térébenthine; lorſque cela ſera fondu, ajoutez-y une quantité ſuffiſante du noir des imprimeurs en taille-douce.

Autre.

La même choſe que ci-deſſus, en ſubſtituant deux gros de noir d'ivoire ou noir des imprimeurs.

La

La quantité de térébenthine qu'on met de plus à la cire noire qu'aux autres, ne fait aucun tort à sa beauté ; & même on peut se servir, pour en faire, de laque en coquille, quoiqu'inférieure à l'autre, aussi bien que de laque en plaques, qui contient presque toujours un mêlange de colophone. Quant aux cires d'autres couleurs, une petite quantité de térébenthine est toujours utile, pour empêcher que la matiere ne soit trop cassante.

Il est à propos, avant d'appliquer ces vernis colorés, de passer sur le bois ou carton une ou deux couches très-légeres de colle de poisson : mais il faut que votre sujet soit bien sec. Cet apprêt rend le vernis plus tenace, & empêche que par la suite il ne s'écaille, comme il arrive quand le bois ou carton ne sont pas bien secs, ou qu'on ne les a pas apprêtés avec la colle.

Maniere de fondre la colle de poisson.

Prenez de la colle de poisson la plus claire, la plus blonde & la plus transparente, mettez-la tremper dans

l'eau ; quand elle y ſera bien ramollie, vous acheverez de la diſſoudre ſur le feu, dans un petit pot de terre vernissée ; vous prendrez enſuite de la fleur de farine de ſeigle, & vous en verſerez peu à peu ſur votre décoction, en remuant bien avec un bâton, pour bien mêler le tout enſemble ; vous lui ferez jetter ſur un feu doux quelques bouillons, & lorſque cela ſera bien réduit en bouillie, vous le retirerez du feu. La colle de poiſſon doit avoir été bien battue au marteau, avant de la faire tremper dans l'eau.

Quelques-uns ſe ſervent, pour hâter la diſſolution, d'une eau d'alun, qui vaut encore mieux. L'uſage de la compoſition ci-deſſus ne ſe borne pas aux bois qu'on veut vernir, elle ſert encore pour coller les ouvrages en carton, tabatieres, &c. Dans ce dernier cas, pour l'avoir plus parfaitement diſſoute, on la philtre de la maniere ſuivante.

Philtration de la colle de poiſſon.

Après avoir fait tremper la colle de poiſſon, & l'avoir fait bouillir

avec une quantité d'eau suffisante pour la réduire en colle claire, on la laisse refroidir jusqu'à ce qu'elle soit en gelée, de façon qu'on puisse la prendre de même avec une cuillere.

On prend un morceau de linge assez grand pour que la gelée de la colle y puisse contenir aisément : on mouille ce linge dans de l'eau claire, & on l'étend aussi sur une table bien propre; on prend ensuite un morceau de papier gris aussi grand que le linge, on le mouille aussi dans l'eau claire, & on l'étend sur le linge; ensuite on met par-dessus, avec une cuillere, la colle de poisson en gelée, & on forme un nouet à l'aise du tout; puis on coupe l'excédent au nœud du papier gris, & on fait un second nœud par-dessus avec les bouts qui restent du linge.

On a un creuset (*pl. I, fig. 1.*) ou vaisseau de terre vernissée, en forme de pain de sucre, troué par le haut au milieu, pour y passer le bout du fil du nouet pour le suspendre; & ce vaisseau est assez large par le bas pour emboîter juste & servir de couvercle à un autre vaisseau de terre ver-

niſſée, dans le milieu duquel on met un autre vaiſſeau bien plus petit, mais plus haut que le grand, d'environ deux pouces au moins au milieu du grand, que l'on remplit d'eau bien claire, *Voyez la figure premiere.*

On expoſe le tout ſur un bon feu; & on le fait bouillir à gros bouillons, ſans diſcontinuer. La vapeur de l'eau montant au couvercle, y répand une chaleur & une humidité qui ſe communiquent au nouet, & qui eſt ſuffiſante pour échauffer la gelée qu'il contient, & la forcer de ſe philtrer à travers le papier gris & le linge où elle eſt enfermée: la philtration tombe dans le petit pot vuide; on leve le couvercle pour voir ſi elle eſt faite, & ſi elle ne l'eſt pas encore entiérement, on remet le couvercle. Il faut obſerver de laiſſer autour de ce couvercle, vers le bas, de petites fentes & ouvertures pour donner un peu d'air.

CHAPITRE V.

Des différentes manieres de préparer l'huile de lin pour les vernis huileux.

La maniere la plus commune & la plus ſuivie eſt de faire bouillir l'huile juſqu'à ce qu'elle brûle une plume qu'on y plonge. D'autres y ajoutent une mie de pain plus ou moins groſſe, à proportion de la quantité d'huile, parce qu'elle abſorbe la graiſſe de l'huile & la rend plus ſiccative. Les imprimeurs en taille douce, pour la rendre telle & plus épaiſſe, ont coutume d'y mettre le feu après qu'elle a bouilli pendant quelque tems; ils laiſſent conſumer par la flamme la graiſſe de l'huile, & bouchent enſuite l'ouverture du vaiſſeau avec un linge mouillé. Le vaiſſeau doit être de cuivre, pour qu'il ne creve pas; & ils étouffent la flamme lorſque l'huile a acquis l'épaiſſeur & la conſiſtance du miel.

Le P. Zahn enſeigne une maniere

de clarifier l'huile de lin, qui, lorſqu'elle eſt cuite, devient de couleur ſombre & approchante de la noix. On prend, dit-il, de l'oſeille qu'on fait bouillir dans l'eau, & enſuite on la paſſe : on met cette eau dans un vaiſſeau d'étaim peu profond, mais large, & on met l'huile ſur cette eau. On tient cela expoſé pendant quelques jours à la chaleur du ſoleil d'été, à l'abri de la pouſſiere, pendant leſquels les feces & les parties les plus graſſes tombent dans l'eau, & on retire l'huile très-bien clarifiée, mais non pas cuite ; & conſéquemment elle n'acquiert pas par ce procédé la qualité ſiccative néceſſaire pour la compoſition des vernis.

On emploie le procédé ſuivant en Angleterre & ailleurs : on met dans un vaiſſeau de terre verniſſée une livre, par exemple, d'huile de lin, & l'on en meſure la hauteur par une marque qu'on fait à une baguette qu'on y plonge. On ajoute enſuite à l'huile autant d'eau, ſur laquelle l'huile ſurnage. Il faut mettre dans l'huile, enfermées dans un petit ſac, les poudres ſuivantes par portions

égales, dont le poids de tout ſoit d'environ cinq onces; ſavoir, de la céruſe, de la terre d'ombre, de la litharge d'or, du minium & du vert-de-gris. Toutes ces drogues ont une qualité ſiccative, mais elles ne ſont pas toutes néceſſaires, & pluſieurs perſonnes ſe contentent de la litharge ſeule, ou de lui aſſocier le minium en moindre quantité. On fait enſuite bouillir juſqu'à ce que toute l'eau ſoit évaporée, ce qu'on connoît par la marque qu'on a faite à la baguette. Il eſt bon d'avertir qu'il eſt à propos de retirer le ſachet qui renferme les poudres, avant que toute l'eau ſoit évaporée, afin qu'il ne ſoit pas brûlé par l'huile avec laquelle les poudres reſteroient. D'autres, ſans prendre tant de précautions, mettent bouillir enſemble l'huile, la litharge & le minium, & n'ôtent ces deux drogues que lorſqu'elles ſont tombées au fond. On ſe procurera, par ces moyens, l'huile cuite & plus claire; mais il eſt bon d'avertir que toute la bonté d'un vernis huileux dépend de la bonne cuiſſon & préparation de l'huile, qui doit être de lin, & non de noix,

la premiere étant de nature moins grasse & plus siccative.

Le P. Rizzari, jésuite, a imaginé & pratiqué avec succès le procédé suivant : on prend de l'huile de lin qu'on met dans un vaisseau avec une meche de coton un peu plus grosse que celle qu'on emploie pour les lampes; elle doit être tellement disposée qu'un de ses bouts tombe dans un vaisseau posé un peu plus bas ; on expose l'huile à la chaleur du soleil , & le coton fera l'effet d'un syphon recourbé ; par ce moyen on séparera l'eau, pendant que l'huile tombera goutte à goutte dans le vaisseau vuide , claire & sans odeur. On prend ensuite cette huile qu'on fait cuire avec de l'eau, comme on a dit ci-devant, en y ajoutant un petit sac de toile , qui contienne seulement de la litharge d'or , du verre broyé & de la céruse; de cette façon on aura une huile très-claire & siccative. Il faut opérer en tout cela à feu lent , & retirer les poudres avant que toute l'eau soit évaporée. Cette huile ainsi clarifiée est très-bonne pour incorporer avec les couleurs ; au reste,

lorſqu'on veut avoir un vernis noir, qu'on peut ſe procurer en incorporant l'huile avec le bitume de Judée, la clarté n'eſt pas ſi néceſſaire. On compoſe encore une huile ſiccative avec de l'huile de noix & de la litharge en poudre, qu'on bat bien enſemble dans une bouteille. L'huile qu'on nomme de Cupaiba, qui eſt une liqueur qui coule d'un arbre du Bréſil, & qu'on emploie pour la guériſon des bleſſures, a la qualité ſiccative au ſuprême degré; mais, comme elle eſt fort chere, il n'y a pas de profit à l'employer ici.

Quelques-uns, pour dégraiſſer l'huile à moins de frais, prennent de la chaux vive qu'ils font éteindre dans de l'eau, puis ils décantent l'eau de deſſus la chaux, la mettent dans l'huile, & les battent bien enſemble. D'autres mettent l'huile dans des terrines de grès couvertes de tuiles percées, au grand air, pendant l'été.

CHAPITRE VI.

De la maniere de cuire les vernis.

COMME dans toutes les compositions des différens vernis on est obligé d'employer le feu, sur-tout pour ceux qui exigent une longue cuisson, & un feu égal & modéré, afin que les matieres puissent se fondre parfaitement & bien s'incorporer ensemble, & afin que les vaisseaux de verre, dont on se sert à cet effet, ne cassent point, il est à propos d'enseigner la maniere dont on doit opérer.

Beaucoup de personnes se servent du bain-marie, qui consiste à mettre le vaisseau contenant les matieres dans un autre vase plein d'eau, lequel, en bouillant sur le feu, communique la chaleur auxdites matieres. Cette façon est fort bonne; mais comme il est difficile de conserver un égal degré de chaleur à l'eau bouillante, & que l'opération faite de

cette maniere demande à être conduite & veillée, il vaut mieux en employer une autre qui donne moins de peine, au moyen de laquelle on est assuré que le feu est toujours égal & en état de procurer la dissolution des matieres, sans qu'on soit obligé de veiller le feu, ni d'en avoir aucun soin.

Il faut choisir des vaisseaux de figure ronde, qui contiennent le double des matieres qui entrent dans la composition de chaque vernis, parce que, comme l'ouverture de ces vaisseaux doit être étroite & bien bouchée, les esprits des résines auront la liberté de circuler dans la capacité desdits vaisseaux sans s'évaporer, & en faciliteront la dissolution par leur activité. Il faut mettre ces vaisseaux dans un bain-marie ou au bain de sable, qui n'est autre chose qu'une écuelle de cuivre remplie de sable ou de cendres, dans lequel on plonge le vaisseau de verre jusqu'au haut de la matiere qu'on veut faire cuire. On allume le feu sous ces vaisseaux; & afin qu'il ait une force suffisante pour procurer la cuisson, & qu'il la conserve égale pendant plu-

ſieurs heures, il n'y a pas de meilleur moyen que de ſe ſervir d'un fourneau à vent. De tous les fourneaux de ce genre, il n'y en a pas de plus propre que celui dont je donne ici la deſcription en faveur de ceux qui ne les connoiſſent pas, & j'y joindrai la maniere de s'en ſervir.

On voit d'abord (*figure ſeconde*) à la partie ſupérieure horiſontale, un trou rond A B, ſur lequel ſe met l'écuelle de cuivre C D pleine d'eau & de ſable, & deſtinée à contenir le vaiſſeau dans lequel ſont les ingrédiens du vernis. On doit emplir de charbon un tube ou tuyau E F, dont on bouchera l'ouverture avec un couvercle de la même terre dont eſt compoſé le fourneau, & on mettra de la cendre ſur ce couvercle & dans les fentes des jointures, pour empêcher l'entrée de l'air. Le trou antérieur G, qui eſt au côté du fourneau & de grandeur raiſonnable, eſt deſtiné à allumer le charbon du tuyau E F dans le vuide dudit fourneau. On ferme encore cette ouverture avec un bouchon rond comme elle & proportionné à ſa grandeur,

comme on voit en I; on se servira pour cela de la même matiere dont est fait le fourneau. Au côté, à l'endroit H, presqu'au bas du fourneau, est une autre ouverture de la forme d'une petite porte ronde, avec son bouchon ceintré par en haut, comme on voit en S. Cette ouverture H s'appelle le cendrier, & est utile pour pouvoir retirer commodément, avec une pelle, la cendre qui tombe dans le vuide inférieur du fourneau sur la grille qui supporte les charbons allumés au dessous du tuyau EF, & de l'ouverture AB. Cette grille doit être placée horisontalement à l'ouverture G, à la ligne ponctuée tracée dans notre figure sous ladite ouverture, ce qu'on peut voir d'une maniere plus sensible à la figure troisieme, dans lequel l'intérieur du fourneau est à découvert. A B est le vuide qui reçoit l'écuelle servant de bain au vaisseau qui contient la matiere: E F est le tuyau plein de charbons, fermé à son embouchure E, & répondant, par l'autre bout, au vuide L M du fourneau, & partagé en deux à l'endroit K par une grille de fer

deſtinée à ſoutenir les charbons allumés dans le vuide ſupérieur L, leſquels dépoſent leurs cendres dans le vuide inférieur M. G, placé au milieu du cercle ponctué, repréſente l'embouchure par laquelle on allume le feu, & qui eſt preſque horiſontale à la grille K. Enfin H repréſente la porte du cendrier, dont la partie ſupérieure doit être arrondie, de même que l'ouverture G, afin que, leurs formes étant pareilles, on ſoit en état de mieux régler l'air qui, en jouant par ces ouvertures, maintiendra le feu allumé, & afin de conſerver le degré égal de chaleur dont on a beſoin. Cette chaleur dépend, en grande partie, de la grandeur de ces deux ouvertures; car plus elles ſeront grandes, plus il entrera d'air, & plus grande conſéquemment ſera la chaleur du feu; & au contraire, ſi elles ſont petites: d'où il s'enſuit qu'on ſe procurera toujours le même degré de chaleur, ſi les embouchures conſervent, dans tout le tems de l'opération, la même ouverture qu'on leur aura donnée au commencement; & ſi on les ouvre entiérement, & qu'on

découvre auſſi la partie ſupérieure du tuyau E F, tous les charbons s'allumeront, & la chaleur augmentera au plus haut degré. Le contraire arrivera ſi on les ferme, parce qu'on ôte par là toute communication avec l'air extérieur; & le feu s'éteindra.

Ce fourneau à vent fournit donc le meilleur moyen de ſe procurer un degré de chaleur égal, & très-convenable pour obtenir une diſſolution des matieres par une parfaite digeſtion. Il peut très-bien ſervir pour cuire les huiles, ainſi que les eſprits de térébenthine, la poix grecque, la réſine, &c. & pour compoſer tous les vernis huileux.

Au reſte, ce que je viens de dire regarde principalement les vernis huileux, la plupart de ceux à l'eſprit de vin n'exigeant pas un degré de chaleur ſi fort ni ſi continué. Mais je crois devoir avertir ceux qui voudront compoſer des vernis, de bien prendre garde au feu, ſur-tout lorſqu'il y entre de la térébenthine, de l'huile de térébenthine, de l'huile d'aſpic, de l'eſprit de vin, & autres matieres très-inflammables; car lorſqu'elles

s'allument une fois, on ne peut les éteindre; & il feroit fort imprudent alors d'y jetter de l'eau, ce qui feroit un bruit plus fort que la poudre à canon, & embraferoit tout ce qui eft autour à plufieurs pas de diftance. Si l'on compofe un vernis à l'efprit de vin, il faut bien fe donner de garde d'en approcher avec une lumiere; car l'efprit de vin prendroit feu auffitôt. Il feroit donc très-à-propos de n'en pas faire une grande quantité à la fois, & de ne pas fe fervir d'autre chaleur que de celle du bain-marie. Au furplus, pour prévenir les malheurs, il eft toujours bon d'avoir à fa portée une peau de mouton ou de veau mouillée, ou un drap trempé dans de l'eau & ployé au moins en quatre, pour jetter fur le vaiffeau qui contient le vernis, afin d'étouffer le feu, & prévenir un plus grand accident.



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Compositions de différens vernis huileux.

Vernis huileux.

Le P. Zahn (1) enseigne un vernis qu'il dit être très-rare & très-beau, dont il détaille ainsi le procédé : prenez de la gomme élémi, de la gomme animée, de l'encens, & de l'ambre blanc, deux gros de chaque ; mettez ces drogues en poudre, & faites-les cuire dans un vaisseau de verre avec du vinaigre distillé ; ajoutez-y deux gros de gomme-adragant, & quatre gros de sucre candi : faites ensuite sécher le tout, mettez le tout en poudre, & mêlez-le avec une livre d'huile de lavande ou de térébenthine ; faites cuire au bain-marie ; & lorsque la térébenthine sera fondue, mettez par-dessus les poudres ; mêlez bien avec une spatule, & faites bouillir pendant trois ou quatre heures.

(1) Oc. artif. t. 3.

Autre.

Le même auteur donne encore ce procédé : prenez deux onces d'huile de lavande, une once de maſtic en poudre, autant de ſandaraque, & une demi-once de térébenthine; faites bouillir l'huile au bain-marie, & lorſqu'elle ſera chaude, ajoutez la térébenthine : lorſque celle-ci ſera fondue, mettez les poudres de maſtic & de ſandaraque. Faites incorporer le tout à petit feu & au bain-marie, autrement le feu y prendroit facilement.

Autre.

Fioraventi, dans ſon troiſieme livre de ſecrets, enſeigne le ſuivant qu'il dit être employé par les Turcs ſur leurs coffres & leurs carquois : prenez une partie d'huile de lin, & trois parties de poix grecque; faites bouillir à petit feu, juſqu'à ce que cela ſoit bien incorporé : ils ſe ſervent de cette compoſition pour gommer les couleurs, & les appliquer ſur ce qu'ils jugent à propos.

Les imprimeurs en lettres emploient communément un vernis qu'ils

nomment vernis d'ambre, qui n'eſt autre choſe que la compoſition ſuſdite en uſage parmi les Turcs; & c'eſt encore la même dont on enduit les grilles & balcons de fer, pour les préſerver de la rouille, en y ajoutant une couleur noire.

Autre.

Le même auteur en enſeigne un autre commun, & qu'on emploie pour les ouvrages groſſiers. Faites bouillir enſemble une partie d'huile de lin, deux parties de poix grecque & une demi-partie de réſine. Le moyen de connoître la cuiſſon, eſt d'en mettre une goutte ſur un couteau ou une ſpatule: s'il eſt bien viſqueux, il eſt cuit; s'il eſt gras & onctueux, il ne l'eſt pas aſſez.

Autre.

Chriſtophe Love Morley, dans un livre imprimé à Lyon, ſous le titre de *Collectanea chymica Leydenſia*, indique un vernis qu'il nomme italien, & dont il donne ainſi la compoſition: prenez huit onces de térébenthine; faites-la cuire juſqu'à ce qu'elle ſoit

réduite à une once, ce qui vous procurera une matiere dure & caſſante, lorſqu'elle ſera refroidie. Il faut la mettre en poudre, & la jetter dans de l'huile de térébenthine chaude, l'y faire diſſoudre, laiſſer repoſer la liqueur, & en conſerver le plus clair pour s'en ſervir.

Autre.

Un prêtre grec m'a communiqué la recette ſuivante d'un vernis employé par les Arabes & les Perſes: prenez de l'ambre oriental dit ſandrus (il entend par là la ſandaraque), & deux fois ſon poids d'huile de lin; faites bouillir l'huile à petit feu, & pendant qu'elle bout, jettez dedans la ſandaraque en poudre, en remuant toujours, juſqu'à ce que cela ſoit bien écumé; prenez enſuite une once de maſtic, que vous ferez bouillir dans une demi-once de la même huile, juſqu'à ce qu'elle ait jetté ſon écume: mêlez ces deux compoſitions enſemble à petit feu; paſſez le tout, & le gardez pour couvrir les ouvrages que vous aurez mis en couleur.

Autre.

En voici un autre presque semblable, qui m'a été communiqué par un prêtre maronite de la ville d'Alep : on prend une once d'huile de lin & une once & demie de mastic; lorsque le mastic est fondu, on y met l'huile, & l'on fait incorporer à petit feu, jusqu'à ce qu'il se forme une écume blanche. Lorsqu'on veut s'en servir, on le mêle avec les couleurs réduites en poudre; on les incorpore bien ensemble, jusqu'à ce que cela ait acquis la consistance du miel. On se sert de ce vernis pour tels ouvrages que l'on veut, & il est fort durable.

Maniere de cuire la sandaraque.

A l'occasion de cette espece de vernis composé avec la sandaraque, Fioraventi avertit qu'on se trompe souvent, faute de savoir la maniere de la cuire, parce que si l'on commence par mettre la sandaraque avant que l'huile soit cuite, elle est sujette à se brûler; que par cette raison il faut commencer par faire cuire l'huile, la laisser refroidir ensuite,

n'y mettre la ſandaraque que lorſque l'huile eſt refroidie, & faire incorporer à petit feu. Cet avis, de faire cuire l'huile la premiere, eſt excellent; parce que, quelque vernis que ce ſoit, dans la compoſition duquel il entre de l'huile, il faut toujours qu'elle ſoit cuite, autrement on ne feroit rien qui vaille. Les différentes méthodes qu'on a expoſées au chapitre V ſont toutes bonnes: c'eſt à ceux qui voudront compoſer des vernis, à choiſir celle qu'ils jugeront à propos, ou qu'ils trouveront la plus commode.

Vernis pour les tableaux.

On compoſe un vernis propre à être appliqué ſur les tableaux, en incorporant à petit feu une once d'huile de lin diſtillée, & trois onces de vernis d'ambre. Il demande à être employé tout chaud. (On donnera ci-après la compoſition du vernis d'ambre.)

Autre.

D'autres prennent du maſtic & de l'huile de ſapin, font diſſoudre le

maſtic à petit feu, puis y ajoutent de l'eau de réſine en quantité ſuffiſante pour que le vernis puiſſe s'employer aiſément.

Autre.

On fait encore un bon vernis pour les tableaux, en prenant deux onces d'huile de térébenthine, & une once de ſandaraque en poudre, qu'on y fait diſſoudre : on pile quatre têtes d'ail qu'on fait bouillir dans un peu d'huile de lin; on mêle le tout enſemble, on fait bouillir encore un peu, & on laiſſe repoſer pour s'en ſervir.

Autre.

Alexis Piémontois, dans le cinquieme livre de ſes ſecrets, donne la recette du vernis ſuivant : il prend une livre de réſine graſſe & blanche, deux onces de gomme de prunier, une once de térébenthine, & deux onces d'huile de lin; il fait diſſoudre la réſine & la paſſe, incorpore l'huile avec la térébenthine, fait le mêlange à petit feu, & emploie le vernis chaud.

Autre.

Pour en compoſer un autre, qui ſeche auſſi-tôt qu'il eſt employé, il prend de l'encens mâle & de la ſandaraque qu'il réduit en poudre fine, & qu'il mêle avec de la térébenthine fondue à petit feu : il paſſe le vernis par une étamine, & l'emploie tout chaud.

Autre.

Parmi une infinité de compoſitions & de combinaiſons qu'il ſeroit impoſſible de retenir dans la mémoire, à cauſe de leur nombre, je ferai mention d'une qui m'a été communiquée par une perſonne digne de foi, & qu'il m'a dit être employée avec ſuccès en Angleterre : on prend une livre d'huile de lin clarifiée, quatre onces de bitume de Judée, & une once de maſtic; on pile ces deux drogues, on les fait bouillir avec l'huile à petit feu, dans un vaiſſeau de terre verniſſée, juſqu'à ce que trois têtes d'ail bien épluchées qu'on y met ſoient diſſoutes. On paſſe le tout enſuite dans un autre vaiſſeau, & on ajoute deux onces de gomme-

laque

laque & trois onces d'ambre jaune en poudre fine. On fait bouillir à petit feu, jusqu'à ce que le tout soit dissous, & on ajoute encore un peu d'eau de résine ou d'esprit de térébenthine, en remuant toujours pour que cela s'incorpore bien : on prendra garde que la composition ne soit trop épaisse, mais qu'elle puisse obéir au pinceau. Cette composition s'applique sur un fond coloré avec du noir de fumée, & se mêle avec cette couleur si l'on veut.

Autre.

Une autre composition presque semblable & plus simple, consiste à faire cuire quatre onces d'huile de lin, une once de bitume de Judée, & deux onces d'ambre jaune dans une marmite, à petit feu. On passe par un linge, & on fait cuire de nouveau jusqu'à consistance convenable.

Autre.

On lit dans les secrets d'Auda : mêlez ensemble à petit feu deux onces d'huile de térébenthine, une once de térébenthine, & un demi-gros de

ſandaraque. Il donne enſuite cette méthode de faire l'huile de térébenthine.

Maniere de faire l'huile de térébenthine.

Prenez, dit-il, la quantité que vous voudrez de térébenthine, que vous mettrez dans une cornue, avec la troiſieme partie de ſable : diſtillez à petit feu ; l'eſprit qui paroît argenté ſortira le premier, & enſuite l'huile. Fioraventi enſeigne de mettre une once de ſable par chaque livre de térébenthine, & dit que c'eſt de la même façon qu'on fait l'eau de réſine, & qu'on en retire l'huile, qu'on ſépare enſuite de l'eau.

Vernis couleur d'or.

Il ne ſera pas hors de propos de placer ici le vernis avec lequel on teint des peaux en couleur d'or, dont le procédé ſe trouve dans le cinquieme livre des ſecrets d'Alexis Piémontois. Prenez, dit-il, trois livres & un quart d'huile de lin, & faites la cuire juſqu'à ce qu'elle brûle une plume qu'on y plonge. Lorſqu'elle ſera cuite, ajoutez-y huit onces de

résine en poudre, autant de sandaraque & quatre onces d'aloës hépatique aussi en poudre. On a soin de bien remuer le tout avec un bâton; & lorsque cela est bien incorporé, on augmente le feu, & on continue de remuer jusqu'à parfaite dissolution : on laisse encore bouillir lentement pendant quelque tems, & on essaie sur le papier si le vernis a pris corps. S'il est trop clair, on y ajoute deux onces d'aloës, on l'ôte du feu, & on le verse dans un couloir dans lequel restera le marc inutile, qui est à peu près la moitié des drogues qu'on a mises. Conservez ce vernis à l'abri de la poussiere, & avant de l'employer, réchauffez-le au soleil.

Vernis sans huile de lin.

On compose d'autres vernis huileux sans huile de lin. Le P. Coronelli (1) en rapporte un qu'il dit être excellent pour donner le lustre aux globes célestes & terrestres mis en couleur, & il dit que c'est ce vernis que les Turcs appliquent sur leurs

(1) Epit. cosmog. l. 3, c. 32.

arcs. On prend, dit-il, de la gomme de genevrier (qui eſt la ſandaraque); on la lave deux fois dans l'eau froide, &, quand elle eſt ſeche, on la réduit en poudre. On met deux parties de cette poudre dans un vaiſſeau de verre, ou dans une petite marmite de terre verniſſée, & on la fait chauffer ſur le feu; quand elle commence à fumer, on ajoute de la térébenthine, la moitié du poids de la ſandaraque, & l'on remue bien avec un bâton; puis on y ajoute un peu d'huile de lavande, & on continue de bien remuer, juſqu'à ce que tout ſoit parfaitement incorporé; lorſque la matiere retirée du feu eſt preſque refroidie, on y verſe peu à peu trois parties d'eau de réſine claire, & une de bonne eau-de-vie rectifiée, ou une plus grande quantité à diſcrétion, juſqu'à ce que le vernis ſoit de la conſiſtance convenable. Ce vernis eſt très-fin & d'un beau brillant.

Autre vernis.

Préparation de la poix grecque.

On fait un autre vernis aſſez bril-

lant, pour les tableaux & les bois, ſans beaucoup de peine ni de dépenſe, en employant ſeulement la poix grecque & l'eau de réſine : mais pour le faire bon, il faut préparer la poix grecque, & lui ôter la graiſſe qu'elle contient. Pour cet effet, on choiſit celle qui eſt la plus tranſparente, & la plus approchante de l'ambre : on la caſſe par petits morceaux, & on la met ſécher au ſoleil d'été, ſur un morceau de toile, pendant pluſieurs jours (parce que le ſoleil la diſſout un peu), & cela juſqu'à ce qu'elle ſoit bien ſeche, & que la chaleur n'y apporte plus aucun changement. On peut encore, ou pour plus grande célérité, ou ſi c'eſt en hiver, la faire fondre au feu, & la jetter toute chaude dans de l'eau froide, où on la braſſe bien, & on en forme une eſpece de pâte ; on la fait encore fondre de nouveau, & en répétant la même opération, on parvient à la rendre dure & ſeche comme l'ambre : en cet état on la met en poudre & on la fait diſſoudre à petit feu dans de l'eau de réſine, en remuant beaucoup juſqu'à ce qu'elle ſoit bien incorporée avec

elle ; on ſe procurera, par ce moyen, un bon vernis très-maniable au pinceau.

Il a une autre façon plus ſimple de dégraiſſer la poix grecque, qui conſiſte à mettre, lorſqu'elle bout, une cuillerée de cendres ordinaires, en augmentant la doſe à proportion de la quantité de poix.

Vernis noir.

On fait encore un vernis noir qui reſſemble beaucoup à celui de la Chine (ſans en avoir cependant la qualité), en n'employant point d'huile, mais ſeulement de l'eau de réſine. On en faiſoit autrefois de cette façon, qu'on appliquoit ſur des boîtes, tabatieres, étuis, & autres petits meubles qu'on vendoit aſſez bon marché, quoiqu'ils fuſſent aſſez agréables par les ornemens en couleurs & en feuilles d'or qu'on y appliquoit avec un mordant. On prend de l'aſphalte ou bitume de Judée, le plus clair qu'on peut trouver, qu'on réduit en poudre, & qu'on fait fondre dans un vaiſſeau de terre verniſſée à petit feu, avec de l'eau de réſine, de maniere qu'elle

ſurpaſſe environ d'un doigt ; on remue toujours la matiere, juſqu'à ce qu'elle ſoit bien fondue & incorporée. On donne deux ou trois couches à chaud de ce vernis, & s'il ne couloit pas bien, on y ajouteroit de l'eau de réſine : on conſerve ce vernis, & on le fait chauffer lorſqu'on veut l'employer. On doit d'abord couvrir le bois avec du plâtre fin & de la colle, comme font les doreurs ; & lorſqu'on a bien poli le bois, on le noircit avec du noir de fumée bien incorporé avec de la colle de Gand ; puis on applique le vernis.

Autre.

On fait un vernis meilleur & plus parfait avec l'aſphalte & l'huile de lin, quoiqu'il demande un plus long tems pour ſécher. On prend de l'huile cuite de la façon qu'on a décrite plus haut, & pour chaque once on ajoute peu à peu une once au plus d'aſphalte réduite en poudre. On fait bouillir l'huile ſur un petit feu, en remuant continuellement & long-tems avec un petit bâton, juſqu'à ce que la compoſition devienne épaiſſe, &

qu'en l'enlevant avec le bâton, elle ne retombe pas goutte à goutte, mais qu'elle file, ſans qu'on puiſſe en cet état l'employer au pinceau : on la verſera alors ſur un plat de faïance, & on la laiſſera figer. Quand on voudra s'en ſervir, on en prendra une portion qu'on fera de nouveau fondre à petit feu, & on y ajoutera peu à peu de l'eau de réſine tiede, autant qu'il en faut pour qu'elle obéiſſe au pinceau. Ce vernis donne un beau luſtre & procure un beau noir aux ouvrages ſur leſquels on l'applique, ſur-tout ſi le bois a d'abord été teint à la façon des ébéniſtes, que je vais rapporter en faveur de ceux qui l'ignorent.

Maniere de teindre le bois en noir à la façon des ébéniſtes.

Il faut prendre du bois de campêche en copeaux, & le faire tremper pendant une nuit dans une leſſive; on fait bouillir cette leſſive juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite, & ait acquis la couleur d'un violet foncé; on s'en ſert alors pour teindre le bois à deux ou trois repriſes. Lorſqu'il eſt

ſec, on le teint de nouveau avec du vinaigre, dans lequel on a fait infuſer de la rouille de fer avec du vitriol vert, au moins deux fois : & lorſqu'il ſera ſec, il faut le paſſer de nouveau dans la décoction de campêche; & vous aurez alors un fond d'un très-beau noir que vous couvrirez avec le vernis d'aſphalte, dont vous donnerez pluſieurs couches, ſi vous le jugez à propos. On peut même étendre ce vernis avec les doigts, & il ſera égal & brillant : il faut au reſte l'employer froid, & le faire ſécher dans un lieu tempéré, plutôt froid que chaud.

Autre vernis.

On fait encore un bon vernis huileux en préparant ſix gros de chacune des drogues ſuivantes, ſavoir de ſandaraque, de maſtic, de benjoin, de gomme-laque, de litharge d'or, de térébenthine, & de poix grecque. On prépare d'un autre côté deux onces d'eau-de-vie rectifiée, huit onces d'eau de réſine, deux onces de vernis d'ambre (dont on donnera la compoſition ci-après) une demi-once d'aſphalte, &

trois onces d'huile de lin. On commence par faire cuire l'huile avec la litharge dans une marmite qui puiſſe contenir environ une pinte. On fait fondre dans une autre la térébenthine, la gomme-laque & la gomme arabique en poudre. On ajoute enſuite à l'huile cuite le vernis d'ambre, puis la ſandaraque, le maſtic & le benjoin auſſi en poudre, & tout de ſuite la poix grecque & l'aſphalte : après quoi l'on met la térébenthine & les gommes fondues, & on remue bien à petit feu. Enfin, on verſe ſur toutes ces matieres l'eau-de-vie & l'eau de réſine, & l'on coule par un linge, en preſſant le tout entre deux petites planches, & l'on garde ce vernis dans une bouteille de verre.

Autre plus facile.

On en fait un autre plus facile, en prenant une once de vernis d'ambre qu'on fait fondre, & lorſqu'il eſt fondu, on y met une demi-once de ſandaraque, & autant de maſtic en poudre, qu'on fait bien incorporer à petit feu; enſuite on y verſe goutte à goutte deux onces & demie d'eau-

de-vie, ſans diſcontinuer de remuer. On paſſe ce vernis encore tiede, pour le conſerver au beſoin.

CHAPITRE VIII.

Des ingrédiens qui compoſent le véritable vernis de la Chine, & de la maniere dont il ſe fait dans ce pays.

On a vu ci-devant, par le témoignage du P. Martin, que le vernis de la Chine étoit une eſpece de bitume ſemblable à la térébenthine, qui, comme elle, coule d'un arbre ; mais il ne nomme pas l'arbre qui le produit. Le P. Vannham, jéſuite Flamand, & miſſionnaire à Pekin, nous a inſtruits par une lettre écrite en 1697, que ce bitume s'appelle cì, & que c'eſt une humeur qui coule de certains arbres d'une grandeur démeſurée, leſquels croiſſent ſur de hautes montagnes, & ſeulement dans la province de Suchuan ; & que les Chinois obtiennent cette liqueur en faiſant des inciſions avec un outil de fer dans l'écorce de ces arbres. Cette liqueur ſe conſerve pendant plus de quarante

années, pourvu qu'on ait ſoin de la tenir dans un vaiſſeau fermé, où l'air extérieur qui pourroit la faire ſécher ou corrompre, ne puiſſe pénétrer; & comme, étant bien conſervée, on pourroit la tranſporter ailleurs, les Chinois ont coutume, par jalouſie, de la falſifier en y mêlant d'autres huiles, ce qui fait qu'en peu de mois elle ſe corrompt & ne peut plus s'employer. Il dit que le prix ordinaire du vernis non falſifié eſt d'environ 18 ſols de France la livre. La maniere de l'employer eſt de l'étendre ſur le bois avec un pinceau de bois un peu roide, & de le laiſſer ſécher à l'ombre; & lorſque la premiere couche eſt ſeche, on en met une ſeconde, puis une troiſieme & plus, ſi l'on veut.

Il eſt bon de ſavoir qu'avant d'employer ce bitume il eſt néceſſaire de le préparer, ce dont ne parle pas le P. Vannham, qui peut-être l'ignoroit, mais que j'ai appris d'une perſonne qui a vécu quelque tems à la Chine, & a été témoin pluſieurs fois de la maniere d'opérer que je vais décrire.

On prend du chiaram crud (c'eſt par ce mot portugais qu'il déſigne le

vernis) tel qu'il coule de l'arbre nommé cì par les Chinois, la pesanteur de soixante onces avec autant d'eau qu'on bat bien avec une spatule de bois dans un vaisseau aussi de bois, pendant un jour entier dans les chaleurs de l'été, & pendant deux jours en hiver. On le conserve ensuite dans un vaisseau de porcelaine couvert d'une vessie; c'est ce qui s'appelle en portugais chiaram crud.

Il faut en second lieu préparer de l'huile nommée girgilì, exprimée d'une graine de ce nom, comme on exprime en Europe l'huile de la graine de lin. On trouve aussi de cette graine en Sicile, où on la nomme giurgiulena, & on l'y mange apprêtée avec du miel. Les Chinois font donc cuire cette huile, jusqu'à ce qu'elle devienne un peu jaune & épaisse. Lorsqu'ils veulent ensuite l'employer à la composition du vernis, ils prennent soixante onces de chiaram ou de cì cuit, comme il est dit; soixante & dix gros d'huile de girgilì : ils les mêlangent bien au soleil dans un vaisseau de bois; & lorsqu'ils veulent que leur vernis soit noir, ils y

ajoutent quelques gros de vitriol diſſout dans l'eau, puis ils l'emploient en cet état. Il eſt à propos d'avertir que le vaiſſeau de bois doit être long de cinq ou ſix palmes, & large de deux, afin d'avoir la commodité de bien battre & mêler en tous ſens ce bitume.

Les Chinois ont coutume, mais cependant pas toujours, avant de poſer ce vernis ſur le bois, d'y mettre une couche ou impreſſion, comme font les peintres avant de peindre: ce qui ſe pratique de la maniere ſuivante. Ils prennent du ſang de porc (animal qui, tel qu'il eſt à la Chine, peut ſe comparer à la geniſſe d'Italie) ils le mêlent avec de la chaux vive en poudre, & ils couvrent le bois avec ce mêlange, comme nous faiſons avec du plâtre & de la colle; puis, lorſque le bois eſt ſec, ils le liſſent avec la pierre ponce, ou autre choſe équivalente. Quant aux bois qui n'ont pas beſoin de cette couche, ils les couvrent d'abord avec l'huile cuite dont on vient de parler, & quand cela eſt ſec, ils y appliquent ce vernis. Sur les ſurfaces planes & étendues, telles

que les lambris, les tables, & autres choſes ſemblables, ils ont coutume de coller un papier bien ajuſté & appliqué uniment : ils le liſſent bien avec une dent & le couvrent enſuite du vernis, qui par ce moyen eſt fort égal ; ou bien ils le frottent, lorſqu'il eſt ſec, avec un morceau de toile.

Une partie de ces connoiſſances nous étoient déja parvenues dès 1690, par des lettres du P. Lecomte, dans leſquelles il envoyoit à différentes perſonnes de France des relations de pluſieurs choſes par lui obſervées dans le tour qu'il a fait de ce vaſte empire. On ne me ſaura pas mauvais gré de rapporter ce qu'il dit du vernis de la Chine dans une lettre écrite à Madame la ducheſſe de Bouillon, ſur la qualité & magnificence de la Chine. Il dit donc que le vernis eſt fort commun en ce pays ; que beaucoup de perſonns ſe ſont trompées, croyant cette compoſition ſecrette ; que ce n'eſt autre choſe qu'une humeur qui coule d'un arbre, comme notre réſine, & que pour l'employer il faut la mêler avec plus ou moins

d'huile, au jugement de celui qui l'emploie. On en couvre, ajoute-t-il, les bois que ce vernis met à l'abri des vers & de l'humidité, & qu'il rend beaucoup plus beaux & lustrés : on peut les couvrir de la couleur qu'on veut en la mêlant avec ce vernis. On en applique au moins trois couches, qu'on laisse sécher à chaque reprise; mais si le bois n'est pas bien poli, on en voit les veines, ce qui fait que ceux qui veulent un ouvrage plus parfait, mettent un plus grand nombre de couches, & donnent de plus une assiette à la premiere, en mêlant le vernis avec de la poussiere, ou en couvrant le bois d'un papier attaché avec ce même vernis, de façon qu'à la fin de l'opération il reste uni & brillant comme une glace. Lorsqu'il est sec, les Chinois ont coutume d'y ajouter des ornemens & des fleurs en différentes couleurs, en or & en argent, & de mettre ensuite par dessus une couche légere de vernis, ce qui les défend de la poussiere & de l'humidité; ensorte que s'il y survient quelque tache d'huile ou de graisse, on peut les

les laver & essuyer avec un linge mouillé. On fait usage du même vernis dans le royaume de Tunkin, & dans la grande isle du Japon.

Depuis ces différentes instructions, le P. Bonami, jésuite Italien, eut occasion d'en faire expérience, parce que Cosme III, grand-duc de Toscane, ayant reçu de la Chine une quantité assez considérable de ce chiaram & d'huile de giurgilì, à part l'un de l'autre, il en eut une petite bouteille de chaque, & en fit l'épreuve suivant ces instructions; & comme il arrive à Florence la même chose qu'à la Chine à ceux qui ne sont pas habitués à employer ce vernis, ou qui ne sont pas munis de l'antidote dont on se sert à la Chine pour se préserver de ses mauvais effets, qui consistent à faire enfler & souffrir de la respiration ceux qui n'y sont pas accoutumés, il eut soin d'opérer avec précaution, sans y toucher & sans en respirer la vapeur; car on peut l'étendre sur le bois & sur le papier avec la même facilité qu'on feroit avec un pinceau de l'huile de lin cuite, & il devient de lui-même

uni & tranſparent. Il a auſſi éprouvé qu'en le mettant dans un lieu clos pour le garantir de la pouſſiere, ce vernis avoit de la peine à ſécher, & qu'après quelques ſemaines il n'étoit pas entiérement dur, mais néanmoins aſſez ſec pour n'éprouver aucune altération en y touchant avec le doigt. Il s'eſt ſervi, pour le préparer, de la regle qu'on lui avoit indiquée de prendre deux parties de chiaram & une d'huile, qui ne ſert à autre choſe qu'à le rendre plus maniable au pinceau, le chiaram étant de l'épaiſſeur & de la conſiſtance de la térébenthine. L'huile cuite qu'emploient les imprimeurs en taille-douce, & l'huile cuite de giurgilì, ſont tout à fait ſemblables à l'huile de lin employée par les peintres.

Le remede dont ſe ſervent ceux qui le préparent à la Chine, avant & après l'avoir employé, conſiſte à faire bouillir dans l'eau, pendant quelque tems des plumes de poules, à s'en laver le viſage & les mains, & les laiſſer ſécher d'eux-mêmes, ſans les eſſuyer.

Toutes les couleurs qu'on mêle

avec ce vernis s'y incorporent également, tout aussi bien qu'avec l'huile de lin & de noix crues ou cuites.

CHAPITRE IX.

Du vernis dont on se sert au Japon.

On emploie au Japon un vernis avec lequel on y peint les tables, coffres & autres meubles ; dont l'éclat est aussi beau que celui de la Chine ; mais les peintures n'y sont pas si bien faites. Ceux qu'on vend d'ordinaire au Bengale, où on les apporte du Japon, sont ornés de desseins & ramages dans lesquels ils incrustent des fragmens de différentes couleurs, que le peuple croit être des portions de coquillages qui fournissent les perles, mais mal à propos ; car ce sont des morceaux d'un petit coquillage bivalve dont on trouve dans la mer de Sicile, où il est connu sous le nom de sartaniello.

Ce vernis qu'on nomme au Japon vreuxi, se recueille sur une espece

d'arbre, de même qu'à la Chine, à la fin de septembre, qui a coutume de tomber à la huitieme lune des Japonois. Ils font une incision à l'écorce de l'arbre depuis la cime jusqu'au pied du tronc, & de fréquentes entailles d'espace en espace, peu profondes ; & quand la liqueur commence à couler, ils la font tomber avec un instrument de fer ou de bois, dans un vaisseau de porcelaine qu'ils couvrent ensuite d'un papier imbibé d'huile. Cette liqueur n'est pas noire, mais plutôt d'une couleur tirant sur le blanc, & ceux qui la recueillent prennent garde d'y toucher, parce qu'elle cause de très-grandes démangeaisons, & des ampoulles fort douloureuses. On n'est pas instruit si cet arbre est de la même espece que celui qui fournit aux Chinois leur vernis ; mais il y a lieu de croire qu'il est différent, parce qu'on le seme au Japon, & qu'on le cultive pendant sept ans, avant d'en pouvoir tirer du vernis ; au lieu que l'arbre qui produit celui de la Chine est ordinairement vieux, de la grandeur de nos pins & de nos sapins

d'Europe, & ne demande pas de culture.

Quand on veut employer le vernis du Japon, il faut d'abord le préparer de la maniere ſuivante : on le paſſe deux fois par un linge de toile, faiſant toujours attention de n'y pas toucher, mais en le paſſant entre deux planches ; enſuite on l'étend au pinceau, & on le laiſſe ſécher. Lorſqu'il eſt ſec, on donne une ſeconde couche; mais on repaſſe quelquefois auparavant ce vernis par la toile, en y mettant un peu de ſoie ou de fleuret en flocon, & on l'emploie enſuite. On donne enſuite une troiſieme couche, avant laquelle on paſſe le vernis. Ils mêlent quelquefois ce vernis avec une partie d'eau qu'on met dans un vaiſſeau auprès du feu, où on la bat bien avec une cuillere, juſqu'à ce que l'eau ſoit bien incorporée avec le vernis. La liqueur étant bien battue un jour entier, devient de couleur noire ; alors le vernis eſt parfait : on l'incorpore enſuite avec une huile qu'ils nomment giugiulea, qui vraiſemblablement eſt la même qu'on emploie à la Chine, &

la même aussi qu'on nomme jugeoline.

Le bois, ou tout autre matiere, sur laquelle on veut appliquer ce vernis, doit être bien uni & égal. Lorsque la superficie du sujet est pleine, les Japonois ont coutume d'y appliquer une toile de lin fin bien imbibée de vernis, du côté qui doit toucher au sujet, auquel le vernis s'attache, comme feroit tout autre colle. Le P. Bonami s'est assuré de la réalité de cette manœuvre, ayant gâté à dessein des ouvrages du Japon, qu'il a trouvés par-tout doublés d'une pareille toile, & d'autres doublés de papier fin attaché au bois avec le vernis. Lorsqu'on a posé la toile, on serre l'ouvrage dans une armoire où la poussiere ne puisse pénétrer, & on l'y laisse bien sécher; ensuite on couvre de vernis la superficie de ladite toile ou papier à différentes reprises, laissant entre chaque couche un intervalle suffisant pour qu'elle puisse bien s'endurcir. Lorsqu'on a donné le vernis, on dessine par dessus différens ornemens en or & en couleurs apprêtées avec ce même

vernis, négligeant de polir lorsqu'il s'agit d'ouvrages grossiers, tels que coffres, armoires & autres choses semblables, sur-tout dans les endroits les moins exposés à la vue. Ils apportent bien plus d'attention aux surfaces qui doivent paroître, & aux matieres de prix, telles que les petits meubles, cabarets & autres de cette nature, polissant le vernis afin de le rendre bien égal par tout; après quoi ils recouvrent l'ouvrage de vernis, le polissant de nouveau, & enfin mettent une derniere couche de vernis plus liquide, en se servant pour cet effet d'un pinceau large comme la main fait en forme de brosse, composé de cheveux d'un enfant de huit ou dix ans.

Ce vernis, comme l'on voit, a beaucoup de rapport avec celui de la Chine. L'arbre qui le produit au Japon a cela de particulier, que si l'on ne recueille pas le vernis, sa qualité est si corrosive qu'il brûle & consume en peu de tems la moëlle de l'arbre, & le desseche au point qu'il n'est plus bon qu'à brûler.

CHAPITRE X.

Obſervations ſur les vernis de la Chine & du Japon.

BIEN loin que les relations qui nous ſont parvenues puiſſent nous faire regretter de compoſer réellement en Europe les vernis de la Chine & du Japon, nous avons au contraire obligation au détail dans lequel ſont entrés ceux qui nous les ont fournis, d'avoir donné lieu à des réflexions qui conduiſent par degré à trouver le moyen de compoſer des vernis qui aient les mêmes propriétés, & ſuppléer au défaut de la liqueur produite par un arbre qui ne peut ſe naturaliſer en Europe, à cauſe de la différence des climats, & dont il ne nous parvient pas de naturelle, par la jalouſie des Chinois, quoiqu'elle ſoit bien diminuée depuis quelque tems, & que les marchands Anglois en rapportent à préſent une grande quantité, pour faire des ouvrages qui paſſent

paſſent en Europe pour être faits à la Chine, & qui en effet les égalent en beauté. Il s'eſt néanmoins trouvé des perſonnes de conſidération qui ont penſé à procurer en Europe le tranſport des arbres d'où coule le vernis de la Chine, perſuadées que de même que pluſieurs plantes & arbres fruitiers ont été tranſportés avec ſuccès des Indes orientales & de l'Amérique, il ſe pourroit trouver quelque climat auſſi favorable que celui de la Chine, ſous lequel ces arbres pourroient ſe naturaliſer : ce qui donneroit la facilité d'avoir le même vernis & la commodité d'avoir la matiere plus à portée. Mais comme l'entrepriſe eſt bien difficile & n'a encore été tentée par perſonne, on peut la regarder comme imaginaire, & il eſt beaucoup plus naturel de chercher à nous procurer quelques compoſitions de vernis qui ait les qualités & les propriétés de celui de la Chine.

Avant d'en venir à une pareille recherche, il eſt à propos de réfléchir ſur les propriétés dont il a été parlé ci-deſſus, & qui demandent une plus ample explication. D'abord le vernis

de la Chine eſt un compoſé d'une matiere réſineuſe ou bitumineuſe & d'une huile tirée d'une graine; ſecondement, cette matiere ſe purifie & ſe prépare à la chaleur du feu ou du ſoleil; troiſiémement, on étend & on diſſout cette matiere à l'aide de l'huile, pour qu'elle puiſſe obéir au pinceau; quatriémement, cette compoſition eſt de nature ſiccative, quoiqu'il faille du tems pour la ſécher; cinquiémement, lorſqu'elle eſt une fois ſeche, elle reſte dure & inaltérable, & ne ſouffre ni de l'humidité ni de la chaleur, & ne peut être entamée par aucun diſſolvant; ſixiémement, elle reſte fortement attachée au bois, à la pierre & au métal, ſans qu'on puiſſe l'écailler, à moins que ce ne ſoit à force d'inſtrumens de fer, ou avec le feu; ſeptiémement enfin, il eſt d'un très-beau brillant.

Il ſuit de ces propriétés qu'il eſt impoſſible de compoſer un vernis ſemblable, qu'en employant des ingrédiens de même nature, ſavoir, les matieres huileuſes avec leſquelles on s'eſt appliqué à l'imiter pendant fort

long-tems dans différentes parties de l'Europe, ſans qu'on ait cependant pu en obtenir qui réunît toutes les propriétés du vernis de la Chine. Il ſera donc à propos de rapporter les différens moyens qu'on a coutume d'employer dans cette vue, & qui ſont venus à ma connoiſſance. Il faut d'abord obſerver que toutes les réſines dont on a parlé dans le chapitre II ne ſont pas également bonnes pour les vernis huileux, mais qu'on doit choiſir celles qui n'ont point ou que très-peu d'humeur aqueuſe, & au contraire dont la qualité eſt graſſe & viſqueuſe. On doit enſuite chercher une huile avec laquelle elles puiſſent ſe diſſoudre & former union, & qui ait la qualité ſiccative. Il ne paroît pas qu'il y ait d'huile meilleure pour remplir ces objets, ni plus facile à trouver que l'huile de lin.



CHAPITRE XI.

Composition d'un vernis inventé par le P. Bonami, fort ressemblant à celui de la Chine pour l'éclat & la solidité.

Le P. Bonami, dont on a déja parlé, après plusieurs recherches, ne se trouvant pas satisfait des essais qu'il avoit faits de différentes compositions de vernis, & aucun ne lui paroissant avoir les qualités de celui de la Chine, entreprit de suivre une autre méthode. Il pensa que le vernis de la Chine étant composé du bitume nommé cì, & d'huile avec laquelle on le met, il réussiroit en trouvant des matieres équivalentes, eu égard à la propriété de sécher facilement. Pour avoir donc un bitume semblable au cì pour la substance & la qualité, après bien des examens, il observa qu'il n'y avoit point en Europe de bitume qui coulât des arbres & qui ressemblât plus parfaitement au cì que la térébenthine & la résine qui

ſont néanmoins plus viſqueuſes & plus graſſes que le cì: ce qui fait qu'elles ne ſechent pas ſi facilement, à moins qu'on ne les prive auparavant de leur graiſſe, en les faiſant cuire. Il jugea encore néceſſaire d'y joindre quelques réſines moins graſſes & plus diſpoſées à durcir: il choiſit à ce deſſein la copale, qu'il avoit éprouvé être plus propre que toute autre à contracter union avec les bitumes. Il en ajouta donc une certaine quantité en poudre qu'il mêla peu à peu avec la térébenthine lorſqu'elle étoit chaude, ſur un feu modéré, en remuant continuellement avec un bâton; & il obtint par ce moyen un bitume ſemblable, pour la conſiſtance & la couleur, au cì de la Chine. Il s'apperçut auſſi qu'à meſure qu'il faiſoit cuire cette compoſition, la viſcoſité de la térébenthine diminuoit de plus en plus; & de même que le cì demande à être fondu & étendu avec l'huile lorſqu'on veut l'employer, il éprouva que ſa compoſition avoit auſſi beſoin d'huile, ce qui l'engagea à employer l'huile de lin cuite, parce qu'elle eſt plus aiſée à ſécher. Lorſque

l'une & l'autre furent bien chauds, il les incorpora ensemble, ce qui lui procura un composé semblable en tout au vernis de la Chine. Ayant ensuite éprouvé que ce vernis appliqué sur du bois demandoit beaucoup de tems pour sécher entiérement, il substitua à la térébenthine l'huile de poix, & ensuite celle de térébinthe, qui est moins grasse, ce qui lui donna une composition très-facile à sécher & à durcir en moins de tems. Les ouvrages sur lesquels il appliqua ce vernis, placés dans une étuve pour les sécher plus vîte, parurent entiérement semblables aux ouvrages couverts du vernis de la Chine. Il ajouta, pour avoir un vernis noir, un peu de bitume de Judée: cela lui réussit très-bien, de même qu'en y mêlant d'autres couleurs.

Non content de cet essai, parce qu'il lui sembloit que s'il pouvoit se dispenser d'employer la térébenthine & l'huile de poix, il obtiendroit un vernis plus facile à sécher, il essaya d'unir la copale avec l'huile de lin bien cuite, de maniere que ces deux ingrédiens lui fournîssent un équiva-

lent au ci. Mais comme la copale, à cause de la quantité de parties aqueuses qu'elle contient, se pelote aisément, & refuse de s'unir à l'huile, il ne put par ce moyen se procurer le composé qu'il cherchoit. Il tâcha donc de l'apprêter en la faisant fondre avec de la poix-grecque, sachant que la copale se fond facilement & s'incorpore avec le vernis d'ambre (improprement dit) qui n'est autre chose que l'huile de lin & la poix-grecque bouillies ensemble; & il en obtint par ce moyen une dissolution parfaite. Il essaya donc d'y ajouter, pendant qu'elle étoit en fusion sur le feu, quelques gouttes d'huile cuite, qui s'y incorporerent très-bien. La même chose arriva en y mettant de nouvelle huile, & remuant continuellement avec un bâton; & cette résine dissoute d'abord avec de la poix-grecque ne se sépare plus de l'huile. Mais comme ce mêlange ne pouvoit servir, parce qu'il ne pouvoit s'étendre à cause de son épaisseur, & ne seroit pas devenu meilleur en y ajoutant de nouvelle huile, il éprouva que ce même mêlange,

fondu dans de l'eau de résine, pouvoit s'employer au pinceau, comme on vouloit, sur toutes sortes de sujets, & acquérir une consistance raisonnable, parce que l'eau de résine étant une humeur spiritueuse, s'évapore facilement, & laisse par-là le vernis de la dureté que l'on desire, sur-tout si l'évaporation est aidée de la chaleur.

Il ne lui restoit plus qu'à donner à son vernis la couleur noire du vernis de la Chine qui est teint avec le vitriol dissous dans l'eau. Mais comme le vitriol ne peut se dissoudre dans l'huile, & ne peut contracter d'union avec elle, lorsqu'il est dissous dans l'eau, il essaya de faire une espece de pâte de son vernis avec le noir de fumée. Mais cette pâte, noire à la vérité, n'étoit plus assez liquide; & d'ailleurs, le noir de fumée ternissoit considérablement le brillant du vernis, & le maintenoit pâteux, ce qui l'empêchoit d'acquérir en séchant la dureté convenable. Sachant donc que le bitume de Judée suffit seul pour faire un beau vernis lorsqu'il est dissous dans l'eau de résine ou dans l'huile

cuite, il trouva que ce bitume étoit fort propre à donner la perfection à son vernis. Il ne s'agit plus que de détailler le procédé que le P. Bonami a suivi.

On prend deux parties de copale réduites en poudre, & une de poix-grecque la plus claire & la plus ressemblante à l'ambre : on les met dans une petite marmite sur un feu doux, & on les fait fondre, jusqu'à ce que, en les remuant avec un petit bâton, elles en tombent par gouttes. On y ajoute alors un peu d'huile cuite chaude, en remuant toujours; puis on couvre la marmite. Si l'on ne veut pas employer la poix-grecque, le vernis d'ambre vaudra encore mieux: car cette composition réussit toujours mieux, en jettant peu à peu la copale en poudre dans ce vernis qui n'est autre chose que la poix-grecque incorporée avec l'huile cuite. On tient en même tems l'asphalte dissous dans de l'huile cuite dans une autre marmite, comme on l'a dit ci-dessus; on mêle les deux ensemble, en remuant sans cesse jusqu'à ce qu'ils soient bien incorporés, & presque

refroidis ; on y jette alors, petit à petit, l'eau de résine, en continuant de remuer les matieres ; puis on recouvre le vaisseau afin que rien ne s'évapore, & on laisse refroidir la composition, lorsqu'elle a acquis la consistance du miel. Lorsqu'elle est froide, on peut la passer par un linge qu'on tord bien, ou en pressant entre deux tablettes, afin de bien exprimer la substance de la copale & de l'asphalte, dont il reste toujours des feces inutiles. On peut encore laisser la composition dans un vaisseau fermé, au fond duquel elles se déposent : mais il vaut mieux la passer par un linge, & c'est le moyen d'avoir un vernis plus net, & dégagé de toute impureté ; lorsqu'il est passé on le conserve dans un vaisseau fermé ; & si on le trouve trop épais, on y ajoute de l'eau de résine froide ou chaude, comme on le juge à propos ; & on le conserve pour l'employer, ainsi qu'il suit.

Préparation de l'asphalte.

Il est bon d'observer, pour la perfection de ce vernis, qu'avant de

mêler l'aſphalte avec la copale fondue, il faut que le premier ſoit bien préparé, ce qui ſe fait en le faiſant bouillir à petit feu avec de l'huile cuite pendant une heure ou même deux; & l'on connoîtra le point de la cuiſſon, lorſqu'en en prenant avec un bâton, il n'en tombera pas goutte à goutte, mais formera un fil délié, & ſe détachera uniment; il acquérera par-là une conſiſtance plus ſiccative, ce qui eſt néceſſaire, l'aſphalte étant par lui-même naturellement gras, & difficile à ſécher. Quelques perſonnes ſont auſſi dans l'uſage, pour rendre l'huile plus ſiccative, d'y faire bouillir de la couperoſe calcinée avec de la litharge en poudre. En général, moins il entrera d'huile dans la compoſition du vernis, plus il ſera ſiccatif, dur & inaltérable comme celui de la Chine.

Maniere d'employer ce vernis.

Il faut commencer par préparer le fond ſur lequel on veut appliquer ce vernis. Si c'eſt du bois, toute eſpece peut être employée; mais on doit préférer celui qui a le moins de

veines & de pores; car à la Chine on n'emploie pas toute ſorte de bois, mais on préfere celui qui eſt poli & uni, comme le tilleul, l'érable, le bouis, le poirier, tous bois compacts & d'une ſubſtance uniforme : il faut auſſi le bien polir & applanir avec le rabot & la pierre ponce. Lorſqu'on veut ſe procurer un fond noir, tel qu'on voit dans les ouvrages Chinois, on peut teindre le bois avec du noir de fumée, mêlé avec de la colle; mais on fera mieux de ſe ſervir de la teinture des ébéniſtes dont on a donné la compoſition au chapitre VII.

On étendra donc le vernis ſur le bois, tel qu'il ſoit, le plus également qu'il ſera poſſible, avec un pinceau; & ſi c'eſt pendant l'été, on mettra ſécher au ſoleil, à moins qu'il ne fût trop chaud, & qu'il n'y eût lieu de craindre qu'il ne fît tourmenter & même éclater le bois; auquel cas il ſuffiroit de l'expoſer à l'air chaud, en prenant garde que la pouſſiere ne s'y attachât, ce qu'on peut empêcher en le garantiſſant avec un vitrage. Si l'on eſt en hiver, on met l'ouvrage

dans une étuve à une chaleur modérée, ou dans un fourneau qu'on peut conſtruire de différentes manieres. On peut, par exemple, mettre des charbons allumés, dans un vaiſſeau de cuivre, qui y ſoient enfermés de façon que la fumée puiſſe s'évaporer par des trous pratiqués à ce vaiſſeau, afin que le feu ne ſoit point étouffé. On peut encore faire un fourneau de cuivre, de taule, ou de fer-blanc, ſur lequel on pratique une ouverture qui reſte couverte d'une poële pleine de feu, dont l'effet, pénétrant dans le vuide du fourneau, entretient dans une chaleur douce les ouvrages vernis qu'on y a mis. Il ne faut pas donner beaucoup de hauteur à ce fourneau, mais ſeulement environ deux palmes, comme on le voit fig. 4, qui repréſente un fourneau I E D V qui reſſemble à un coffre. En A eſt l'embouchure qui ſe ferme avec le guichet B; au-deſſus eſt l'ouverture où s'emboîte la poële C pleine de feu. La figure 5 repréſente un fourneau qui peut ſe fermer avec un guichet, & dans lequel on peut mettre du feu. Il faut prendre garde

cependant qu'il n'y ait trop de chaleur qui fût capable de faire bouillir le vernis, ce qui empêcheroit qu'il n'y en eût la même épaisseur sur toute la surface de l'ouvrage. Au reste, comme la matiere du vernis est huileuse, il vaut beaucoup mieux l'exposer à l'air, qui suffit pour le sécher, quoiqu'avec un peu plus de tems.

Lorsque le vernis sera sec, on en donnera une seconde couche, & plusieurs autres de même, selon qu'on jugera à propos. En pratiquant ce qu'on vient de dire, on procurera un très-bel éclat à l'ouvrage, & il ne sera plus question que d'y donner le poli.

Voilà la méthode qu'il faut employer pour vernir tel ouvrage que ce soit, en ayant attention de toujours laisser bien sécher la premiere couche avant d'en donner une seconde, & la seconde avant de donner la troisieme, & ainsi de suite; regle générale, qui doit servir pour toutes sortes de vernis huileux, parce qu'ils deviennent toujours meilleurs par succession de tems; & l'on ap-

prend en effet que le vernis de la Chine n'acquiert la dureté néceſſaire qu'au bout de quelques mois, ſelon la ſaiſon dans laquelle on l'emploie; & les Chinois mêmes ont coutume de ne débiter leurs ouvrages vernis avec le chiaram, qu'au bout d'un tems conſidérable.

De la maniere d'appliquer ſur ce vernis différens ornemens & ramages.

Avant d'expliquer la maniere de polir ce vernis, il eſt à propos d'expoſer la façon dont les Chinois s'y prennent pour peindre leurs bois de différentes couleurs mêlées avec leur vernis, quoiqu'ils ne ſe ſervent preſque jamais que de la ſeule couleur noire. Ils prennent quelquefois du chiaram cuit, & de l'huile, ſans y ajouter de vitriol, & s'en ſervent pour couvrir leurs ouvrages, ſur leſquels ils ont appliqué des deſſeins en or & en argent. Pour le vernis de couleur rouge, ils prennent vingt gros de chiaram & dix de cinnabre qu'ils incorporent avec un peu d'huile. Pour le jaune, trente gros de chiaram & dix de couleur jaune. Pour la

couleur de musc, ils mêlent ensemble parties égales de chiaram teint en rouge, & de chiaram teint en noir. Au reste, les Chinois ne s'appliquent point à donner le lustre à ces couleurs, comme ils font pour le noir, mais ils les laissent telles qu'elles sont lorsque le vernis est sec. Quant aux figures ou ramages en or dont ils décorent leurs ouvrages, ils sont pour l'ordinaire dessinés sans goût, & couverts de vernis pour la plus grande partie. Si l'on veut imiter ces ornemens, il faut observer que, dans beaucoup d'ouvrages Chinois, les desseins sont exécutés en bas-relief, ce qu'ils font avec la poudre d'une terre cuite qu'ils paîtrissent avec leur vernis, & dorent ensuite. Ceux qui voudront faire des ouvrages dans ce genre pourront, avant d'appliquer le vernis sur le bois, dessiner le bas relief, avec une pâte composée de plâtre fin, de bol d'Arménie, ou de céruse & de minium bien mêlés avec de la colle. On couvrira ensuite avec le vernis, & enfin avec un mordant; puis on dorera avec de bon or en feuilles, ou faux, si l'on veut, ou en

en poudre. Mais la meilleure maniere ſera de travailler les bas-reliefs après que le vernis ſera ſec, en paîtriſſant avec une ſuffiſante quantité dudit vernis, ou autre mordant, de la céruſe & du minium; & lorſqu'on aura appliqué cette pâte par deſſus le vernis, avec un pinceau, & que le tout ſera preſque ſec, de couvrir enſuite avec l'or, ſur lequel on pourra donner une couche d'un vernis composé avec la gomme-laque diſſoute dans l'eſprit de vin, ou d'un autre vernis huileux clair qui, outre l'éclat qu'il donnera à l'ouvrage, le garantira de l'humidité & de la pouſſiere.

Si l'on veut enſuite faire des figures de différentes couleurs (ce qui eſt peu d'uſage à la Chine) on les emploie mêlées avec l'huile cuite ou avec le premier vernis ſans aſphalte. Outre les bas reliefs on fait encore d'autres deſſeins tels que des ramages de fantaiſie, des arbres, des plantes, des oiſeaux, des papillons, & autres choſes ſemblables. Il eſt à propos de ſe ſervir à cet effet d'or en poudre; mais comme on ne peut l'étendre

comme il faut avec le pinceau, en se servant de gomme, sur le vernis qui est gras, on doit d'abord dessiner avec un mordant de même qualité que le vernis, afin qu'ils s'incorporent ensemble; puis, lorsque le mordant est presque sec, appliquer la poudre d'or avec du coton, & il restera brillant par-tout où l'on aura mis du mordant.

Ce mordant peut se composer de différentes manieres : je vais donner la composition de plusieurs connus & en usage, en finissant par celui qui me paroît le plus convenable pour ces sortes d'ouvrages.

1°. Du bol d'Arménie broyé avec l'huile de noix; lorsqu'il est presque sec, on applique l'or.

2°. On fait un mordant pour les reliefs avec de la céruse, du vert-de-gris, & du bol, dont on forme une pâte avec du vernis commun dans une petite marmite, sur des cendres chaudes, jusqu'à la consistance suffisante pour être manié au pinceau : ce mordant s'applique aussi sur le marbre & sur le fer.

3°. On en fait avec une livre de

vernis liquide, une once de térébenthine & d'huile de lin incorporés ensemble.

4°. La céruse & le minium pêtris avec de l'huile cuite font un excellent mordant.

5°. Une once de gomme élemi, une once d'asphalte, six onces d'huile cuite, le tout incorporé à petit feu, & passé par un linge : ajoutez du minium & de la terre d'ombre en poudre fine, & employez avec l'eau de résine.

6°. Le mordant ci-dessus est excellent, ainsi qu'un autre qui se fait avec le vernis dont on a donné la composition dans ce chapitre, en y ajoutant un peu de cinnabre en poudre fine, afin que, sur le fond noir, on puisse reconnoître les endroits où il faut appliquer l'or ; & l'on fait fondre dans l'eau de résine, afin que le mordant obéisse mieux au pinceau.

Maniere de polir le vernis.

On prétend que les Japonnois polissent leurs ouvrages vernis avec de la craie cuite en poudre, & une pierre dont ils se servent pour polir

le fer ; mais en Europe on ſe ſert de matieres équivalentes & plus efficaces, en employant le procédé que je vais décrire, afin que la perſonne le moins au fait puiſſe y parvenir ; & je préviens qu'on emploie le même procédé pour polir les vernis compoſés de réſines diſſoutes dans l'eſprit de vin, & les vernis gras appliqués ſur les bois & ſur les métaux.

Lors donc que l'ouvrage eſt bien ſec, on prend de la pierre ponce réduite en poudre (quelques-uns la font rougir au feu, & l'éteignent enſuite dans le vinaigre, mais cette précaution n'eſt pas néceſſaire); on la pêtrit avec de l'eau, & par le moyen d'un morceau de peau de chien de mer, on gratte le vernis, juſqu'à ce que la ſuperficie ſoit bien égale, en prenant garde de ne pas frotter au point d'emporter tout le vernis, & de mettre le fond à découvert : c'eſt pour cela qu'il eſt à propos de multiplier les couches dudit vernis, & même d'en donner juſqu'à vingt, s'il eſt compoſé de réſines diſſoutes dans l'eſprit de vin ; car il n'en faut pas tant ſi c'eſt un vernis gras, ceux-ci

ayant plus de corps : on peut encore ſe ſervir de verre en poudre très-fine broyé avec de l'eau.

La ſurface étant bien unie, on y peut appliquer des deſſeins en or, ſi l'on ne s'eſt pas ſervi d'un vernis gras, parce qu'on peut enſuite recouvrir l'ouvrage avec le même, ſans rien gâter. Mais ſi l'on a employé un vernis à l'huile (à moins que ce ne ſoit un vernis d'ambre) il faut attendre, pour appliquer le deſſein, que le vernis ait recouvré tout ſon brillant.

Quand on a uni la ſurface avec la pierre-ponce, le vernis ci-deſſus a perdu ſon luſtre, & eſt devenu de couleur d'ébene. On peut alors appliquer par deſſus, comme font les Chinois, des deſſeins en or & en argent. Mais ſi l'on veut lui rendre ſon éclat, il faut prendre de la poudre de tripoli, & frotter l'ouvrage avec un linge imbibé d'huile d'olives, puis on achevera de polir & dégraiſſer avec de la fine farine, & enſuite on frottera avec un linge fin : on peut ſubſtituer au tripoli de l'émeri broyé avec de l'huile.

CHAPITRE XII.

Du vernis d'ambre, & des différens moyens de dissoudre l'ambre & la gomme-copale.

Il ne faut pas confondre le vernis d'ambre proprement dit, dont on va parler, avec celui que j'ai rapporté plus haut, que l'on compose avec l'huile & la poix-grecque, & auquel on a donné ce nom fort improprement. Voici le procédé qu'il faut suivre pour composer le véritable vernis d'ambre : il faut avoir d'abord de l'esprit de térébenthine, qu'on se procure en redistillant son huile ; c'est avec cet esprit que l'on dissout l'ambre qu'on aura fait auparavant bien dessécher dans une marmite de terre ou de cuivre, en remuant toujours & en observant de ne le pas laisser assez de tems pour qu'il fonde seul : cette matiere dissoute ensuite avec l'esprit de térébenthine donne un fort bon vernis, qui seche très-vîte.

On trouve cet autre procédé dans l'ouvrage de Love Morley : prenez de l'ambre mis en poudre grossiere ; humectez-le d'huile de lin, & faites chauffer jusqu'à ce que l'ambre devienne noir, puis versez sur une pierre mouillée. Lorsque la matiere sera refroidie, réduisez-la en poudre, & la jettez peu à peu dans l'huile de lin bouillante, où vous la ferez cuire jusqu'à ce qu'elle soit entiérement fondue.

Le P. Zahn dit qu'il faut prendre huit onces d'huile de lin, & quatre onces d'ambre, qu'on fait fondre au feu ; ce qui donne, selon lui, un très-bon vernis : mais je crois qu'il a écrit cela sans en avoir fait l'essai, puisque l'ambre ne se dissout pas dans l'huile, à moins que de suivre une autre méthode. Il rapporte un autre procédé qu'il dit lui avoir été communiqué par un sculpteur en 1695, & ajoute qu'on peut par le même moyen rendre liquide & miscible à l'huile, la gomme-copale, qui, de toutes les résines, est la plus difficile à fondre. Voici ce procédé :

Il faut avoir d'abord un vaisseau de

cuivre A B C D (*fig. 6.*) en forme d'entonnoir, ouvert en C D & en A B, qui ait un couvercle avec lequel on puiſſe le fermer ; qu'à l'endroit E T il y ait un fond F percé de trous, comme une écumoire. C'eſt dans ce vaiſſeau qu'on doit mettre l'ambre, ſans être pilé : le vaiſſeau doit s'ajuſter & s'enter dans une plaque de cuivre ou de fer I K aſſez exactement pour qu'il n'y ait aucune ouverture, & on peut même, pour plus de ſûreté, luter autour de A B. Cette plaque doit ſe placer, conjointement avec le vaiſſeau B C D, ſur un autre vaiſſeau de terre ou de cuivre L M, lequel doit contenir huit onces d'huile de lin, de même que dans le vaiſſeau A B C D, il doit y avoir quatre onces d'ambre. Tout étant ainſi préparé, il faut mettre des charbons allumés ſur la plaque de cuivre ou de fer I K, & d'autres ſous le vaiſſeau de terre L M, de façon que, dans le même tems, l'huile bouille dans ce vaiſſeau, & que l'ambre ſe fonde en A B C D, lequel tombera par les trous du fond E F dans l'huile du vaiſſeau L M avec laquelle

quelle il s'incorporera, & procurera un excellent vernis qu'on peut appliquer ſur des peintures de toutes couleurs, & même ſur l'or. Quoique ce vernis ſoit un peu jaune, il n'y fait aucun tort, à moins que les fonds ne ſoient blancs; &, quoiqu'il ſoit long-tems à ſécher, il ne devient jamais humide quand il eſt une fois ſec.

La méthode enſeignée par cet auteur ne peut être que très-bonne; mais elle n'eſt pas ſatisfaiſante, parce qu'on opere, pour ainſi dire, à l'aveuglette, ſans pouvoir ſavoir quand l'ambre eſt fondu & quand il eſt tombé & incorporé avec l'huile. C'eſt pourquoi je penſe qu'il vaut mieux faire fondre l'ambre par quelqu'autre procédé, & quand il eſt fondu, verſer par-deſſus l'huile cuite & chaude; & lorſqu'elle eſt bien incorporée avec l'ambre, (ce qui ſe connoît en remuant le mêlange avec un bâton) l'ôter du feu: ſi l'on trouve le vernis trop épais, on y ajoute, avant qu'il ſoit refroidi, de l'eau de réſine chaude, peu à peu, prenant garde d'en trop mettre, ce qui affoibliroit le vernis.

Je ſais que quelques-uns penſent

qu'il eſt bon de mêler une once de poix-grecque par chaque livre d'ambre; mais cela n'eſt pas néceſſaire. Je ſais au contraire, par expérience que cela affoiblit le vernis, quoique cela puiſſe un peu faciliter la diſſolution de l'ambre. D'autres, après que l'ambre eſt fondu & incorporé avec l'huile, ajoutent, au lieu d'eau de réſine, cinq onces d'huile de térébenthine par chaque livre d'ambre: mais l'expérience m'a encore appris que l'eau de réſine valoit mieux que l'huile, qui empêche que le vernis ne ſeche auſſi vîte que lorſqu'on a employé l'eau de réſine qui s'évapore très-facilement.

Procédé pour diſſoudre l'ambre ſeul.

Un habile chymiſte m'ayant aſſuré que le fond de l'ambre ſe diſſout facilement & ſe fond comme la cire, après qu'on en a ſéparé l'huile par la diſtillation, cela m'a fait naître l'idée d'employer le procédé ſuivant qui procure la diſſolution de l'ambre ſans l'intermede de l'huile de lin, & la ſéparation du fond de l'ambre d'avec ſon huile.

Il faut avoir un vaiſſeau de cuivre

ſait en forme de cône, de dix-huit pouces de haut ſur douze de large par le haut, comme on le voit en la figure ci-jointe. Ce vaiſſeau eſt couvert au deſſus, & il n'y a au milieu qu'un gouleau fermé à vis, qui ſe ferme par un bouchon de même métal, aprés l'avoir empâté avec de la terre glaiſe, afin qu'il ne ſorte aucune vapeur par cette ouverture, par laquelle on a introduit auparavant l'ambre par morceaux. Ce vaiſſeau, qui n'a point de fond, doit être coupé dans ſon intérieur à un tiers de ſa hauteur, c'eſt-à-dire, à ſix pouces du bas, qui ſe trouve réduit à environ dix-huit lignes de largeur, par une grille auſſi de cuivre garnie de petits trous comme une écumoire. Cela ainſi diſpoſé, on ajuſte ce vaiſſeau ſur un fourneau, à travers du fond duquel il ſe repoſe, & paſſe outre environ trois pouces du deſſus du fond dudit fourneau. On met au deſſous un ſceau plein d'eau, dans laquelle le bout du vaiſſeau trempe. On met dans le fourneau un bon feu de charbons allumés, qu'on entaſſe même par deſſus en appui, & autour dudit

vaiſſeau, tant que le fourneau en peut contenir. L'ambre, venant à ſe fondre, paſſe par ce moyen à travers la grille, & coulant le long du vaiſſeau, ſe précipite dans l'eau du ſceau qui le reçoit, & tombe au fond, laiſſant ſur la ſurface de l'eau les parties huileuſes qui y ſurnagent, que l'on ôte enſuite avec une grande cuillere & en verſant par inclinaiſon. On ne réſerve que l'ambre qui eſt au fond ſous la forme d'une matiere glaireuſe : pour l'avoir à part on fait évaporer l'eau, juſqu'à ce que l'ambre reſte ſeul, qu'on retire enſuite pour le mettre dans des bouteilles bien bouchées.

Lorſqu'on veut ſe ſervir de l'ambre ainſi préparé, on en mêle avec les couleurs noires, brunes, ou rouges, &c. autant qu'il eſt néceſſaire pour l'employer à peindre tel ſujet que l'on veut. On étend pour cela l'ambre coloré, avec un pinceau, le plus légérement qu'il eſt poſſible : s'il n'étoit pas aſſez coulant pour pouvoir l'appliquer uniment, on y ajouteroit de l'eſprit de térébenthine, pour le mettre au point néceſſaire. On donne pluſieurs couches de ce vernis, puis

On polit l'ouvrage avec de la pierre ponce réduite en poudre ſubtile & paſſée au tamis de ſoie. On ſe ſert pour cet effet d'un drap ou chapeau mouillé, avec lequel on prend de ladite poudre : on y paſſe enſuite une couche du même vernis clair, laquelle étant ſeche, on polit encore avec de la même poudre ; & on finit enfin le poliſſage avec du tripoli réduit auſſi en poudre très-fine, juſqu'à ce que l'ouvrage ſoit uni comme une glace.

Compoſition d'une liqueur propre à diſſoudre l'ambre.

Cette liqueur, à laquelle on a donné improprement le nom d'alkaëſt (prétendu diſſolvant univerſel des anciens alchymiſtes), n'eſt autre choſe que la liqueur connue en chymie ſous le nom de liqueur de cailloux. Pour la faire, on prend des cailloux mous, c'eſt-à-dire, de ceux qui, étant frottés contre l'acier, ne jettent point d'étincelles. Ils ſe trouvent le plus communément ſur le bord des rivieres. On les fait rougir au grand feu, & on les éteint enſuite dans l'eau froide ; on réitere cette manœuvre, juſqu'à

ce qu'ils puissent être mis en poudre. On prend alors parties égales de cette poudre & de cendres gravelées, qu'on fait calciner ensemble dans un creuset assez grand pour que les matieres à calciner n'en occupent que la moitié, de crainte qu'elles ne s'élevent & ne fluent hors du creuset.

On allume un bon feu de charbons; on met le creuset au milieu, on le laisse embraser & mettre en feu, & en cet état on y met les poudres qui ne tardent pas à s'embraser. On a soin de remuer souvent ces matieres avec une baguette de fer, afin qu'elles se calcinent également; & lorsqu'elles paroîtront comme du verre jaunâtre fondu, on retirera le creuset du feu, pour le laisser un peu refroidir, aussi bien que les matieres qui en sortiront en masse, pour pouvoir les piler & mettre en poudre avant qu'elles soient refroidies : car si elles l'étoient trop, on auroit de la peine à y parvenir. On peut garder ces matieres ainsi réduites en poudre dans des vaisseaux de verre bien bouchés.

Pour faire avec cette poudre la liqueur en question, on en prend une certaine quantité, qu'on met sur un

linge ou étamine, lesquels on suspend sur un vaisseau de terre vernissée ou de verre, que l'on expose à l'air, ou encore mieux dans une cave : cette poudre ainsi exposée se résout en eau qui tombe dans le vaisseau, laquelle on retire pour la conserver dans des bouteilles bien bouchées, jusqu'à ce que l'on en fasse l'usage qu'on expliquera ci-après.

On peut encore composer cette liqueur avec des cailloux & du nitre fixé, de cette maniere : prenez poudre de cailloux telle quantité qu'il vous plaira, & même quantité de nitre mis également en poudre, après l'avoir bien fait sécher dans un poëlon de terre sur le feu, en remuant bien avec une spatule de fer; vous mêlerez ensemble ces deux poudres que vous mettrez dans un creuset, lequel vous exposerez sur un bon feu de charbon. Lorsque ces matieres seront embrasées & rouges comme du feu, vous projetterez, à différentes reprises, dans votre creuset de la poudre de charbon, jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus de détonnation. Faites ensuite réduire ces matieres

en liqueur, de la maniere qu'on vient de dire ci-deſſus.

Pratique pour faire diſſoudre l'ambre avec cette liqueur.

Prenez de l'ambre, karabé, ou ſuccin, la quantité qu'il vous plaira; mettez-le dans un matras, ou autre vaiſſeau de verre propre à aller au feu: verſez deſſus de la liqueur dont on vient de donner la compoſition, juſqu'à ce que l'ambre ſoit bien humecté, & même que cette liqueur ſurnage un peu. Faites enſuite digérer le tout ſur un feu de ſable, dans ledit matras ou bouteille ouverte, pendant quelques heures, & autant de tems qu'il faut pour que cette liqueur s'exhale: lorſqu'elle eſt évaporée, on retire le vaiſſeau du feu, pour le laiſſer un peu refroidir. On verſe alors ſur l'ambre de l'eſprit de vin rectifié, autant qu'il en faut pour le bien humecter, & même un peu ſurnager: on remet le vaiſſeau ſur un feu de ſable, & on l'y laiſſe en digeſtion, à une chaleur modérée, juſqu'à ce que l'ambre ſoit diſſous, de façon qu'il ne reſte que fort peu de marc.

Si l'ambre n'eſt pas parfaitement diſſous, il faut reverſer par deſſus de nouvel eſprit de vin, & le mettre de nouveau en digeſtion, juſqu'à ce que l'ambre ſe réſolve en eſſence, qu'on peut réduire en telle conſiſtance que l'on veut, en faiſant évaporer l'eſprit de vin en plus ou moins grande quantité.

Cette compoſition, ainſi que les précédentes, eſt également propre à diſſoudre la copale qui eſt indiſſoluble dans l'eſprit de vin ſeul. On pourroit auſſi s'en ſervir pour diſſoudre la gomme-laque plate, & les autres réſines & bitumes qu'on voudroit faire entrer dans la compoſition de différens vernis. On pourroit pour cet effet conſerver ces matieres ainſi diſſoutes ſéparément & d'une conſiſtance liquide dans des vaiſſeaux de verre, pour mêler enſuite ces différentes diſſolutions dans des proportions convenables pour compoſer ſur le champ diverſes ſortes de vernis.

Compoſition de l'eſprit de vin urineux, propre à diſſoudre toutes ſortes de réſines, bitumes, & autres corps huileux.

Prenez une livre de ſel ammoniac,

demi-livre de ſel de tartre, & une livre d'eſprit de vin bien rectifié; diſtillez le tout enſemble, & il paſſera une liqueur dans le récipient propre à la diſſolution dont eſt queſtion. Il eſt aiſé de voir que dans cette opération le ſel de tartre s'empare de l'acide du ſel ammoniac, & forme avec lui un ſel neutre qui reſte dans l'alambic, tandis que l'eſprit urineux, dégagé de l'acide, paſſe, avec l'eſprit de vin, dans le récipient.

Autre liqueur urineuſe, pour le même objet.

On prend parties égales de ſel ammoniac & de chaux vive, & on les broye continuellement ſur un marbre. Pendant cette opération, la matiere exhale une odeur très-pénétrante & très-fétide, mais point mal-faiſante; on humecte de tems en tems ce mêlange en le broyant; & on en fait une eſpece de pâte qui, étant expoſée à un air humide, ſe réſout, pour la plus grande partie, en une liqueur urineuſe tout à fait limpide. On peut ſe ſervir de cette liqueur, comme de celle de cailloux, en y ajoutant enſuite de l'eſprit de vin.

Expositions de différentes méthodes pour dissoudre l'ambre.

Hoffmann rapporte dans ses opérations physico-chymiques, un procédé pour dissoudre l'ambre. Il mit dans un vaisseau de verre à grande embouchure de l'ambre en poudre, avec deux fois sa quantité d'huile d'olive. Ayant ensuite rempli un fort vaisseau de cuivre, environ jusqu'au tiers d'eau, il y plaça le vaisseau de verre, vissa fortement par-dessus le couvercle du digérant, & y continua un feu modéré pendant une bonne heure : quand il fut refroidi, il trouva l'ambre dissous & réduit en une masse transparente gélatineuse.

On trouve dans un ouvrage du D. Stockars, imprimé à Leyde en 1760, sous le titre de *specimen inaugurale de succino*, plusieurs expériences sur cette matiere ; il a trouvé qu'en continuant pendant douze heures une chaleur vive, & en confinant la vapeur autant que des vaisseaux de terre peuvent la supporter sans crever (danger que l'on évite en faisant un petit cran dans les bouchons de

liége) que l'ambre étoit diſſous parfaitement dans les huiles tirées par expreſſion, & dans la térébenthine. M. Lewis obſerve qu'un fort vaiſſeau de cuivre, avec un couvercle viſſé par-deſſus, paroît le plus à rechercher, & que, pour plus grande ſûreté, on peut pratiquer au couvercle une ſoupape contenue par un reſſort, qui puiſſe livrer paſſage à la vapeur confinée, avant qu'elle ait acquis aſſez de force pour être en danger de faire crever le vaiſſeau. Quoique, pour hâter la diſſolution, il ſoit à propos qu'il y ait une chaleur capable de convertir une partie de l'huile en fortes vapeurs élaſtiques, & que la vapeur ſoit comprimée fortement, ces choſes ne ſemblent pourtant pas eſſentiellement néceſſaires; on a obtenu des diſſolutions également parfaites par la digeſtion pendant une ſemaine dans des vaiſſeaux de verre bien bouchés, où la compreſſion ne pouvoit pas être fort grande.

Pluſieurs ouvriers, & particuliérement les verniſſeurs en carroſſes, font fondre doucement l'ambre dans un

creuſet, juſqu'à ce qu'il devienne noir, enſuite le réduiſent en une poudre qui a l'œil brun, & font bouillir cette poudre dans de l'huile de lin, ou dans un mêlange d'huile de lin & d'huile de térébenthine. Ils choiſiſſent communément l'huile cuite pour cet effet; mais il paroît plus à propos de préférer l'huile naturelle & non cuite, afin que l'ébullition néceſſaire pour acquérir la cuiſſon convenable puiſſe être employée dans le même tems pour la faire agir ſur l'ambre.

Voilà les meilleurs procédés qui ſoient venus à ma connoiſſance pour diſſoudre l'ambre, & je n'ai voulu en omettre aucun, afin de mettre ceux qui voudront compoſer des vernis, en état de ſuivre celui qui leur paroîtra mériter la préférence. Au reſte, il leur ſera aiſé de diſtinguer, parmi ces procédés, ceux qui conviennent pour les vernis à l'eſprit de vin, & ceux qu'il eſt à propos d'employer pour les vernis huileux dont nous avons parlé au chapitre précédent, & dont nous allons encore donner quelques compoſitions.

CHAPITRE XIII.

Compositions de plusieurs vernis portant le vernis de la Chine, vernis pour les toilettes, les tabatieres, &c.

Vernis à l'ambre pour le papier mâché, boîtes, &c.

LE papier mâché se fait avec des rognures de papier blanc ou brun, bouillies dans de l'eau, & battues dans un mortier, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en une espece de pâte, & ensuite bouillies avec une solution de gomme arabique ou de colle, pour donner de la ténacité à la pâte, dont on fait ensuite différens bijoux en la pressant dans des moules huileux. Quand elle est seche, on l'enduit d'un mêlange de colle & de noir de fumée, & ensuite on la vernit. Le vernis noir pour ces bijoux est préparé de la maniere suivante : on fond dans un vaisseau de terre vernissée un peu de colophone ou de

térébenthine bouillie, jusqu'à ce qu'elle devienne noire & friable ; & on y jette par degrés trois fois autant d'ambre réduit en poudre fine, en y ajoutant de tems en tems un peu d'esprit ou d'huile de térébenthine. Quand l'ambre est fondu, on y saupoudre la même quantité de sarcocole, en continuant de remuer le tout, & d'y ajouter davantage l'esprit de térébenthine, jusqu'à ce que le tout devienne fluide : ensuite on le passe au clair au travers d'une chausse de crin clair, en la pressant doucement entre des planches chaudes. Ce vernis mêlé avec le noir d'ivoire en poudre fine, s'applique dans un lieu chaud, sur la pâte de papier séché, que l'on met ensuite dans un four doucement échauffé, le lendemain dans un autre four plus chaud, & le troisieme jour dans un four très-chaud, & qu'on y laisse à chaque fois jusqu'à ce que le four soit devenu froid. La pâte ainsi vernie est dure, brillante, durable, & supporte des liqueurs chaudes ou froides.

Ce vernis très-brillant & très-solide est celui qu'on a imaginé en

Angleterre pour imiter ces vaisseaux également légers & forts que les Japonnois ont coutume de fabriquer, tels que plats, jattes, bassins, cabarets, & autres vases semblables dont les uns paroissent être faits avec de la sciure de bois, & d'autres avec du papier broyé. On ne sera pas fâché de trouver ici la méthode détaillée qu'on a coutume de suivre pour les contrefaire en Europe.

Faites bouillir la quantité que vous voudrez de ces rognures & de morceaux de papier gris ou blanc dans de l'eau, & remuez-les avec un bâton, tandis qu'ils bouillent, jusqu'à ce qu'ils soient presque réduits en pâte. Tirez-les ensuite de l'eau, & les broyez dans un mortier, jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'une bouillie, de même que les chiffons qui ont passé par les piles dans un moulin à papier. Prenez ensuite de la gomme arabique, & faites-en une eau de gomme bien forte, dont vous couvrirez votre pâte de l'épaisseur d'un pouce; mettez le tout ensemble dans un pot de terre vernissée, & faites-le bien bouillir, ayant l'attention de le remuer

muer jusqu'à ce que vous ayez lieu de croire que votre pâte de papier est suffisamment impregnée de colle ; après quoi, ayant un moule tout prêt, donnez à votre pâte telle forme que vous voudrez. Le moule se fait de la maniere suivante.

Supposons, par exemple, que vous ayez dessein de fabriquer un plat ; il faut avoir un morceau de bois bien dur, que vous ferez travailler par un tourneur, de maniere qu'il puisse emboîter le dos ou côté extérieur d'un plat ; vous y ferez pratiquer, vers le milieu, un ou deux trous qui passeront au travers du moule : vous aurez, outre cela, un autre morceau de bois dur, auquel vous donnerez la forme d'un plat, & seulement une ou deux lignes de diametre moins qu'à l'autre. Vous pouvez, si vous voulez, faire graver quelque ornement sur celui-ci. Frottez bien d'huile ces moules, du côté qui a été tourné, & continuez jusqu'à ce que l'huile en découle : ils seront alors dans l'état qu'ils doivent être.

Quand vous serez prêt à fabriquer votre vase de pâte, prenez le moule

percé de trous, & après l'avoir huilé de nouveau, posez-le à plat sur une table solide ; étendez-y votre pâte le plus également que vous pourrez, de maniere qu'il y en ait environ l'épaisseur de trois lignes ; ensuite huilez bien votre second moule, & le posant sur la pâte bien exactement, appuyez fort dessus, mettez-y un poids bien lourd, & laissez-le dans cet état pendant vingt-quatre heures.

Remarquez que le trou qui est au fond du premier moule est destiné à laisser passer l'eau qui sort de la pâte, lorsqu'on la presse. La précaution qu'on prend de frotter d'huile les moules, est pour empêcher que la pâte qui est gommée ne s'y attache. Quand cette pâte sera seche, elle sera aussi dure que du bois, & on y appliquera le fond qui sera fait avec de la colle & du noir de lampe : ensuite on le laissera sécher à l'air, & quand il sera entiérement sec, on y appliquera le vernis ci-dessus, si l'on veut donner un fond noir à l'ouvrage.

C'est par le moyen de cette méthode qu'on fabrique ces boîtes de

carton ou tabatieres vernies qui ont eu tant de vogue, parce que le vernis que Martin, & après lui d'autres artiſtes ont employé pour ces boîtes, eſt d'un très-beau brillant, & ſans odeur.

Ceux qui font ces boîtes de carton font leur colle de la maniere ſuivante : ils font fondre dans de l'eau de la gomme arabique, juſqu'à ce que l'eau ſoit aſſez épaiſſe pour filer; enſuite ils détrempent dans un autre vaiſſeau de l'amidon, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez épais pour filer auſſi : ils mêlent & brouillent enſemble le tout à froid, employant la gomme en plus grande quantité que l'amidon. Plus cette colle eſt vieille, meilleure elle eſt.

Quant à la fabrication de ces boîtes, elle eſt la même que celle des vaiſſeaux ci-deſſus, à la réſerve de la forme des moules. On les vernit enſuite avec le vernis dont on vient de donner la compoſition, ſi on les veut noires; ſi on les veut d'une autre couleur, on ſe ſert d'un des vernis ſuivans, qu'on incorpore avec la couleur qu'on juge à propos: ſi

enfin on veut des peintures sur l'ouvrage, on les y applique après avoir donné une couche de colle de Gand ou de poisson; & on recouvre le tout d'un vernis clair, ou du venis d'ambre dont on a donné la composition, ou, si l'on veut, de quelques-uns des vernis suivans.

Vernis à l'huile nommé improprement vernis de la Chine.

Mettez dans un pot de terre vernissée, sur un feu de charbons, vingt livres d'huile de lin que vous y ferez cuire; vous mettrez aussi dans un autre vaisseau de terre vernissée dix livres de belle sandaraque, en observant que le vaisseau où est la sandaraque soit assez grand pour contenir avec elle l'huile lorsqu'elle sera cuite, & qu'on voudra les mêler ensemble, comme il sera dit ci-après. On laisse bouillir l'huile sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit cuite, ce qu'on voit lorsqu'elle ne fait plus d'écume en bouillant. Si alors la sandaraque n'étoit pas dissoute, il faudroit augmenter le feu pour hâter sa dissolution, en remuant avec une baguette,

de fer. Lorſqu'elle ſera entiérement fondue, on verſera l'huile par-deſſus, en remuant toujours avec la même baguette, & prenant bien garde que le feu n'y prenne. Si cela arrivoit, il faudroit l'étouffer avec un torchon qu'il faut prendre la précaution d'avoir à ſa portée. On connoîtra que le vernis eſt fait en prenant avec la baguette quelques gouttes qu'on jette ſur une pierre; s'il file bien il eſt aſſez cuit; ſinon, on le laiſſe ſur le feu juſqu'à ce qu'il file. Vous le retirerez alors du feu, & le laiſſerez refroidir, pour le conſerver dans le même pot que vous couvrirez d'un papier ou d'un parchemin.

Lorſqu'on veut s'en ſervir, il n'eſt pas néceſſaire de le faire chauffer, mais on en peut tirer la quantité dont on a beſoin, qu'on délaye dans un vaiſſeau de terre verniſſée, avec de l'huile de pétréole en plus ou moins grande quantité, ſelon qu'on le veut plus clair ou plus épais. On le paſſe enſuite dans un linge que l'on exprime bien, & on l'applique avec un pinceau de poil doux ſur les ouvrages que l'on veut vernir.

Vernis de couleur d'or.

On prend huit onces d'ambre réduit en eſſence par l'une des méthodes décrites au chapitre précédent, & deux onces de gomme-laque auſſi réduite en eſſence qu'on délaye avec une demi-livre de térébenthine ſur un feu modéré : lorſque les matieres ſont fondues & bien incorporées, on y ajoute une cuillerée ou deux d'huile de lin cuite avec de l'aloës en conſiſtance de baume, qu'on éclaircit en y ajoutant un peu d'huile de térébenthine colorée avec du raucou.

On prend pour cet effet quatre gros d'aloës qu'on fait cuire avec deux onces d'huile de lin : quand l'huile commence à s'enfler, on la retire du feu, on la paſſe par un linge, & on la laiſſe refroidir, pour s'en ſervir comme il eſt dit ci-deſſus.

On fait la teinture de raucou en faiſant bouillir dans un pot, ſur un feu doux, une once de raucou, avec trois onces d'huile de térébenthine : on retire l'huile du feu lorſqu'elle commence à bouillir, & on a ſoin de remuer avec un bâton juſqu'à ce qu'elle ſoit refroidie.

Vernis pour appliquer ſur l'or, & tout autre ouvrage peint ou non peint.

Prenez la quantité que vous voudrez de benjoin, que vous broyerez bien entre deux papiers : vous le mettrez enſuite dans une phiole, & verſerez deſſus de l'eſprit de vin urineux, dont on a donné la compoſition au chapitre précédent, juſqu'à ce qu'il ſurnage le benjoin de trois ou quatre doigts. Laiſſez la matiere en digeſtion pendant deux jours, au bout deſquels vous y ajouterez quelque fils de ſafran. Vous paſſerez enſuite votre vernis, & l'appliquerez ſur votre ouvrage, auquel il donnera un très-beau luſtre. Si l'on veut appliquer ce vernis ſur de l'argent, il faut ſubſtituer au ſafran du ſel commun bien blanc, ou du ſel gemme, que l'on mêle avec l'amande du benjoin, c'eſt-à-dire, le blanc qui ſe trouve au milieu du benjoin.

Ce vernis eſt excellent pour vernir toutes ſortes d'ouvrages peints, ou non peints, & pour donner le luſtre aux tables, commodes & armoires de bois de noyer ou d'ébene, &

autres choſes telles que cuirs dorés & non dorés. Il préſerve & aide à faire ſortir les couleurs, & ſeche promptement, ſans recevoir poudre ni ordure. Il convient auſſi pour les boiſeries & lambris ſur leſquels on aura appliqué des ornemens en or, par le procédé que nous rapporterons ci-après. Quant aux boiſeries qui ſeront ſeulement peintes en couleur de bois, on ſe ſervira d'un des vernis à l'eſprit de vin dont on a donné la compoſition au chapitre V.

Vernis pour les vaſes, figures, & autres ouvrages en plâtre.

Prenez quatre gros du plus beau ſavon, & autant de la plus belle cire blanche. Mettez une pinte d'eau dans un vaiſſeau neuf & verniſſé : ratiſſez dans cette eau le ſavon & la cire; tenez le tout ſur des cendres chaudes, juſqu'à ce que le ſavon & la cire ſoient bien fondus: alors trempez-y votre morceau de plâtre que vous tiendrez ſuſpendu par des fils; ſoutenez-le un moment dans ce mêlange : un quart d'heure après faites-le tremper de nouveau. Cinq ou ſix jours enſuite,

ensuite, lorsque le vernis sera sec, frottez légérement votre piece avec une mousseline dont vous aurez enveloppé un de vos doigts. Ce vernis ne fait aucune épaisseur & conserve la blancheur au plâtre.

Ce vernis est encore fort propre pour préparer un mur sur lequel on veut appliquer quelque peinture. Pour cet effet on commence par humecter la muraille avec une colle de parchemin ou de Gand. Lorsqu'elle est seche on frotte la muraille du vernis avec une éponge qu'on en a imbibée : on laisse sécher ce vernis, on le frotte légérement, & pour le rendre plus égal, on promene le long de la muraille un réchaut de doreur; puis on applique la couleur qu'on juge à propos. Ce procédé convient fort bien pour ceux qui ne veulent pas faire la dépense de boiserie, & pour les lieux humides où le bois se tourmenteroit trop.

CHAPITRE XIV.

Des vernis ſur métaux.

On fabrique en Turquie des caffetieres, théieres, & autres vaiſſeaux de cuivre couverts d'un vernis qui réſiſte parfaitement à l'action du feu : pluſieurs perſonnes ont tâché d'imiter ce vernis en France, en Italie, & ailleurs. Le premier qui s'en mêla fut un particulier qui en vendoit à Rome de cette eſpece, il y a environ quarante ans. Les vaiſſeaux qu'il vendoit étoient couverts d'un vernis qu'il prétendoit être le véritable de la Chine, & à l'épreuve du feu. Pour le prouver, il les mettoit ſur des charbons allumés, ſans qu'ils en ſouffriſſent de dommage, & on pouvoit par ce moyen y faire du café. Les perſonnes inſtruites ne trouvoient rien d'extraordinaire à cette ſingularité, parce que le vernis qu'on nomme improprement vernis d'ambre, dont nous avons parlé au chapitre X

& avec lequel on enduit le fer pour le préſerver de la rouille, réſiſte pareillement à l'action du feu, ainſi que ceux qu'on emploie pour les carroſſes, & que même ces vernis y acquierent plus de dureté. Cela leur parut encore d'autant moins étonnant, que, pour faire bouillir le café dans ces vaiſſeaux, on les mettoit au bain-marie, où à la flamme d'une lampe, dont la chaleur ne pouvoit aucunement altérer le vernis garanti par l'humidité de l'eau contenue dans le vaiſſeau.

Mais cette eſpece de ſingularité apparente piqua la curioſité des perſonnes peu expérimentées, & les porta à rechercher la matiere dont étoit composé le vernis qui excitoit leur admiration. Ils firent en conſéquence pluſieurs épreuves, & trouverent que le vernis d'ambre, appliqué ſur un métal quelconque, ne s'en détachoit pas, quoiqu'on le fît cuire à la chaleur du feu : & faiſant réflexion que le vernis qu'on a coutume d'employer pour graver ſur cuivre ne s'en détache point du tout, réſiſte au feu, & pourroit être bon

pour le même effet, ils trouverent qu'il y étoit réellement très-propre. Je vais décrire la maniere de composer & d'employer ce vernis, ce qui aidera pour l'intelligence de ce que j'ai à dire par la suite.

On se servoit autrefois pour graver à l'eau-forte sur le cuivre d'un vernis qu'on nommoit vernis dur, parce qu'il devient tel à l'aide de la chaleur du feu, dans lequel on doit le faire cuire, & pour le distinguer du vernis mou que les graveurs emploient actuellement en place du vernis dur. On trouve la description de ces deux vernis dans la *maniere de graver à l'eau forte*, de Bosse.

Vernis dur pour la gravure à l'eau-forte.

Pour composer ce vernis, on prend cinq onces de poix-grecque ou de poix de Bourgogne, autant de colophone, quatre onces d'huile de lin crud, une once de poix noire, & gros comme une noisette de suif. On fait dissoudre le tout à petit feu, jusqu'à ce que la composition devienne de la consistance du miel; on la passe alors par un linge, & on la

conserve dans un endroit à l'abri de la poussiere. Voici la maniere de s'en servir. Il faut faire chauffer la plaque de cuivre, y verser quelques gouttes du vernis, l'étendre bien également, & n'en pas mettre plus épais qu'il n'en faut pour que toute la surface du cuivre en soit couverte. On peut, pour qu'il soit plus égal, appuyer dessus avec la paume de la main, pourvu qu'il ne soit pas si chaud qu'elle ne puisse l'endurer. Lorsque le vernis est bien étendu, on le noircit à la fumée d'une chandelle, & on pose ensuite la plaque sur un gril de fer, sous lequel on a mis des charbons allumés disposés en rond, de maniere qu'il n'y ait point, ou presque point de feu dans le milieu, parce que la chaleur des extrêmités du cuivre suffit pour cuire le vernis dans le milieu. Il faut, pendant qu'il cuit, faire attention à la fumée, & lorsqu'elle est prête à cesser, retirer la plaque du feu : on connoîtra encore mieux le point de la cuisson, en y touchant avec un bâton ; si le cuivre ne paroît pas à découvert, le vernis est cuit. On travaille sur ce vernis

avec une aiguille ou pointe, en découvrant le cuivre dans les endroits où doivent être les traits du dessein, qui se trouvent ensuite creusés dans le cuivre par le moyen de l'eau-forte qu'on verse sur la plaque.

Autre vernis dur, appellé vernis de Callot.

Prenez un quarteron d'huile grasse bien claire, & faite avec de bonne huile de lin; faites-la chauffer dans un poëllon de terre vernissée & neuf; mettez-y ensuite un quarteron de mastic en larmes mis en poudre, ayant soin de bien remuer jusqu'à ce qu'il soit fondu entiérement. Alors vous passerez le tout à travers un linge fin, & vous le conserverez dans une bouteillle de verre bouchée bien exactement, pour vous en servir comme on l'a dit ci-devant.

Il paroît bien plus commode, en exposant le cuivre au feu, de tenir la plaque suspendue, que de se servir du gril, dont les traverses empêchent la chaleur d'agir également sur toutes les parties du cuivre; d'autant que, pour ne se pas brûler, on est obligé

de prendre la plaque avec une tenaille, qui la met à découvert, & la dépouile du vernis dans l'endroit où elle la touche. Pour obvier à cet inconvénient on peut se servir d'un instrument de fer avec lequel on soutient la plaque dans une situation horisontale, avec la facilité de l'approcher ou de l'éloigner du feu, selon le besoin. On prend, pour cet effet, trois baguettes de fer jointes ensemble, entaillées ou recourbées intérieurement dans leur partie inférieure, & entaillées pareillement plus haut dans leur partie extérieure, ou, pour mieux dire, garnies de crans, afin que l'anneau puisse s'arrêter à l'endroit où on le place pour embrasser & serrer les trois verges qui avec leurs dents intérieures embrassent la plaque exposée au feu. Pour s'éviter l'incommodité de la soutenir en l'air jusqu'à ce que le vernis soit cuit, on peut suspendre la machine, par le moyen d'un crochet, à un point de réunion des trois verges; & si la plaque de cuivre est grande & quarrée ou oblongue, on peut mettre alors quatre baguettes

de fer, au lieu de trois, arrangées de la même façon, que l'on ſerre par le moyen d'un anneau, afin qu'elles puiſſent embraſſer & ſoutenir la plaque par les dents de la partie inférieure des baguettes.

Vernis mou des graveurs à l'eau-forte.

Le ſecond vernis, qu'on nomme vernis tendre, & qu'on emploie dans le même deſſein, ſe fait en prenant une once & demie de ſphalte & autant de maſtic calciné & réduit en poudre; on mêle l'un & l'autre peu à peu avec de la cire fondue, & lorſque le tout eſt bien incorporé, on jette la matiere, avant qu'elle ſoit refroidie, dans un vaſe plein d'eau, & on en forme de petits pains. Lorſqu'on veut s'en ſervir, on en met dans un morceau de taffetas en forme de nouet, avec lequel on frotte le cuivre, après l'avoir fait chauffer; on l'étend également avec une plume, ou avec la paume de la main; on le noircit à la fumée d'une chandelle, & il ſe ſeche comme le vernis dur.

Autre vernis mou.

Un quarteron de cire vierge.
Demi-quarteron de ſpalt.
Une once d'ambre.
Une once de maſtic.

La préparation eſt la même que ci-deſſus.

Vernis blanc de M. Heriſſet.

Deux onces & demie de cire vierge.
Deux onces de poix de Bourgogne.
Un gros de maſtic en larmes, pulvériſé.
Une once de poix-réſine.
Une pincée de vert-de-gris.
Un gros de colophone.

Vernis mou de M. Heriſſet pour l'été.

Deux onces & demie de ſpalt.
Deux onces & demie de cire vierge.
Une once & demie de poix de Bourgogne.
Demi-once de poix noire.
Une once de térébenthine.
Un gros d'arcanſon.

Autre vernis mou pour l'été.

Deux onces de ſpalt.

Deux onces de cire vierge.
Demi-once once de poix noire.
Demi-once de poix de Bourgogne.
Un gros d'arcanſon.

Vernis mou pour l'hiver.

Deux onces de cire vierge.
Une once & demie de ſpalt.
Demi-once de poix noire.
Demi-once de poix de Bourgogne.

Vernis mou de M. Tardieu pour l'hiver.

Deux onces & demie de cire vierge.
Deux onces de ſpalt.
Demi-once de poix-réſine.
Trois onces de poix de Bourgogne.
Deux gros de térébenthine.

L'eau-forte avec laquelle on creuſe les traits marqués avec une aiguille, ſe fait avec onze onces de ſel ammoniac, & huit onces de vert-de-gris, qu'on fait bouillir pendant une demi-heure dans du vinaigre très-fort : on l'emploie lorſqu'elle eſt refroidie, en la verſant ſur le cuivre, juſqu'à ce qu'on voie qu'il y en a ſuffiſamment.

Lorſqu'on veut graver ſur le fer, on ſe ſert d'un autre vernis, & d'une

eau-forte différente. Le vernis ſe fait avec parties égales de poix-grecque, de réſine & de térébenthine, qu'on incorpore enſemble ; & on enduit le fer de cette compoſition toute chaude. L'eau-forte pour ronger le fer eſt un alliage de ſel ammoniac, de ſublimé, de vert-de-gris, & d'un peu de noix de gale incorporés avec du vinaigre très-fort.

Le P. Bonami, qui a fait pluſieurs recherches ſur les vernis étrangers, ayant remarqué qu'encore que le vernis des graveurs reſtât fortement au cuivre, il n'avoit pas ce brillant noir, & approchant de celui du ſmalt, qu'on voit dans les ouvrages de Turquie, imagina de couvrir un autre morceau de cuivre avec un autre vernis, & de le faire cuire de la même maniere que le vernis des graveurs ; il a obſervé que la premiere couverte demandoit peu de cuiſſon, parce qu'étant obligé de cuire la ſeconde, la premiere ſe trouveroit en danger, étant brûlée, de s'écailler & de s'enlever de deſſus le cuivre ; & lorſque les vaſes de cuivre doivent être vernis dans les deux ſuperficies, intérieure & exté-

rieure, au moyen du triangle qu'il a inventé, & que l'on vient de décrire, elles ſe trouvent toutes les deux également cuites.

La bonté de ſa découverte ſe trouva confirmée par un accident imprévu : car la plaque de cuivre, dont il s'étoit ſervi pour ſon épreuve, étant tombée d'une fenêtre d'environ cinquante pieds de haut ſur des pierres, ſe boſſua & ſe courba en pluſieurs endroits, ſans que le vernis s'écaillât le moins du monde ; au contraire, ayant redreſſé les courbures avec un marteau ſur un enclume de fer, il rendit la plaque unie comme auparavant, ſans que le vernis eût ſouffert des coups de marteau.

Le vernis dont il s'étoit ſervi étoit compoſé du vernis qu'on nomme improprement & communément vernis d'ambre, dont on a donné la compoſition au chapitre X, auquel il avoit ajouté, en le faiſant, un peu de gomme-copale en poudre qu'il avoit fait fondre avec l'ambre à petit feu ; & pour qu'il obéît mieux au pinceau, il y avoit ajouté un peu

d'huile de lin cuite, mais peu épaiſſe, après quoi il avoit expoſé l'ouvrage au feu pour le cuire & le durcir.

Il répéta la même opération, en employant toujours le vernis d'ambre, & en ſubſtituant à la gomme-copale celle d'olivier, qui, étant homogene avec l'huile, s'incorpore plus facilement avec le vernis d'ambre; & cela lui procura le même effet. Il eſſaya la gomme-laque, mais elle refuſa de s'incorporer avec l'huile : il ajouta un peu d'aſphalte, & cela ne nuiſit pas à l'opération. Au reſte ces épreuves le convainquirent que le fond du ſecret conſiſtoit dans le vernis d'ambre, & que les réſines qu'il avoit ajoutées ne contribuoient qu'au brillant & à la dureté.

Il eſt bon d'avertir ceux qui voudront ſuivre la même méthode, que pour donner la premiere couche, le métal doit être bien net, uni avec la pierre-ponce, & bien ſec : le vernis doit être auſſi plus gros, on doit l'appliquer légérement, & le faire bien ſécher à la chaleur du ſoleil, ou à un feu modéré. On donne alors la ſeconde couche à chaud, & l'on peut

noircir le vernis à la fumée, non pas d'une chandelle, à cause de son onctuosité, mais d'un flambeau de résine, dont la chaleur aidera à applanir & égaliser le vernis appliqué sur le métal.

Depuis ces épreuves on a beaucoup perfectionné ces sortes de vernis, & il s'est même établi des manufactures de ces sortes de vaisseaux de métal vernis. La meilleure composition est celle dont je vais donner le procédé.

Composition & pratique du vernis nommé communément vernis diabolique, tant pour les vaisseaux de cuivre, fer-blanc, & autres métaux allant au feu, que pour autres ouvrages de bois, cartonnages, cabinets, boîtes, & autres petits meubles.

Pour faire ce vernis, il faut commencer par celui qu'on appelle vernis à l'huile de lin qui se fait de cette sorte : prenez une livre d'huile de lin, un gros d'asphalte, une once de litharge d'argent, demi-once de minium, autant de vitriol blanc, & au-

tant d'os calciné. Mettez ces différentes drogues en poudre fine : prenez un pot de terre vernissée, qui contienne une fois autant & même davantage de drogues que la quantité qu'on y mettra, afin que les matieres en bouillant ne soient pas dans le cas de s'élever & de fluer hors du pot. Il faut aussi faire cet ouvrage dans une cour ou un jardin, de crainte du feu & de la mauvaise odeur.

Mettez votre huile de lin dans ce pot sur le feu : lorsqu'elle sera chaude, vous y mettrez vos drogues pulvérisées & les mêlerez bien peu à peu : vous ferez ensuite bouillir le tout, jusqu'à ce que le vernis monte ; vous le retirerez alors du feu, & vous le remuerez bien avec un bâton ; puis vous le remettrez sur le feu jusqu'à ce qu'il monte une seconde fois. Retirez-le pour lors du feu, afin qu'il n'en sorte rien, & ayez grand soin de le remuer sans cesse. Quand il sera rassis vous ôterez l'écume avec une cuillere ou écumoire, & après qu'il sera suffisamment reposé, vous le passerez à travers d'un linge simple, & le mettrez dans une bouteille.

Seconde préparation.

Prenez une demi-livre d'ambre bien nette, mettez-la dans un pot de fer ou marmitte lutté, couvert d'un couvercle de fer maſtiqué avec ledit pot; lequel couvercle doit être percé au milieu, afin qu'on y puiſſe paſſer un bâton pour remuer. Il faut que le feu ſoit de charbons bien ardens, (mais qu'il ne flambe pas, de crainte d'embraſer les matieres) afin de faire fondre l'ambre promptement. Il faut avoir attention de remuer ſans ceſſe; & ſi-tôt que vous ſentirez avec votre bâton que l'ambre eſt fondu, retirez le pot du feu, & laiſſez repoſer un moment, afin que la grande chaleur ſe diſſipe. Vous verſerez enſuite par le trou du couvercle environ une chopine de votre huile de lin préparée comme il eſt dit ci-deſſus, par intervalles, & toujours en remuant. Lorſque vous aurez verſé toute la chopine, vous remettrez votre pot ſur le feu, & l'y laiſſerez environ quatre minutes, en remuant toujours avec le bâton, juſqu'à ce que le tout ſoit bien incorporé.

Vous

Vous l'ôterez ensuite du feu, & le laisserez reposer un moment; puis vous verserez par douce inclination une chopine d'huile de térébenthine, & le remuerez bien sur un feu doux, jusqu'à ce qu'il ait pris une consistance un peu épaisse. Retirez alors encore une fois votre pot du feu; ôtez le couvercle, & versez dedans deux onces de terre d'ombre calcinée & broyée, & vous ajouterez aussitôt l'autre chopine qui vous reste de l'huile de lin préparée, & une chopine d'esprit de térébenthine. Remettez sur le feu doux la marmitte, & continuez à remuer jusqu'à ce qu'il ait pris une consistance de syrop.

Pour connoître si votre vernis est suffisamment cuit, laissez-en tomber une goutte sur un fer poli, ou sur du cuivre: si la goutte en tombant ne coule pas, mais se fige comme de la cire d'Espagne, & si elle file bien en y mettant le doigt, le vernis est fait; vous le retirerez alors du feu, le passerez par un gros linge dans un pot qui puisse aller au feu; vous le boucherez bien pour le conserver à l'abri de la poussiere. Si, en le passant par le

linge, vous trouviez des morceaux d'ambre qui ne fussent pas fondus, il faudra les remettre dans la marmitte, & verser dessus une quantité suffisante d'huile de lin & d'huile de térébenthine, parties égales, & faire bouillir jusqu'à ce que ces morceaux soient dissous; passez ensuite, & mêlez cette dissolution avec le reste du vernis.

Comme ce vernis est trop épais pour être employé tel qu'il est, on en prendra au bout d'une spatule qu'on mettra dans un pot de terre vernissée, & on versera dessus de l'huile de térébenthine, jusqu'à ce qu'on l'ait rendu assez liquide pour être employé au pinceau; ce qui doit se faire sur un petit feu, afin que le vernis se liquéfie plus aisément.

Maniere de se servir de ce vernis.

Si vous voulez vernir une caffetiere, ou tout autre vase de cuivre ou de fer-blanc, il faudra d'abord polir ce vase avec la pierre-ponce, puis y passer la presle, & en dernier lieu du tripoli, en observant que le

vaſe ne ſoit point terni par l'attouchement des mains ni des doigts. Vous mettrez enſuite votre premiere couche de vernis, que vous laiſſerez ſécher; puis vous ſuſpendrez votre vaſe dans un four d'une chaleur médiocre, pour qu'elle puiſſe ſécher tout à fait. Vous donnerez enſuite la ſeconde couche, en obſervant de donner les coups de pinceau toujours dans le même ſens. Vous ferez ſécher cette ſeconde couche à l'air, puis vous y en mettrez une troiſieme, que vous ferez ſécher à l'air; vous en mettrez alors une quatrieme; & lorſque vous l'aurez laiſſé ſécher toujours à l'air, vous mettrez votre piece dans un four d'une chaleur modérée, pour achever de cuire & ſécher le vernis ſur le vaſe. Vous connoîtrez qu'il ſera ſuffiſamment ſec en preſſant le vaſe avec l'ongle; s'il y fait impreſſion, c'eſt une marque qu'il n'eſt pas aſſez ſec, auquel cas il faudroit le remettre au four: & lorſque vous verrez que l'ongle n'y fait plus d'impreſſion, vous l'en retirerez tout à fait, pour le polir ainſi qu'il ſuit.

Poliſſage.

Il faut commencer le poliſſage avec la pierre-ponce réduite en poudre fine dont vous frotterez le vaſe verni, à l'aide d'un morceau de chapeau fin : vous paſſerez par-deſſus avec la preſle, & en dernier lieu avec le tripoli. Si votre ouvrage n'eſt pas aſſez luiſant à votre gré, il faut détremper de la cendre d'étaim ou de la pierre pourrie avec de l'huile d'olive, & vous frotterez votre vaſe de cette compoſition avec un cuir fin, en obſervant de frotter toujours du même ſens que l'application des couches de vernis a été faite. Vous prendrez enſuite de la poudre bien fine, ou de l'amidon, & vous en frotterez votre ouvrage avec la main, pour emporter la craſſe de l'huile & des poudres ſuſdites. Si vous voulez rendre votre ouvrage plus parfait, vous ajouterez encore une nouvelle couche de vernis, & après l'avoir fait ſécher au four, vous repolirez de nouveau avec de la pierre pourrie & de l'huile, & enſuite avec de la poudre fine.

Dorures & peintures desdits vases.

Si vous voulez mettre sur ces vases des figures ou ornemens en or, il faut prendre une certaine quantité de votre vernis, à laquelle vous mêlerez de l'ocre jaune, puis vous peindrez ce que vous voudrez; vous tâterez ensuite avec le doigt : si l'application de ce mordant happe le bout du doigt, ce qu'elle doit nécessairement faire, vous appliquerez alors votre feuille d'or, coupée par morceaux convenables sur un coussinet à dorer, comme il se pratique, soit avec un gros pinceau de doreur, soit avec le coton en rame; & dès que l'ouvrage sera sec, vous ôterez l'or inutile, avec le même pinceau ou le coton. Vous mêlerez ensuite à votre vernis de la terre d'ombre, pour ombrer vos figures ou ornemens. Comme ces ombres & l'ouvrage exigent divers tons de couleurs pour être mieux rendues, & faire plus de plaisir à l'œil, on pourra non-seulement se servir du godet où l'on aura délayé l'ocre avec le vernis, mais encore en faire un autre avec l'orpin rouge,

un avec l'orpin jaune, & un autre avec de la terre d'ombre : on peut même mêler ces différentes couleurs les unes avec les autres, & par ce moyen on rehauſſera & perfectionnera le deſſein. Lorſque cela ſera fait & ſec, vous imbiberez un pinceau de votre vernis, que vous paſſerez ſur toutes vos figures ou deſſeins d'or & peintures, & vous le laiſſerez ſécher. Tout cela regarde les vaiſſeaux qui doivent aller au feu.

Quant à ce qui regarde les tables, plats, baſſins, & autres ouvrages qui ne vont point au feu, & ſur leſquels on voudra appliquer des peintures, il faudra, après y avoir mis le vernis diabolique, opérer de la maniere qui ſuit.

Préparation d'un autre vernis pour délayer les différentes couleurs.

Prenez une once de maſtic en poudre, quatre onces de ſandaraque auſſi en poudre, un gros de camphre, trois gros de copale, une once d'huile de lavande, & un demi-ſeptier d'eſprit de vin rectifié. Mettez le tout dans un matras bien bouché; ajoutez-y

un vaiſſeau de rencontre; luttez bien, & faites bouillir ſur un feu de ſable, en remuant de tems en tems, pour faire incorporer & diſſoudre les matieres. Lorſqu'elles ſeront bien diſſoutes & incorporées, vous retirerez le vernis qui vous ſervira pour mêler avec les couleurs que vous voudrez. Vous paſſerez enſuite ſur l'ouvrage, lorſqu'il ſera ſec, de ce même vernis tout ſeul, ſans couleur, puis vous polirez. On a donné plus haut la maniere de bien rectifier l'eſprit de vin. Quant à la copale, qui entre dans la compoſition de ce vernis, il ſera à propos, pour ſa perfection, de la réduire en eſſence par quelqu'un des procédés qu'on a indiqués ci-deſſus.

Je finirai ce chapitre par le vernis dont on ſe ſert pour colorer en noir les tabatieres de fer, les boucles de deuil, &c. On les colore ainſi, en les faiſant chauffer conſidérablement, & y appliquant en cet état un mêlange épais de noir de lampe, avec un certain vernis qu'on appellé mordant d'or. Ce mordant eſt compoſé d'huile ſiccative, de térébenthine, & de jaune de Naples: on ſe ſert de ce dernier

ingrédient pour donner une forte couleur d'or au mêlange, afin de l'approprier à quelques-uns des autres usages auxquels on l'emploie. A l'égard du cas présent, on peut omettre le jaune, & former simplement le vernis en mêlant du noir de lampe avec une quantité convenable de térébenthine & d'huile siccative.

Les ouvriers emploient fréquemment pour cet effet un mêlange de noir de lampe, & le rebut de différentes peintures à l'huile. Ce mêlange s'applique avec un pinceau, & ensuite on recuit la piece dans un four, à une chaleur un peu plus forte que celle qu'on emploie pour le papier mâché. Le jaune de Naples, ingrédient superflu dans le vernis noir, est la base du brun foncé que nous voyons sur certaines tabatieres de fer, parce que ce pigment se change en brun en cuisant avec le vernis.



CHAPITRE XV.

Des vernis couleur d'or, ou pour dorer les métaux.

APRÈS avoir propofé différens vernis compofés tous de réfines diffoutes dans l'efprit de vin, il ne fera pas hors de propos de donner connoiffance de quelques-uns compris dans le même genre, & dont on fe fert pour mettre en couleur d'or les matieres argentées. On en compofe de différentes manieres, & chacun pourra fe choifir celle qui lui plaira, attendu que cette couleur d'or varie un peu, puifque l'or battu & en feuilles, ou l'or en poudre font des couleurs différentes, qui varient même dans l'or monnoyé. Voici un procédé pour compofer ce vernis.

On prend un quarteron de benjoin, autant de maftic, une demi-livre de fandaraque qu'on met en poudre. On met d'abord le maftic fur le feu avec de l'efprit de vin ; &

lorſqu'il eſt fondu, on y ajoute la ſandaraque, & enſuite le benjoin. Ces drogues fondues, on y ajoute un huitieme d'huile de poix, & autant d'aloës ſuccotrin en poudre qu'il en tiendroit dans une coquille de noix : quand cette compoſition a pris couleur, on l'ôte du feu, & on en frotte les ouvrages d'argent, faiſant toujours ſécher une couche avant d'en appliquer une nouvelle.

La compoſition ſuivante m'a été fort vantée par un chymiſte. On prend deux onces d'ambre jaune qu'on fait bien ſécher dans une poële de cuivre, & qu'on fait infuſer enſuite dans l'eſprit de térébenthine pendant deux ou trois jours ſur des cendres chaudes, remuant de tems en tems le vaiſſeau qui contient la matiere. On aura par ce moyen une belle teinture d'or, laquelle appliquée ſur l'argent ſeche fort vîte.

Celle-ci eſt encore très-bonne. On incorpore bien enſemble une once de gomme-laque, deux gros d'aloës ſuccotrin en poudre, huit onces de térébenthine, & une livre de ſucre fin en poudre. On paſſe ce vernis par

un tamis de ſoie, & on le conſerve pour l'uſage.

La compoſition ſuivante eſt celle que j'eſtime la meilleure de toutes, & que j'ai éprouvée pluſieurs fois, toujours avec ſuccès, quoique je n'aie jamais obſervé ſcrupuleuſement la doſe des ingrédiens, ayant reconnu qu'en tout l'expérience eſt la vraie maitreſſe qui enſeigne admirablement les proportions requiſes. Après donc avoir fait diſſoudre la gomme-laque dans l'eſprit de vin, j'y ai ajouté du curcume réduit en poudre, un peu de ſafran, & du ſang-dragon auſſi en poudre. Cette compoſition étant bien incorporée à chaud, on la laiſſe repoſer quelque tems, afin de faire dépoſer les feces, & on emploie le vernis qui ſurnage; ou, ſi on le veut plus clair, on le paſſe au papier, & on l'emploie à la chaleur du ſoleil, en couvrant l'argent hardiment avec le pinceau, & on laiſſe ſécher auſſi au ſoleil. Quand il eſt ſec, on met une autre couche, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que l'on voie qu'il eſt d'une belle couleur d'or. Si on ne le trouvoit pas aſſez

beau, on pourroit y ajouter du ſafran ou du ſang-dragon, juſqu'à ce qu'il fît l'effet qu'on en attend.

Le ſang-dragon qui entre dans la compoſition de ce vernis, & qu'on croit être le cinnabre de Dioſcoride, eſt une ſubſtance réſineuſe d'un rouge foncé & de couleur de ſang caillé, qui provient du ſuc d'un arbre nommé dragon qui croît dans les campagnes de Carthagene au Perou, au rapport de Menard, & qu'on retire de cet arbre en faiſant une inciſion dans l'écorce. On en trouve chez les droguiſtes de pluſieurs ſortes; le meilleur eſt celui qui eſt dur, formé en petites maſſes de la groſſeur d'une aveline, enveloppées dans des feuilles longues, étroites, preſque comme celles du jonc ou du palmier, & d'un jaune clair; c'eſt ce que les apothicaires appellent ſang-dragon en larmes, ou gouttes de ſang-dragon. Il y en a auſſi en maſſes quatre fois plus groſſes, un peu moins pures; leur enveloppe eſt ſouvent verdâtre.

En Angleterre, en France & ailleurs, on emploie principalement pour les horloges à roues, un vernis

qui dore très-bien l'argent, & qui fait même un très-bel effet sur le cuivre. En voici la composition: on prend deux onces de gomme-laque, autant de karabé jaune, & autant de gomme-gutte, quarante grains de sang-dragon en larmes, un demi-gros de safran, & quatorze onces d'esprit de vin. On met toutes ces matieres en poudre dissoudre dans un vase de verre clos, à la chaleur du feu ou du soleil, en remuant souvent le vaisseau; puis on passe le vernis par un tamis de soie, & lorsqu'on veut l'employer, on fait chauffer les ouvrages de cuivre & d'argent qu'on veut dorer.

Cette composition excellente, & connue depuis plus de cent ans, est la même que celle que M. Scartet en 1720, & M. Graham en 1738, ont communiquée à quelques membres de l'académie des sciences de Paris, & qu'on a publiée depuis dans le volume des mémoires de cette académie pour l'année 1761. Ce vernis communique au cuivre & à l'argent une couleur d'or qui ne differe guere de celle de la dorure mercurielle, & qui, quand elle est salle, peut être nétoyée avec de l'eau tiede.

Il eſt à propos d'avertir que l'eſprit de vin qu'on doit employer dans la compoſition de tous ces vernis, doit être parfaitement déflegmé, & qu'il faut avoir ſoin de le rectifier après la diſtillation, ce qui ſe fait en y ſuſpendant un peu de ſel de tartre dans un petit nouet, de maniere qu'il ne touche pas le fond du vaiſſeau. Ce ſel attire à lui tout le flegme qu'il fond, & le ſépare par ce moyen de l'eſprit de vin qui nage deſſus. Lorſqu'on l'en veut ſéparer, on paſſe le tout par un entonnoir de verre dont on tient l'ouverture débouchée juſqu'à ce que le flegme ſoit ſorti; & on bouche l'ouverture avec le doigt lorſque l'eſprit de vin eſt reſté ſeul dans l'entonnoir.

On peut encore, pour éprouver la bonté de l'eſprit de vin, mettre une pincée de poudre à tirer dans une cuillere d'argent & verſer deſſus l'eſprit de vin : on y met enſuite le feu avec une allumette, & ſi le feu conſume la poudre, l'eſprit de vin eſt bon ; mais pour peu qu'il reſte de flegme dans l'eſprit de vin, la poudre reſtera dans la cuillere ſans ſe con-

ſumer, ce qui dénotera que l'eſprit de vin eſt trop aqueux ; alors il faudra avoir recours, pour le déflegmer, ou à la diſtillation, ou au procédé décrit ci-deſſus.

CHAPITRE XVI.

Compoſitions de différentes couleurs & vernis dont on embellit les appartemens, & les ouvrages de menuiſerie & de tabletterie, avec la façon de les employer, & la méthode pour faire des fonds polis, peindre & orner de figures d'or & d'argent, des tables, des encoignures, des chambres & cabinets boiſés, &c.

Fonds polis.

CALCINEZ de la céruſe ; pour cette opération, on concaſſe la céruſe en morceaux gros comme de fortes noiſettes ; on la met ſur le feu dans une poële de fer, où on la remue comme on fait le café quand on veut le brûler. Lorſqu'elle prendra une

couleur jaune, ce sera la marque qu'elle sera suffisamment calcinée. Vous la tirerez alors du feu, & la broyerez sur une pierre de marbre avec de l'huile grasse, dont on enseignera ci-après la composition. Vous l'emploierez, ainsi préparée, avec de l'huile de térébenthine : ce qui doit servir de regle générale, tout ce qui a été broyé à l'huile grasse devant s'employer avec la térébenthine, dont la propriété est d'étendre & de faire couler la couleur que la premiere huile rend trop épaisse.

Donnez trois ou quatre couches de cette céruse sur ce que vous voulez peindre, soit table, boiserie ou muraille ; on ne donne une nouvelle couche que lorsque la précédente est seche, ce que l'on connoît aisément en y portant le doigt, qui ne doit s'y attacher en aucune façon. Vos couches ainsi mises & bien seches, vous aurez de la pierre-ponce réduite en poudre impalpable, & en prendrez avec un linge mouillé, que vous tiendrez en forme de tampon ou mollette d'une grandeur convenable ; vous en frotterez avec modération

votre ouvrage, & le polirez entiérement. N'épargnez point l'eau dans cette opération, vous pouvez être assuré qu'elle ne gâtera rien.

C'est après ce premier fond poli, qui porte aussi le nom d'apprêt dur, que l'on met à son gré les couleurs; mais avant que d'en parler, il convient d'enseigner à faire l'huile grasse, dont on consomme une assez grande quantité, & que les marchands ne fournissent pas toujours bonne.

Composition de l'huile grasse.

Premiere façon. Ayez un pot de terre vernissée qui soit neuf; mettez-y la moitié de ce qu'il pourra contenir d'huile de noix, ou, à son défaut, d'huile de pavot; si le pot tient quatre pintes, vous n'y mettrez que deux pintes d'huile. Prenez six onces de litharge, deux onces de blanc de plomb à l'écaille, que vous broyerez à sec sur votre marbre en poudre très-fine, & une once & demie de vermillon. Mettez le tout dans un linge, dont vous ferez un nouet que vous suspendrez dans votre huile, en l'attachant avec une

ficele, qui tiendra à un petit bâton mis en travers ſur le pot.

Vous jetterez alors un bon verre d'eau dans le pot ſur votre huile, & le mettrez enſuite ſur des cendres chaudes, pour la faire cuire doucement pendant vingt-quatre heures. Pour connoître ſi l'huile eſt aſſez cuite, on en prend avec un pinceau que l'on paſſe ſur une vitre, & ſi elle ſeche auſſi-tôt, c'eſt une preuve qu'elle a le degré de cuiſſon requis. On ôte pour lors le pot du feu, on retire le nouet qu'on jette, parce qu'il ne peut plus ſervir, & on laiſſe refroidir & repoſer l'huile pendant vingt-quatre heures au moins, puis on pourra la tirer au clair pour la mettre dans des bouteilles. Ce qui reſte d'épais au fond du pot n'eſt pas abſolument inutile; on s'en ſert pour mêler avec de groſſes couleurs.

Seconde façon. Dans deux pintes d'huile de noix ou de pavot que vous aurez miſes dans une bouteille de verre, mettez une livre de plomb coupé par morceaux les plus petits qu'il vous aura été poſſible : expoſez cette bouteille à l'ardeur du ſoleil

l'eſpace de trois mois, au bout deſquels vous éprouverez votre huile comme ci-deſſus; & lorſque vous la trouverez parfaite, tirez-la au clair dans d'autres bouteilles : le même plomb pourra vous ſervir pluſieurs fois. Cette ſeconde méthode eſt ſans doute plus longue que la premiere, & a encore le déſavantage de ne pouvoir être ſuivie que dans la belle ſaiſon : mais auſſi elle eſt moins diſpendieuſe, & l'huile graſſe eſt infiniment meilleure; elle n'a pas ce petit œil rouſſâtre de la premiere qui ternit toujours la vivacité des couleurs; ſa clarté leur conſerve leur éclat tout entier.

Compoſitions des couleurs.

Blanc.

Broyez à l'huile graſſe de la céruſe, dans laquelle vous mettrez une pointe de bleu, afin de ſoutenir le blanc, que le tems fait toujours jaunir quand il eſt ſeul.

Vert.

Sur deux livres de céruſe, mettez

une livre de vert-de-gris ſimple. Cette couleur ſe poſe ordinairement ſur une impreſſion blanche ; mais elle réuſſira mieux ſi l'impreſſion ou le fond poli eſt d'un gris fort clair.

Second vert.

Prenez du vert de montagne, dans lequel vous ne mettrez de céruſe qu'autant qu'il conviendra pour le faire clair ou foncé, ſelon que vous le deſirerez : vous broyerez l'un & l'autre à l'huile graſſe, & l'impreſſion ſera un gris clair.

Troiſieme vert.

Employez pour ce vert, qui ſera plus beau que les autres, du vert-de-gris calciné, que vous détremperez à votre gré avec de la céruſe. On peut le broyer à la térébenthine comme à l'huile graſſe, & alors on l'emploie au vernis ; mais, en ce cas, la céruſe veut être auſſi préparée à la térébenthine : l'impreſſion ſera toujours d'un gris clair.

Gris-de-lin.

Broyez ſéparément de la laque,

du bleu de Prusse, & de la céruse; après quoi vous composerez, avec ces trois couleurs, tel gris-de-lin qu'il vous plaira : l'impression sera encore de gris clair.

Bleu.

Cette couleur se fait avec le bleu de Prusse, plus ou moins, selon que l'on veut la nuance du bleu : broyée à la térébenthine, & employée au vernis, elle sera beaucoup plus belle. On se souviendra que toutes les couleurs se broyent séparément, & que ce n'est qu'après avoir été ainsi préparées, qu'on les mêle pour faire la teinte : l'impression sera en gris.

Couleur de bois de chêne.

De l'ocre de rut, & de la terre d'ombre font cette couleur, qui sera plus claire ou plus foncée, selon que l'ocre de rut dominera plus ou moins : on broyera à l'huile grasse.

Couleur de bois de noyer.

Prenez du blanc de céruse, de

l'ocre de rut, & une pointe de noir; broyez le tout à l'huile graſſe.

Couleurs de marons.

Le rouge d'Angleterre & le noir d'ivoire font le maron foncé : il ſera plus clair ſi l'on met du jaune à la place du noir, & plus clair encore ſi l'on ſe ſert d'ocre de Berry : broyez à l'huile graſſe.

Jaune.

Cette couleur ſe fait avec l'ocre de Berry, que l'on dégrade autant que l'on veut avec du blanc de céruſe : broyez toujours à l'huile graſſe, & employez à la térébenthine.

Jonquille.

Prenez de l'orpin que vous mêlerez avec de la céruſe. Il y en a de trois ſortes, dont les nuances ſont différentes ; ainſi l'on peut choiſir. Mais il eſt bon d'avertir de deux choſes : l'une que l'orpin ne ſe broye qu'à la térébenthine, pour s'employer au vernis ; car autrement il auroit trop de peine à ſécher ; l'autre, que toute

couleur broyée à la térébenthine veut être employée ſur le champ : c'eſt une regle ſans exception, ſur laquelle on doit prendre ſes meſures pour ne préparer de couleurs que ce dont on peut faire uſage dans le jour même.

Rouge imitant celui de la Chine.

On le fait en tempérant le rouge d'Angleterre avec du vernis long. En fait de teintes, il eſt impoſſible de déterminer la quantité de couleurs qui entrent dans leurs compoſitions ; leur perfection dépend du goût & de l'œil de l'artiſte.

Couleur d'or.

On la compoſe avec les trois ſortes d'orpin, un peu de blanc de céruſe, & une pointe de vermillon. Toutes ces couleurs ſeront encore broyées ſéparément, & le coup d'œil réglera le mêlange pour attraper la véritable couleur de l'or.

On ne pouſſera pas plus loin le détail de la compoſition des couleurs : en voilà aſſez pour dégroſſir les idées : on ajoutera ſeulement que

le noir de fumée calciné eſt plus léger & plus gracieux que le noir d'ivoire.

Application des couleurs.

Lorſque vous aurez choiſi votre couleur & fait votre teinte, vous en donnerez deux ou trois couches ſur votre fond poli, de ſorte qu'il en ſoit bien couvert. Ces couches ne ſe donneront les unes après les autres, que lorſqu'elles ſeront ſeches. On polira enſuite avec la pierre-ponce, comme on a fait le fond poli & l'on poſera deſſus trois ou quatre couches de vernis blanc, ou autre, ſuivant les couleurs qu'on aura employées; quand le vernis ſera ſec, on le polira avec la pierre-ponce. On trouvera ci-après la compoſition des vernis qui conviennent pour ces ouvrages.

Comme il a été recommandé de laiſſer bien ſécher chaque couche de fond poli, ou d'apprêt dur & de couleur, & que cette attention indiſpenſable ne peut qu'emporter beaucoup de tems, on donnera ici le moyen de rendre l'un & l'autre plus ſiccatifs en faveur de ceux qui ſeront preſſés de

voir

voir la fin de leur ouvrage. Il ne s'agit pour cet effet, que de mettre dans la céruse & les couleurs, de la couperose calcinée; & elle fera sécher l'apprêt dur & les couleurs deux fois plus vîte. On calcine la couperose en la mettant sur le feu dans une poële de fer: elle y fond toute seule & bout; lorsqu'elle a cessé de bouillir, elle est suffisamment calcinée. On la broye alors en poudre impalpable, & on en met un peu dans ce que l'on veut employer. L'expérience seule en peut régler la quantité.

Figures & desseins en or & en argent.

Le dessein n'est ni commun ni familier: cependant presque tous ceux qui s'occuperont à mettre en couleur leurs boiseries, meubles & autres choses, desireront de pouvoir les orner en or & en argent; il convient donc de leur en faciliter les moyens, afin de leur en donner une instruction complette.

On prendra des papiers dorés ou argentés, que l'on choisira selon ses idées & son goût. Soit qu'on laisse les feuilles entieres, soit qu'on les

découpe par morceaux pour faire des compartimens, ou une ſuite de figures & d'ornemens, tels qu'on l'imaginera, on mettra le papier tremper dans du vinaigre l'eſpace d'un quart d'heure, & non plus long-tems. Mettez alors une couche de vernis ſur votre ouvrage, dans la place où vous voulez que ſoit l'or & l'argent; appliquez deſſus votre papier trempé (l'or ou l'argent en deſſous), paſſez par-deſſus fort légérement le manche d'un canif, ou autre morceau de bois ſemblable; enlevez enſuite votre papier le plus doucement qu'il vous ſera poſſible, & vous verrez que les figures & deſſeins d'or & d'argent ſeront reſtés attachés au vernis, tels qu'ils étoient ſur le papier, & conſerveront le même brillant. Lorſque tout eſt ſec, on le couvre de deux couches de vernis qu'on peut enſuite polir avec la pierre-ponce, & ſuivant la méthode ordinaire.

Mordant pour dorer en feuilles.

Ceux qui ſavent le deſſein pourront appliquer, dans les endroits qu'ils voudront dorer, une couche jaune

avec l'ocre commune, & ſur celle-ci une ſeconde couche qu'on appelle l'aſſiette, compoſée de bol d'Arménie, de ſanguine, & de mine de plomb broyés à l'huile. Ils appliqueront enſuite ſur cette couche, après l'avoir humectée avec de l'eau, la feuille d'or, par-deſſus laquelle il faut encore paſſer, dans le moment de l'application, de nouvelle eau qui, venant à s'écouler, donne occaſion à la preſſion de l'air ſur la feuille, & par cette mécanique, l'attache fortement ſur l'aſſiette : l'application de cette feuille d'or ſe fait avec du coton en rame.

Mordant à l'huile pour bronzer.

Ayez un pot neuf de terre verniſſée, qui contienne deux pintes; rempliſſez-le à moitié de couleurs préparées à l'huile : celles qui vous reſteront des ouvrages que vous aurez faits y feront très-propres, quand même il ſe feroit déja formé une peau deſſus. Vous y mettrez auſſi cette peau, & vous y ajouterez une pinte d'huile de lin & un poinçon de vernis commun. Mettez alors votre pot ſur un feu

modéré; cuiſez doucement, & lorſque vous verrez votre matiere ſe réduire & être tarie d'un quart, elle ſera ſuffiſamment cuite. Retirez auſſitôt votre pot du feu, paſſez le mordant ainſi fait, & le mettez dans un autre pot de terre verniſſée, pour vous en ſervir au beſoin.

Il eſt bon de prévenir les perſonnes qui voudront en faire, qu'il ſe forme ſur ce mordant une peau qui ne ſert qu'à le conſerver. Quand on en veut prendre pour s'en ſervir, on leve une partie de cette peau que l'on rejette ſur l'autre : on la remet dans ſon premier état, après qu'on a tiré ce qu'on vouloit. Ce mordant ſe conſerve un an entier ſans s'affoiblir.

On s'en ſert pour bronzer & dorer à l'huile. Pour bronzer, après qu'on a appliqué le mordant ſur la piece, on poudre par-deſſus le bronze tout ſec; & en tenant un papier au-deſſous on frotte la piece avec une broſſe neuve, afin de faire tomber le ſuperflu de bronze qui n'a point été arrêté par le mordant, afin qu'il ne ſoit pas perdu. Il n'eſt pas néceſſaire de paſſer aucun vernis ſur le bronze;

mais il en faut paſſer un ſur l'or qu'on a appliqué, dans lequel vernis il ne doit pas entrer d'eſprit de vin, car tout l'ouvrage en ſeroit gâté. Avant d'appliquer le vernis, on aura ſoin d'attendre que l'or ſoit parfaitement ſec. Lorſque le mordant ſe trouve trop épais, on le rend plus coulant, en y mêlant un peu d'huile graſſe.

Autre maniere de dorer.

En couvrant l'argent d'un vernis tranſparent de couleur d'or, on peut le faire reſſembler ſi parfaitement à l'or, qu'il en ait toute l'apparence. La baſe de ce vernis, ou de ce qui donne à la matiere colorante la qualité de s'attacher & d'être luiſante, eſt une diſſolution de laque faite dans l'eſprit de vin, qui ne fait pas en ce cas le même tort qu'en celui de l'article précédent. Il faut ſe ſervir de ce qu'on appelle laque en grain, la laque en coquilles ou en plaques ne réuſſiſſant pas ſi bien.

On met donc trois onces de cette laque réduite en poudre fine dans un chopine d'eſprit de vin parfaitement déflegmé. On met le vaiſſeau

pendant vingt-quatre heures ſur une chaleur modérée, & on l'agite fréquemment : alors une partie de la laque ſe diſſout, & l'eſprit de vin qui ſe trouve d'une couleur brune rougeâtre, eſt ôté de deſſus la laque qui reſte à diſſoudre, & on le met repoſer pendant un jour ou deux. La digeſtion doit être faite dans un vaiſſeau à large embouchure, couvert de maniere à empêcher l'eſprit de s'exhaler. La laque non diſſoute s'amollit en une maſſe viſqueuſe, de façon qu'elle peut à peine être tirée par une ouverture étroite.

On fait diſſoudre ſéparément un peu de gamboge & d'anotto dans différentes portions de la ſolution précédente que l'on a verſée à clair après l'avoir paſſée & fait repoſer. Le gamboge eſt un ſuc jaune provenant de certains arbres des Indes orientales, & deſſéché en maſſe par la chaleur du ſoleil. L'anotto eſt une préparation artificielle tirée des peaux rouges de la ſemence d'un arbre d'Amérique, en faiſant tremper & remuant les graines dans de l'eau, juſqu'à ce que leur matiere colorante

ſoit paſſée dans la liqueur: il faut la choiſir en maſſes dures & ſeches, d'une couleur brune en dehors & d'un rouge foncé en dedans. Ces deux ſubſtances ſe diſſolvent fort promptement dans l'eſprit de vin; le gamboge lui communique une couleur jaune foncée, & l'anotto un jaune rougeâtre chargé. On mêle la ſolution de gamboge avec environ moitié de ſa quantité de celle d'anotto, & on fait l'eſſai du mêlange ſur quelque feuille d'argent. Si la couleur penche trop vers le jaune ou vers le rouge, on ajoute encore de l'une ou l'autre liqueur, juſqu'à ce qu'on ait obtenu la véritable couleur d'or. Il y a encore pluſieurs autres matériaux dont on peut, par un juſte mêlange, ſe procurer une pareille couleur, comme le turmenique, le ſafran, le ſang-dragon, &c.

Après avoir fixé la feuille d'argent ſur le ſujet, par le moyen de quelque mordant, on étend le vernis ci-deſſus ſur la piece avec un pinceau. Quand la premiere couche eſt ſeche on en applique une autre, puis une troiſieme, & ainſi de ſuite juſqu'à ce

que la couleur paroiſſe ſuffiſamment foncée.

Ce qu'on appelle cuir doré, & beaucoup de cadres de tableaux, n'ont pas d'autre dorure que cette dorure contrefaite. On peut encore économiſer, en ſe ſervant d'une feuille d'étaim épaiſſe, au lieu d'une feuille d'argent : la feuille d'étaim fixée ſur la piece avec de la colle, doit être brunie, & enſuite polie avec l'émeri, & une toile de lin fine, puis avec de l'étaim calciné, appliqué de la même maniere ; après quoi, lorſqu'on a donné cinq ou ſix couches du vernis, elle reſſemble de fort près à l'or bruni.

Autre méthode pour dorer, en faveur de ceux qui ne ſavent pas le deſſein.

Les perſonnes qui ne ſavent pas deſſiner pourront néanmoins appliquer telles figures, fleurs, ou ornemens en or & en argent qu'elles jugeront à propos, en ſe ſervant d'un mordant qu'elles poſeront au pinceau, par le moyen de plaques minces de cuivre percées à jour, dont on ſe ſert comme pour imiter les caracteres

caracteres d'imprimerie. Ceux qui font ces sortes de caracteres vendent aussi différens desseins en fleurs & autres. Mais si l'on veut en avoir à sa fantaisie, & se récréer en les faisant soi-même, cette industrie n'est pas bien difficile.

On prend pour cet effet du cuivre jaune fort mince, tel qu'on s'en sert pour faire des lacets. On en coupe, avec des ciseaux, des morceaux d'une grandeur un peu plus grande que le dessein qu'on y veut tracer. On enduit ensuite une de ces petites plaques du vernis dur ou mou des graveurs en taille-douce, à son choix; ou même, si l'on veut, on se contente de chauffer la plaque à la flamme d'une chandelle, & on la frotte avec de la cire, jusqu'à ce que toute la surface en soit couverte. Cela fait, on ponce tel dessein que l'on veut sur la plaque ainsi ciré ou verni, ou bien on l'y calque avec une aiguille par le moyen d'un papier noirci d'une composition d'huile & de noir de fumée, & interposé entre la plaque & la main qui trace le dessein, bien entendu que le dessein qu'on veut

ſuivre doit être lui-même entre la main & le papier noirci. Lorſque le deſſein eſt calqué, on en découvre tous les traits avec une aiguille, de façon que le cuivre ſoit à découvert : on verſe alors de l'eau-forte des graveurs (dont on a déja donné la compoſition) ſur la plaque, & on l'y laiſſe ſéjourner un tems ſuffiſant pour que la premiere ſurface du cuivre ſoit rongée; mais pas aſſez pour que le cuivre ſoit entiérement percé : on expoſe alors de nouveau la plaque à une chaleur douce pour faire fondre la cire, qu'on ôte en l'eſſuyant avec un linge. On prend alors un étau de fer qu'on aſſujettit bien ferme ſur une table ou établi : cet étau doit être dans une ſituation horiſontale, & l'on y ajoute une plaque double & forte de cuivre, telle qu'on voit en la figure dans laquelle on inférera une extrêmité de la plaque qu'on veut percer à jour. La plaque ainſi aſſujettie par le moyen de la double plaque & de l'étau, on ſoutiendra ſon extrêmité oppoſée avec la main gauche; & avec la droite on limera le cuivre dans les endroits marqués

& entamés par l'eau forte, en se servant de différentes petites limes, soit plattes en dos-d'âne, rondes, ou queue de rat, &c. selon le besoin & l'occurrence.

Lorsque la plaque sera ainsi limée & finie, sans qu'il y reste aucunes bavures, on desserrera l'étau, & on la retirera pour la mettre sur des charbons : la plaque rougie par ce moyen perdra son aigreur & deviendra flexible comme du plomb. On la retirera alors du feu, & après l'avoir laissé refroidir, on la battera avec un petit maillet de bois sur un marbre ou autre pierre unie, jusqu'à ce qu'elle soit bien redressée. On finira par la nétoyer en la frottant avec un linge imbibé d'eau seconde, faite d'une once d'eau forte sur une chopine d'eau ; puis on fait une petite courbure à la plaque dans l'extrêmité inférieure du dessein, pour avoir la liberté de la poser & l'enlever facilement lorsqu'on veut s'en servir. Il ne reste plus qu'à expliquer la maniere d'imprimer les couleurs par le moyen de ces plaques.

Soit que ces couleurs soient prépa-

rées à la gomme où à l'huile, soit qu'elles le soient avec un vernis, on en prend avec une petite brosse faite en forme de pinceau, mais un peu large, & dont les poils soient de même longueur & un peu fermes: on barbouille la plaque présentée sur l'ouvrage qu'on veut peindre, en la tenant ferme de la main gauche, & par ce moyen les fleurs & ornemens percés à jour sur cette plaque se trouvent imprimés sur le sujet qu'on veut peindre, soit que ce soit une couleur, soit un mordant pour y appliquer l'or ou l'argent; l'impression faite, on enleve la plaque par le moyen du petit rebord qu'on y a pratiqué, mais perpendiculairement & avec précaution, de peur qu'en variant elle n'étendît la couleur fraîchement appliquée, ce qui feroit du barbouillage. Cette main-d'œuvre n'a aucune difficulté, & est la même dont se servent les cartiers pour imprimer leurs cartes avec ce qu'ils appellent imprimure, qui ne sont autre chose que des papiers ou toiles couvertes d'une peinture à l'huile, pareillement découpées & percées à jour.

Vernis pour les fonds polis.

Ayant indiqué ci-deſſus un vernis propre pour appliquer ſur l'or, il ne reſte plus qu'à expoſer la compoſition de quelques autres qui conviennent pour les fonds polis dans leſquels on n'a fait entrer qu'une ou pluſieurs couleurs ſans or ; & l'on obſervera à cet égard, premiérement, qu'il faut avoir égard à la qualité des couleurs qu'on a employées. Si c'eſt du rouge, gris-de-lin, violet, ou jaune foncé, un vernis de laque conviendra fort bien : au contraire, ſi c'eſt du blanc, du gris, du bleu, du vert, ou du jaune clair, il conviendra mieux d'employer un vernis clair, dans lequel il n'entre point de gomme laque, qui rougiroit ces couleurs. J'avertis en ſecond lieu qu'on peut ſe ſervir, pour ces ouvrages, de pluſieurs ſortes de vernis dont on trouvera les compoſitions dans ce livre, ſoit vernis à l'eſprit de vin, ſoit vernis à l'huile, ſoit enfin du vernis d'ambre le plus beau de tous qu'on puiſſe employer en pareil cas. Je vais néanmoins, pour rendre cette inſtruction plus com-

plette, ajouter la compoſition d'un très-beau vernis de laque & de vernis clair, qu'on pourra employer ſelon les différentes couleurs.

Vernis de laque.

Prenez trois onces de gomme-laque en poudre, que vous mettrez dans une bouteille : verſez par-deſſus une chopine d'eſprit de vin, & remuez bien le mêlange pendant une heure ; puis achevez la diſſolution au bain-marie. Paſſez le tout chaud, pour vous en ſervir au beſoin.

Autre.

Prenez trois chopines d'eſprit de vin bien rectifié, trois onces d'ambre blanc, autant de ſandaraque, & une once de gomme-laque. Broyez les matieres & réduiſez-les en poudre fine ; verſez par-deſſus votre eſprit de vin dans un matras qui contienne au moins le double. Remuez le tout pendant une heure entiere, & laiſſez repoſer enſuite quelques jours, pendant leſquels vous aurez ſoin néanmoins de le remuer de tems en tems : achevez la diſſolution au bain-marie.

Vernis clair.

Sur une chopine d'eſprit de vin parfaitement déflegmé, mettez deux onces & demie de ſandaraque, deux onces de maſtic blanc, gros comme une noiſette d'alun de glace calciné, le tout en poudre fine dans une bouteille de gros verre. Expoſez-la au ſoleil le plus chaud, à l'abri du vent, & ſecouez la bouteille de tems en tems juſqu'à ce que les matieres ſoient diſſoutes : faites repoſer quatre ou cinq jours dans un lieu ſec, puis tirez au clair.

Autre vernis clair.

Prenez une once de karabé ou ambre blanc, quatre onces de ſandaraque, autant de maſtic, autant de gomme-laque & autant de copale. Mettez ces matieres en poudre ſubtile, & reduiſez-les enſuite en eſſence, par une des méthodes qu'on enſeignera au chapitre du vernis d'ambre. Faites fondre à part, dans un demi-ſeptier d'eſprit de vin, une demi-once de térébenthine : lorſqu'elle ſera diſſoute, vous ajouterez les

résines réduites en essence, & remuerez bien le tout sur un feu doux jusqu'à ce que les matieres soient parfaitement incorporées.

Les vernis dont on a donné les compositions aux chapitres IV & XIII, conviennent encore aux fonds polis.

Vernis pour les lieux humides.

Comme il peut arriver qu'on veuille faire peindre des cabinets exposés à l'humidité, il est bon de savoir la maniere d'en préserver les peintures qu'on voudroit y appliquer. On commencera par humecter ou passer sur la muraille que l'on voudra peindre, une eau de colle de parchemin ou de Gand, pour empêcher que le vernis ne s'imbibe trop, & pour le rendre plus égal & plus brillant. Lorsque cette couche sera seche, on appliquera par-dessus une ou plusieurs couches de la couleur qu'on jugera à propos, bien incorporée avec le vernis suivant : on fait bouillir ensemble une livre d'arcanson & une demi-livre d'huile grasse. Lorsque cela

eſt bien mêlé, & l'arcanſon diſſous, on retire la matiere hors du feu, on y ajoute quatre onces d'eſprit de térébenthine, en remuant bien le tout, & on laiſſe refroidir. Quand on veut s'en ſervir, on le délaye avec les couleurs, & on ajoute de l'eſprit de térébenthine plus ou moins, ſelon la néceſſité.

Si l'on veut peindre ſur la muraille, & que l'endroit ne ſoit pas humide, le vernis pour les figures en plâtre, qui termine le chapitre XIII, conviendra parfaitement.

CHAPITRE XVII.

Qui traite de la nature des couleurs & de la maniere de compoſer les plus fines.

LE blanc de plomb ou céruſe n'eſt autre choſe que la chaux du plomb diſſoute par le vinaigre. Lorſqu'on fait calciner cette chaux à un feu aſſez fort, elle prend une couleur rouge, & c'eſt le minium ou vermillon.

Le blanc de plomb se vend en petits paquets, dans lesquels il est sujet à se sécher, losqu'on le garde trop long-tems. Il faut, pour le conserver, le retirer du paquet avec un couteau à palette, le mettre dans un vaisseau plein d'eau, & avoir soin de changer l'eau de tems en tems. Il est naturellement siccatif; c'est pourquoi on l'emploie sans huile grasse, à moins qu'on ne lui associe, pour faire les gris, des pigmens noirs, qui ne sechent jamais sans beaucoup d'huile grasse.

L'ocre est une terre jaune, ferrugineuse qui vient d'Italie : elle devient aussi d'un très-beau rouge par la calcination. Cette couleur ne seche pas beaucoup & demande un peu d'huile grasse : elle se conserve dans l'eau ou dans l'huile, pourvu que sa superficie en soit seulementcouverte.

Le stil de grain est brun, & sert communément pour les ombres : on le conserve dans un petit pot plein d'eau pour l'empêcher de sécher. Il y a encore deux sortes de stils de grain jaunes, dont on donnera la composition.

Le rouge brun d'Angleterre ſe conſerve comme l'ocre jaune.

La terre verte de Verone ſe conſerve long-tems dans l'huile : elle ne ſeche pas ſans huile graſſe.

Le noir d'eau ſe conſerve dans un petit pot, comme le ſtil de grain; il ne ſeche point du tout : il faut beaucoup d'huile graſſe pour l'employer.

Le noir d'ivoire ne ſeche pas non plus, & ſe conſerve de même dans un pot que l'on met ſens-deſſus-deſſous ſur une planche, afin qu'il n'y tombe point d'ordures.

Le noir de charbon eſt en poudre, & on le prépare ſur la palette à meſure qu'on en a beſoin. On choiſit ordinairement pour le faire, les plus petites branches de l'arbre qu'on veut employer, comme ſarment, bouleau, aulne, ſureau, &c. ſur-tout celles dépouillées d'écorces & de moëlle.

Le noir de lampe ou de fumée eſt dans le même cas, & ſe fait en ſuſpendant une poële de cuivre au-deſſus de la flamme d'une lampe, pour en recevoir la fumée, qu'on ramaſſe enſuite.

Compositions de plusieurs couleurs fines.

La plus grande partie des ouvrages vernissés se faisant avec des vernis à l'esprit de vin, & les vernisseurs ayant presque tous coutume de commencer par peindre leurs sujets avec des couleurs préparées avec la colle de poisson ou de parchemin & la gomme arabique, sur lesquelles ils appliquent ensuite leurs vernis, il ne sera pas hors de propos de donner ici les différens procédés pour composer les couleurs fines, propres à être employées avec la colle de poisson, & on finira par enseigner la méthode de bien fondre & filtrer cette colle.

Du bleu.

On se servoit autrefois, pour la couleur bleue, de la pierre d'azur, ou lapis lazuli, & du bleu de montagne, autrement dit pierre d'Arménie, qui est mou & fragile. Le lapis lazuli au contraire en differe par sa dureté & par les étincelles luisantes d'or dont il est parsemé. Il se trouve en Asie, en Afrique & en Allemagne dans les mines d'or : le bleu de mon-

tagne eſt ſa matrice. On en tire d'une livre, dix onces de couleur bleue, qu'on appelle outremer. Cette couleur a l'avantage d'être ſi fixe, qu'elle ne change point au feu, bien différente en cela du bleu de montagne. C'eſt pour cela, & à cauſe de ſa rareté, qu'avant la découverte du bleu de ſmalt, & du bleu de Pruſſe, on a tâché de lui ſubſtituer la compoſition qu'on va décrire.

Azur.

Prenez deux parties de vif-argent, trois de ſoufre, & quatre de ſel ammoniac. Mettez le tout dans un matras bien lutté, que vous placerez ſur un fourneau à vent; & quand vous verrez ſortir une fumée bleue, retirez le matras du feu: lorqu'il ſera refroidi, vous en retirerez la couleur.

Azur ou bleu d'émail.

L'azur d'aujourd'hui eſt la chaux du cobalt, que l'on fond avec des matieres vitrifiables, pour en faire le verre bleu qu'on nomme ſmalt. On ne s'en ſert guere que pour colorer

le verre, les émaux & la porcelaine : c'eſt pourquoi il eſt inutile de décrire ici le procédé qu'on ſuit pour obtenir cette couleur, & l'on paſſera tout de ſuite à la compoſition du bleu de Pruſſe.

Procédé pour faire le bleu de Pruſſe.

L'opération par laquelle on fait du bleu de Pruſſe, conſiſte à phlogiſtiquer un alkali fixe, dont on fait enſuite une leſſive, ſur laquelle on verſe une diſſolution d'alun & de vitriol vert, dont l'acide, ſe ſéparant du fer & de l'argile pour s'unir à l'alkali fixe, procure la jonction du phlogiſtique aux particules du fer.

Pour cela on prend trois onces de tartre rouge, & autant de ſang de bœuf ſec, & réduit en eſpeces de petites écailles, trois onces de potaſſe, & une once & demie de ſalpêtre de la ſeconde cuite. On pulvériſe le tout groſſiérement, on le met dans un creuſet au milieu d'un grand fourneau, & on lui donne un feu gradué. Au bout de quatre heures, auprès d'un bon feu, lorſque la matiere eſt réduite en une pâte qui ne

fume plus, & également rouge, on la jette par cuillerées dans trois pintes d'eau bouillante. On passe cette lessive, & on la mêle avec une dissolution toute chaude de huit onces d'alun & deux onces de vitriol vert. On a soin de bien remuer le mêlange avec un bâton, pour accélérer la précipitation du bleu.

On verse ensuite dans l'eau, au fond de laquelle est le précipité bleu, une certaine quantité d'esprit de sel pour dissoudre la rouille de fer qui n'étant pas teinte en bleu, donneroit un œil verdâtre au précipité avec lequel elle est mêlée. On brasse bien le mêlange, puis on le laisse reposer jusqu'au lendemain. On retire alors la plus grande quantité d'eau que l'on peut de dessus ce précipité : on remplace cette eau par de nouvelle eau de puits; & on répete cette opération pendant une quinzaine de jours, afin de bien édulcorer le bleu, & en enlever tous les sels. Lorsqu'il est suffisamment lavé, on fait égoutter l'eau entiérement, on fait sécher le bleu à l'air, réduit en pains ou en trochisques, à l'abri de la poussiere.

Procédé pour faire le carmin, publié par M. Homberg.

Prenez cinq gros de cochenille, demi-gros de graine de chouan, dix-huit grains d'écorce d'autour, & autant d'alun de roche; faites bouillir cinq livres d'eau de riviere dans un pot d'étaim, ou de terre vernissée qui soit neuf. Pendant qu'elle bout, versez-y le chouan, & après trois ou quatre bouillons, vous le passerez par un linge. Remettez cette eau bouillir, & alors versez-y la cochenille : après quatre bouillons, pendant lesquels il faut toujours remuer, mettez-y l'autour, & un instant après l'alun, toujours en remuant; & alors tirez le pot du feu, passez le tout promptement par un linge dans un plat de faïance ou de verre. Au bout de huit jours que vous l'aurez laissé reposer, il faut verser l'eau par inclination. Le limon qui reste au fond du plat est le carmin : on le laisse sécher à l'ombre en le garantissant de la poussiere. Si on laisse trop bouillir la liqueur après que l'alun a été mis,

mis, on aura du cramoisi au lieu de carmin. Remarquez que dans un tems froid on ne peut pas faire le carmin, attendu qu'il ne se précipite pas au fond de la liqueur, mais fait une espece de gelée & se corrompt. La cochenille qui reste dans le linge après avoir passé la liqueur, peut être remise au feu dans de nouvelle eau bouillante pour en avoir un second carmin; mais il ne sera ni aussi beau, ni en aussi grande quantité que le premier.

Le chouan est une espece de semence inconnue, assez semblable au semen-contra, un peu plus nourrie, d'un vert jaunâtre, d'un goût légérement aigrelet: on l'apporte du levant.

L'autour est une espece d'écorce que les épiciers droguistes tirent du levant par la voie de Marseille. Elle ressemble assez à celle de la canelle, elle est seulement plus pâle en dessus: elle a en dedans la couleur de la noix muscade, avec des points brillans: elle est légere, spongieuse, sans odeur, & d'une saveur insipide.

Autre procédé.

Prenez trois chopines d'eau bien pure, c'eſt-à-dire, trois livres. Mettez-les dans un pot de terre verniſſée. Placez ce pot devant un feu de charbons; ajoutez-y auſſi-tôt un grain au plus de graine de chouan. Quand ce mêlange bouillira fortement, paſſez-le par un tamis ſerré, & remettez cette premiere eau dans le même pot ſur le feu, y ajoutant auſſi-tôt deux gros de cochenille meſteque, & remuant le tout une fois avec une ſpatule. Quand ce nouveau mêlange bouillira bien fort, ajoutez-y un grain d'autour, & immédiatement enſuite huit grains de crême de tartre pilée, autant de talc blanc préparé comme il ſera dit ci-après, & autant d'alun de Rome broyé. Laiſſez bouillir le tout pendant deux à trois minutes: éloignez-le enſuite du feu, & le laiſſez refroidir ſans y toucher, juſqu'à ce qu'il ſoit tiede; alors l'eau paroîtra plus rouge que l'écarlate. Paſſez-la tiede au travers d'un linge net un peu fin dans un plat de faïance: laiſſez le marc au fond du pot pour le paſſer

& presser à part dans un autre plat, ce qui vous donnera le carmin commun. Laissez reposer vos plats pendant trois jours; décantez-en l'eau, le carmin restera au fond des plats; faites-le sécher à l'ombre & à l'abri de toute poussiere, & quand il sera sec, enlevez-le avec une petite brosse. Vous aurez dix-huit à dix-neuf grains de beau carmin, sans compter le commun.

Le talc blanc doit être purifié de la maniere suivante pour l'opération qu'on vient de décrire. Prenez du talc, calcinez-le dans un bon feu: jettez-le ensuite dans l'eau; remuez & délayez avec les mains: quand l'eau paroîtra blanche, enlevez-la avec une tasse, & la passez par un tamis dans un grand vaisseau, où vous la laisserez reposer pendant deux heures, le talc se précipitera au fond du vaisseau, dont vous décantez l'eau. Faites sécher ce sédiment; ce sera le talc dont vous emploierez huit grains au carmin.

Laque de Kunckel.

Prenez quatre onces de cochenille,

une livre d'alun, de laine bien fine & bien nette, une demie-livre; de son de froment, huit bonnes poignées; faites bouillir le son dans environ vingt-quatre pintes d'eau, ou moins, à volonté; laissez reposer cette eau pendant une nuit pour qu'elle devienne plus claire; & pour la rendre encore plus pure, filtrez-la. Prenez un chauderon de cuivre assez grand pour que la laine y soit au large: versez dessus la moitié de votre eau de son, & autant d'eau commune à proportion de la quantité de laine que vous aurez à y faire bouillir: mettez-y l'alun, le tartre & la laine; ensuite vous ferez bouillir le tout pendant deux heures, en observant de remuer la laine de bas en haut, ou de haut en bas, afin qu'elle se nétoye parfaitement. Mettez la laine, après qu'elle aura bouilli le tems néceſſaire, dans un filet pour la laiſser égoutter. Prenez pour lors la moitié qui vous reste de votre eau de son, joignez-y vingt-quatre pintes d'eau commune, & faites-les bien bouillir; dans le fort de la cuisson, mettez-y la cochenille pulvérisée au plus fin,

mêlée avec deux onces de tartre. Il faut remuer ſans ceſſe ce mêlange, pour l'empêcher de fuir : on y mettra la laine, on l'y fera bouillir pendant une heure & demie, en obſervant de la remuer, comme il a déja été dit. Lorſqu'elle aura pris couleur, on la remettra dans un filet pour égoutter : elle aura pour lors une belle couleur écarlate.

Maniere de tirer la laque de cette laine ainſi colorée.

Prenez environ trente-deux pintes d'eau claire : faites-y fondre aſſez de potaſſe pour en faire une belle leſſive fort âcre ; pulvériſez cette leſſive en la filtrant ; faites-y bouillir votre laine juſqu'à ce qu'elle ait perdu toute ſa couleur, & ſoit devenue toute blanche. Preſſez bien votre laine, & paſſez la leſſive par la chauſſe. Faites fondre deux livres d'alun dans de l'eau ; verſez cette ſolution dans la leſſive colorée. Remuez bien le tout : par cette addition la leſſive ſe caillera & s'épaiſſira. Repaſſez-la à la chauſſe, elle paſſera toute claire & pure : ſi elle étoit encore chargée de couleur,

il faudroit la mettre bouillir, & y ajouter encore de l'alun diſſous; elle achevera de ſe cailler, & la laque ne paſſera point, mais reſtera dans la chauſſe. On aura ſoin de verſer à pluſieurs repriſes de l'eau fraîche par-deſſus, pour achever d'en ôter l'alun ou les ſels qui pourroient y être reſtés : on fait ſécher enſuite la couleur qu'on réſerve pour l'uſage, après l'avoir réduite en une poudre impalpable. Si dans l'opération on trouvoit que l'eau ſe fût trop diminuée par la cuiſſon, il faudra bien ſe garder d'y verſer de l'eau froide; mais il faut dans ce cas n'y mettre que de l'eau bouillante.

Si on vouloit faire cette laque à moins de frais, & ſans ſe donner la peine de commencer par teindre la laine, il n'y auroit qu'à faire bouillir dans la leſſive ſuſdite de la bourre tontiſſe de drap écarlate, & procéder en toute choſe de la maniere qu'on vient de décrire. Kunckel dit avoir ſouvent fait ces deux opérations, & avec ſuccès.

On pile auſſi le bois de bréſil, & on le met tremper dans du vinaigre

blanc : on fait bouillir ces matieres, & l'écume qui en vient donne une espece de laque, mais moins belle que la précédente.

Pour faire sécher la laque, on fait faire une plaque de gypse ou plâtre fin, de la hauteur de deux ou trois travers de doigt; on la fait chauffer; on verse dessus la laque par petits tas plus ou moins grands, à volonté, & la plaque en attirera l'humidité. Il ne faut pas néanmoins qu'elle soit trop chaude, parce qu'en ce cas la laque perdroit une partie de sa couleur. On peut se servir, au lieu de plâtre, d'un morceau de craie, & la rendre plate & unie, pourvu qu'à mesure qu'on s'en sert on la remette au feu pour la faire sécher.

Rouge d'Espagne.

Pour le faire, on prend une livre de carthame, safranum, ou safran bâtard, qu'on met dans un sac de toile. On le lave bien à la riviere ; ou, si l'on n'est pas à portée, dans plusieurs eaux successivement, jusqu'à ce que l'eau en sorte claire & sans couleur. On retire alors le carthame du sac,

& on le fait bien ſécher à l'ombre. On pile à part un quarteron de ſoude d'Alicante, & on la fait enſuite bien ſécher à feu nu. On mêle bien cette ſoude avec le carthame, lorſqu'il eſt ſec, & après l'avoir auparavant bien froiſſé dans les mains, afin qu'il ne reſte pas en pelotons, & qu'il ſoit mêlé plus également avec la ſoude. On remet enſuite ce mêlange dans un ſac de toile blanche & ſerrée, de façon qu'il y ſoit bien à l'aiſe. On place ce ſac dans un vaiſſeau percé d'un trou dans ſa partie inférieure, dans lequel on ajuſte quelques brins de paille, ou une éponge, comme pour couler une leſſive. Il doit y avoir au deſſous un autre vaiſſeau pour recevoir l'eau bouillante qu'on verſe par-deſſus le ſac, & qui ſe colore inſenſiblement en rouge. Si l'on voyoit que cette eau ne fût pas ſuffiſamment colorée, ce qui viendroit de la foibleſſe de la ſoude qu'on auroit employée, on y ſuppléeroit par une nouvelle leſſive qu'on verſeroit dans le vaiſſeau ſupérieur. On ajoute à l'eau colorée un demi-ſeptier de bon vinaigre blanc, ou, encore mieux, du

du jus de citron. On remue bien le tout avec un bâton, & on le laiſſe repoſer vingt-quatre heures, pour donner le tems à la fécule de ſe précipiter. Au bout de ce tems, on verſe par inclination l'eau qui ſurnage, & on en verſe de nouvelle ſur le marc. On change auſſi d'eau à différentes repriſes, pour emporter tous les ſels, juſqu'à ce que l'eau ſoit inſipide. Il s'agit alors de ſe procurer le marc ou la couleur à ſec, & voici le moyen qui paroît le meilleur pour y parvenir.

On coupe une feuille de papier blanc à filtrer, de la rondeur & grandeur du vaiſſeau qui contient la couleur, & on l'étend ſur l'eau qui ſurnage. On prend enſuite un morceau de liége coupé en rond de la même grandeur, bien uni en deſſus & en deſſous, dans le milieu duquel on fait un trou d'un bon pouce de diametre : on le couvre d'un côté d'une toile de crin, ou d'un morceau de de canevas, & l'on poſe le liége ſur le papier du côté du crin. On place dans le trou du liége un bout d'écheveau de coton ſuffiſamment long, &

on lui fait faire plusieurs tours en tortillant, de maniere qu'il remplisse légérement ce trou. On laisse pendre dehors du vaisseau environ la moitié de l'écheveau, pour faciliter l'écoulement de l'eau. Il ne reste plus alors que la couleur qui retient seulement la quantité d'eau qu'elle peut imbiber. On la prend avec une cuillere ou spatule, & on l'étend sur des plats ou assiettes de faïance, pour la faire sécher à l'ombre, ou dans une étuve à une douce chaleur.

La substance de cette chaleur est résineuse, & comme elle est dissoluble dans l'esprit de vin, elle convient très-bien pour les ouvrages qu'on veut peindre avec des couleurs détrempées dans des vernis à l'esprit de vin.

Rouge de santal.

Si l'on fait digérer à une douce chaleur du bois de santal rouge dans l'esprit de vin, ce menstrue acquiert une couleur rouge très-foncée. Si l'on distille ensuite ce mêlange, il reste au fond de la cornue une résine rouge indissoluble dans les huiles

par expreſſion, & même dans les huiles eſſentielles, mais qui ſe diſſout très-bien dans l'eſprit de vin, avec lequel on peut conſéquemment compoſer des vernis.

Procédé pour faire le cinnabre.

Le cinnabre naturel eſt un minéral d'une couleur rouge foncée: comme on a découvert, par l'analyſe qu'on en a faite, qu'il eſt compoſé de ſoufre & de mercure, on eſt parvenu à en faire d'artificiel, ſemblable en tout à celui que produit la nature. Il ne s'agit pour cela que de fondre & de triturer enſemble du mercure & du ſoufre juſqu'à ce qu'ils ſoient bien unis, ce qui forme un corps noir qu'on nomme étiopes minéral. On fait enſuite ſublimer, afin que l'excédent du ſoufre, qui donne cette couleur noire, s'évapore. On eſt même obligé de réitérer pluſieurs fois les ſublimations juſqu'à cinq à ſix, afin de ſéparer tout le ſoufre ſurabondant: ce n'eſt que par ce moyen qu'on peut obtenir du cinnabre parfaitement beau. Comme ce procédé demande beaucoup de peine & de

patience, on va en donner un autre plus facile.

Maniere de composer le cinnabre par la voie humide.

Prenez un demi-gros de mercure coulant bien pur, que vous mettrez dans un vaisseau de verre dont l'ouverture sera très-étroite. Versez sur ce mercure une once & demie de teinture de soufre volatil, ou de la liqueur pénétrante de Boyle, & faites ensorte que le vaisseau ne soit rempli tout au plus qu'à moitié. Après l'avoir bien bouché, vous réduirez le mercure en atomes, en l'agitant plusieurs fois par jour. D'abord il deviendra noir; mais en continuant de le remuer, & le mettant alternativement digérer à une douce chaleur, il se convertira en cinnabre, sous l'apparence d'une poudre très-rouge: la liqueur n'aura plus de mauvaise odeur; elle sera limpide, & recouverte d'une pélicule saline. Vous décanterez l'eau, pour avoir le précipité.

Composition du stil de grain.

Prenez une livre de curcume ou terre-merite en racines, que vous mettrez en poudre (celle que les marchands vendent pulvérisée étant souvent éventée). Faites une forte lessive de cendres gravelées, ou de potasse bien claire, dont vous prendrez environ une chopine que vous mêlerez avec quatre pintes d'eau. Vous mettrez bouillir votre livre de curcume dans cette lessive affoiblie, sur un feu très-doux, dans un poëllon ou pot de terre vernissée, jusqu'à ce que l'eau soit teinte d'une belle couleur jaune dorée. Otez alors le pot du feu, & passez la teinture par un linge : faites aussi dissoudre à part, dans quatre pintes d'eau, une livre d'alun de Rome, que vous ferez bouillir, après y avoir ajouté quatre onces de graine d'Avignon. Lorsque cette derniere eau sera teinte d'un jaune claire, versez-la toute chaude sur la lessive teinte avec le curcume, qui doit être aussi chaude. Le vaisseau qui doit recevoir ces deux teintures doit être plus grand du double

qu'il ne faut pour les contenir, afin que la couleur ne ſe répande pas : ce qui arriveroit, s'il étoit plus petit, à cauſe de la fermentation occaſionnée par le mêlange des deux liqueurs. Lorſque la fermentation eſt finie, il faut verſer deſſus autant d'eau fraîche que le vaiſſeau en peut contenir ; remuez bien le tout enſemble avec un bâton, & laiſſez repoſer toute la nuit. Le lendemain vous paſſerez le tout par des couloirs de toile neuve, mouillés auparavant dans l'eau bouillante ; & vous mettrez la couleur qui reſtera dans ces couloirs, dans une grande terrine, en verſant deſſus de nouvelle eau fraîche. Vous agiterez bien le tout avec un bâton, pour bien laver la couleur & la dépouiller des ſels ; & lorſqu'elle vous paroîtra ſuffiſamment édulcorée, ce que vous connoîtrez lorſque l'eau ſera inſipide, vous la repaſſerez dans des couloirs, & ramaſſerez avec une cuillere ou ſpatule la couleur qui y reſtera, que vous ferez ſécher à l'ombre & à l'abri de la pouſſiere, ſur du papier gris, ou ſur une plaque de plâtre, comme la laque.

Autre ſtil de grain.

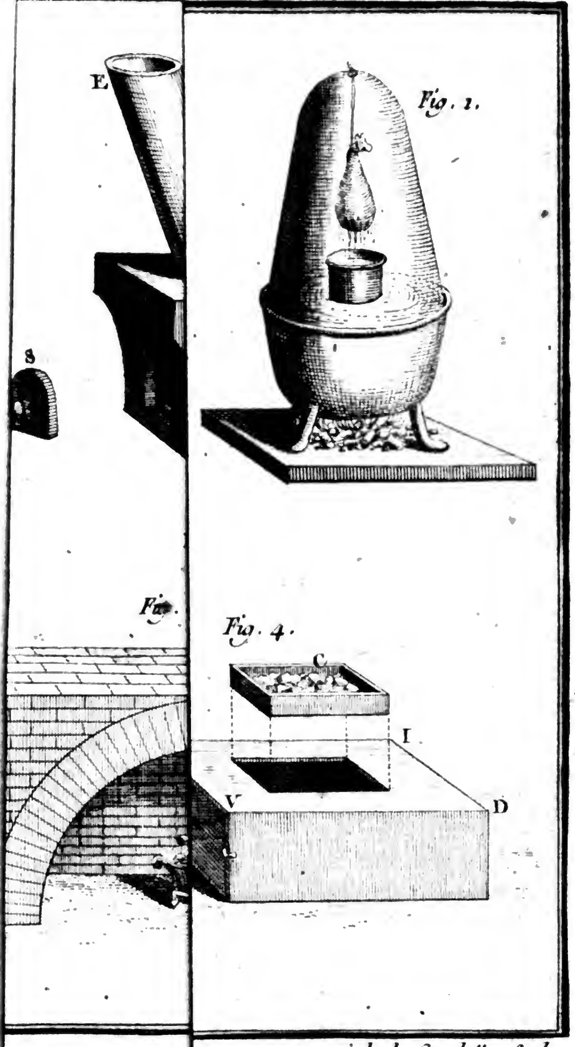
Prenez de la graine d'Avignon ; faites-la bouillir dans de l'eau, jettez-y, pendant qu'elle bout, de l'alun en poudre : paſſez la teinture à travers d'un linge fin, & déployez-y de l'os de ſeche en poudre avec de la craie, parties égales. La doſe n'eſt pas preſcrite ; on tâtera l'opération, pour qu'elle fourniſſe un ſtil de grain qui conſerve à l'huile une couleur bien foncée.

Compoſition du jaune de Naples.

Prenez douze onces de belle céruſe, deux onces d'antimoine diaphorétique, une demi-once d'alun calciné & une once de ſel ammoniac bien pur. Toutes ces matieres étant bien pilées dans un mortier de marbre & mêlées enſemble, on les met dans une capſule de terre à creuſet garni de ſon couvercle ; on calcine le tout à feu modéré, qui d'abord doit être fort doux, & qu'on augmente peu à peu, mais de maniere que la capſule ne devienne que d'un rouge obſcur. Cette calcination dure environ trois

heures, & au bout de ce tems, on trouve la matiere convertie en jaune de Naples. Si l'on veut que ce jaune ſoit plus doré, il faut augmenter la doſe de l'antimoine & du ſel ammoniac. Lorſqu'on veut qu'il ſoit moins foncé, on augmente la quantité de l'antimoine & de l'alun.

FIN.



de la Gardelle Sculp.

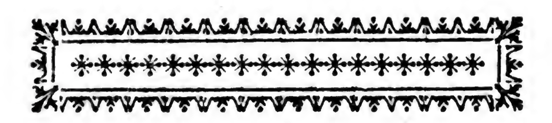


TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la table des chapitres.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, & approuvé ce Manuscrit intitulé, *le Vernisseur parfait*, &c. A Paris, ce 18 Avril 1771.

L'Abbé DELACHAPELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur CHARLES-ANTOINE JOMBERT, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *le Vernisseur parfait, ou le Manuel du Vernisseur, pour servir de suite au Teinturier parfait.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire

ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MEAUPOU; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle dudit Sr DE MEAUPOU, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-troisieme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent soixante.

onze, & de notre regne le cinquante-sixieme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 1574, folio 501, conformément au réglement de 1723, A Paris, ce 22 Juin 1771. J. HERISSANT, Syndic.

On trouve chez le même Libraire,

Le nouveau Teinturier parfait, pour servir de Supplément à l'ancien, en 2 vol. *in*-12. 5 l.

L'Art de faire l'Indienne à la maniere d'Angleterre, & de composer toutes sortes de couleurs liquides, tant pour la miniature, que pour peindre sur les étoffes, &c. Par M. de Lormois, *in*-12, *broché.* 1 l. 16 f.

